

Le don empoisonné de la folie

Lucia Etxebarria

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LUCIA ETXEBARRIA

Le don
empoisonné
de la folie



PAR L'AUTEUR DE
**Amour, Prozac
et autres curiosités**

MAZARINE

Lucía Etxebarria

Le Don empoisonné de la folie

MAZARINE

DU MÊME AUTEUR

- Ton cœur perd la tête*, Héloïse d'Ormesson, 2015 ; rééd. 10-18, 2016.
- Le Contenu du silence*, Héloïse d'Ormesson, 2012 ; rééd. 10-18, 2013.
- Sex & Love Addicts*, Héloïse d'Ormesson, 2010 ; rééd. 10-18, 2011.
- Ce que les hommes ne savent pas* (éd.), Héloïse d'Ormesson, 2009 ; rééd. 10-18, 2010.
- Je ne souffrirai plus par amour*, Héloïse d'Ormesson, 2008 ; rééd. 10-18, 2009.
- Cosmofobia*, Héloïse d'Ormesson, 2007 ; rééd. 10-18, 2008.
- Un miracle en équilibre*, Héloïse d'Ormesson, 2006 ; rééd. 10-18, 2007.
- Aime-moi, por favor !*, Héloïse d'Ormesson, 2005 ; rééd. 10-18, 2006.
- De l'amour et autres mensonges*, Denoël, 2003 ; rééd. 10-18, 2004.
- Beatriz et les corps célestes*, Denoël, 2001 ; rééd. 10-18, 2002.
- Amour, Prozac et autres curiosités*, Denoël, 1999 ; rééd. 10-18, 2001.

© Lucía Etxebarria, 2017.
Publié par l'intermédiaire d'International Editor's Co., Barcelone

© Mazarine/Librairie Arthème Fayard, 2017.

Couverture : conception © N.W.

Photo © D.R.

Dépôt légal : janvier 2017

ISBN numérique : 9782863745366

Je m'appelle Lucía Etxebarria. J'ai été belle. Je ne le suis plus. J'ai été célèbre. Je ne le suis plus. J'ai été alcoolique. Je ne le suis plus, je crois. J'ai été boulimique, je ne le suis plus. J'ai été bisexuelle, c'est ce que l'on disait. Je ne sais plus ce que je suis. Je couche avec des hommes de dix ans plus jeunes que moi, avec des femmes de vingt ans plus jeunes que moi, avec des hommes mariés, avec des hommes ayant des problèmes d'érection. Je sais tomber amoureuse, mais je ne sais pas aimer. J'ai peur de l'intimité.

Martin

Mon très cher Martin,

vu que, en réalité, je te connais très peu, je me suis construit une image de toi. Je considère que tu es un homme très intelligent, avec un grand sens de l'humour. J'ai déduit cela de la lecture de ton livre. Je suppose que tu es aussi très timide, du moins c'est l'impression que tu donnes. Et j'aime l'idée que tu sois un séducteur, un Don Juan qui fait la cour à tout un tas de nanas. En fait, l'idée me plaît, parce que je suppose que l'expérience fait de toi un bon amant. Et j'y crois, parce que j'ai une veine morbide en moi ; c'est la raison pour laquelle je me suis toujours sentie attirée par les hommes qui semblent être très expérimentés.

Allons-y, soyons honnêtes. Quand je suis tombée amoureuse de toi la première fois, il y a bien longtemps de cela – et tu ne t'es même pas rendu compte à quel point j'étais raide dingue –, je suis tombée amoureuse de ta beauté et de ton charme. Tu t'es assis à côté de moi pendant un concert de musique sacrée dans une église, et moi j'étais si stressée que j'en avais la chair de poule et une sensation d'humidité entre les jambes. À vrai dire, ce n'est pas une sensation très sacrée.

Je suppose que tu dois être frivole, que la politique ne t'intéresse pas. Je t'imagine entouré de *beautiful people* qui s'étourdissent au champagne et à la cocaïne. En fait, je n'ai aucune idée de ce que tu es. J'ai lu ton roman, et tu sembles parler de ce que tu connais, mais j'espère vraiment qu'il n'y est pas question de ta propre vie. Moi, pendant ce concert, il y a dix ans, je suis tout simplement tombée amoureuse de ta voix, de ta beauté, de ton calme. Mais, en toute logique, tu ne l'as jamais su. Je me sentais alors très insignifiante à tes côtés. Je t'avais placé sur le piédestal de l'impossible. Maintenant que le possible commence à être réel, pour être franche, cela me déconcerte un peu. Parce que l'idée de te faire descendre de ce piédestal me semble un peu bizarre. Il est vrai que je t'y voyais très bien, avec tes yeux bleus, ton charme, ton costume et ton foulard.

J'ai quelque chose à te dire. Cela fait déjà dix ans je te connais. Peut-être onze. Au cours de cette décennie, j'ai évidemment fait beaucoup de trucs qui n'ont rien à voir avec toi. Parmi eux, beaucoup de bêtises. Voyons...

J'ai écrit et dirigé des pièces de théâtre, je me suis mariée avec un gay, j'ai divorcé d'un gay, j'ai baisé avec ce gay, je me suis battue avec lui, j'ai voyagé, je suis allée à des concerts, j'ai écrit des livres, j'ai couché avec un énorme tas de parfaits idiots, j'ai

gaspillé ma vie, je me suis bourré la gueule (un peu, beaucoup, passionnément, à la folie).

Si je regarde en arrière, qu'est-ce que je vois ? Du sexe, de l'alcool, de la littérature, de l'adrénaline, de la déception, du dégoût, de l'ennui. Rien de solide, à l'exception d'une fille merveilleuse.

Donc, maintenant que je t'écris, je me demande : qu'est-ce que je sais sur Martin Lavigne ? Il écrit bien. Il a une voix adorable. Il est extrêmement beau et galant. Il est très bien élevé. Il fait l'amour d'une façon très personnelle et particulière, qui n'a rien à voir avec ce que j'ai connu jusqu'alors. Mais il semblerait qu'il habite un monde de frivolité extrême. Il me fait me sentir inférieure (bon, soyons réaliste : tous les très beaux hommes me donnent ce sentiment) ; il m'inspire. Il m'inspire la nécessité de lui envoyer quinze mille lettres d'amour dans lesquelles je lui dirai tout ce que j'ai envie de faire avec lui la prochaine fois qu'on couchera ensemble (sobres, cette fois-ci).

La vérité : quand je pense à lui, je ne pense pas aux promenades sur les Champs-Élysées, je ne pense pas à visiter des expositions d'art (et je suis sûre qu'il aime l'art, sûre), je ne pense pas à un dîner d'huîtres (j'imagine qu'il aime les huîtres, avec du champagne, je suis sûre qu'il aime les huîtres avec du champagne... et moi aussi), je ne pense pas à lui parler de littérature (et je sais qu'il lit beaucoup et qu'il écrit très bien). Je pense à un immense lit avec des draps blancs (ne me demandez pas pourquoi j'imagine des draps blancs – dans mon imagination, ils sont blancs), et je pense à baiser avec lui pendant des heures.

Je rectifie : nous n'avons pas baisé, nous avons fait l'amour. C'est une chose complètement différente.

Pour résumer : j'ai été très, très proche de quelqu'un, d'une façon extrêmement intime, mais, en réalité, j'ai été avec un inconnu.

L'histoire de ma vie : tomber amoureuse d'impossibles et me bourrer la gueule aux moments les moins indiqués.

Tout cela, en fait, en bien ou en mal, ce n'est que de la littérature.

Il y a des gens qui inspirent de la littérature. Toi, tu inspires de la poésie.

Toujours à toi,

L

Mon très cher Martin,

à propos de ce dont nous venons de parler au téléphone : je ne vais évidemment pas te demander d'être fidèle ou de m'accorder une exclusivité sexuelle. Je suppose que c'est évident, mais je préfère que ce soit très clair. Je ne veux pas non plus interférer dans ta vie ni devenir une charge pour toi.

Comme je te l'ai dit, il y a dix ans je suis tombée amoureuse de toi. Ça s'est passé lorsque tu es venu à Madrid. Tu étais assis à côté de moi, et je me souviens très bien que mon désir était si intense que cela me faisait mal. Cela faisait mal, vraiment. Mais, en ce temps-là, j'étais mariée et j'avais une petite fille, et j'ai pensé que tu étais trop beau, trop intelligent, trop cultivé et trop... trop tout.

Puis il y a eu cette première fois où nous avons fait quelque chose. Ce n'était pas une grosse affaire. J'étais ivre. Tu t'es rhabillé, tu as quitté la chambre, et j'ai pensé : « Cet échange de fluides, ou quoi que ce soit que nous avons fait, a été tellement décevant que le pauvre type a décidé de partir. »

Nous nous sommes revus plusieurs fois. Une fois dans ton appartement, après dîner – je n'ai pas tout en tête. Ce que je retiens, c'est que j'ai toujours eu le sentiment que tu ne m'aimais pas beaucoup. Je suis Sagittaire, donc je suis pragmatique : je t'admirais de loin, je t'ai déposé dans le dossier des amours impossibles, et j'ai continué ma vie.

Alors, oui, pour être franche, je pensais que tu étais toujours dans le dossier des amours impossibles, mais, dernièrement, tu me sembles bien plus accessible, et cela me surprend extrêmement.

Si tu veux que je sois claire, la clarté arrive. Nous pouvons nous voir quand tu le voudras. Je suis un peu occupée par la promotion de mon livre, et aussi par ce voyage au Maroc pour vendre ma maison, mais je ne travaille pas dans un bureau ; je trouverai du temps d'une façon ou d'une autre.

Je pense à toi tout le temps, mais je sais très bien qu'il s'agit d'une idéalisation. Et d'une attitude puérile, pas mûre, pas adulte, etc. Oui, oui, je le sais très bien. C'est, comme chez un enfant, un niveau émotionnel immature qui est probablement derrière tout cela. Les adultes ont tendance à considérer les amours enfantines et adolescentes comme des bagatelles, des jeux qui les font sourire. Mais les petits aiment jouer avec les couleurs. Je crois que les personnes les plus riches émotionnellement se rappellent tout, et elles n'oublient jamais à quel point elles ont aimé jadis.

Nous acceptons les émotions de l'enfance, nous les cultivons même, avec nostalgie.

J'adore ta façon d'écrire. Je crois vraiment que je suis tombée amoureuse de ma conception particulière de Martin Lavigne à partir de la lecture de ton livre.

Je t'ai envoyé une fois une chanson de María Dolores Pradera qui disait : « Le temps que tu auras de libre, occupe-le avec moi. » Et je me retrouve dans cela.

Si cela ne te gêne pas que je t'écrive, je serais ravie de continuer à le faire. Je suis graphomane. Et de manière très intense. L'intensité gêne certaines personnes, tandis que d'autres l'adorent.

Si tu me demandes d'arrêter de t'écrire, je le ferai immédiatement.

Mais pour moi, t'écrire, c'est une façon de te faire l'amour.

Toujours à toi,

L

Mon très cher Martin,

au téléphone, tu viens de me dire que tu ne vois pas de futur à notre relation. La distance, dis-tu. Blablabla. Je ne pense pas au futur. Le futur est une illusion, tenace. Mais toi aussi, tu es une illusion.

Nous allons commencer par reconnaître que je suis « phobique des engagements ». Je suis allergique à tout engagement. Le compromis me fait peur. Pire, il me terrorise. Je ne suis pas ainsi parce que j'aimerais la liberté ou quelque chose dans ce genre. C'est parce que je suis lâche. J'ai peur d'être blessée. J'étais déjà allergique avant de m'engager avec Mon Ex-Mari, mais, après notre divorce, mon état s'est encore aggravé.

Imaginez. Vous êtes une femme qui prend des risques, vous jouez, vous vous mariez, vous vous habillez en blanc et prêtez serment auprès de quelqu'un, vous engageant à baiser avec lui le restant de votre vie (et cela, dans mon cas, c'était bien juré). Cela finit en enfer. Vous en ressortez si détruite que, pendant près d'un an, vous ne pouvez même pas sortir de votre lit, et, au bout de trois, toujours pas avoir de relation qui implique plus que tirer trois coups (ne comptent pas comme coups les rapports que j'ai eus avec l'Homme qui voulut être roi – la plupart ont été si décevants que, même s'il y en avait eu mille, ils ne seraient pas comptabilisés).

Dans ce contexte, il est facile de comprendre pourquoi vous foncez et tombez follement amoureuse d'un monsieur qui habite Paris. Allez, pas besoin d'être Einstein. Pour le dire autrement encore : vous trouvez un homme qui représente tout ce que vous aimez. Vous l'idéalisez à mort. Comme une folle. Parce que vous savez qu'il vous lit, qu'il aime recevoir vos paroles ; il vous fait croire que vous êtes quelqu'un de spécial. Vous éprouvez de la joie qu'il y ait quelqu'un dans ce monde qui vous apprécie, vous considère comme intelligente, exceptionnelle même. Cela vous rend heureuse. Vous avez ainsi une raison de vous lever chaque matin, contente de vivre.

Imaginez que vous ayez deux ingénieurs, un pharmacien, un psychiatre, un architecte et une ex-Miss Portugal qui vous déclarent leur amour chaque fois qu'ils sont bourrés ; il serait logique que vous choisissiez parmi ces options au lieu d'aller chercher un type à Paris, ce qui est une histoire proprement impossible.

(Remarque : vos amis ont une énorme propension à se bourrer

la gueule, tendance qu'ils partagent avec vous. Miss Portugal ne buvait pas lorsque vous l'avez rencontrée, et maintenant, chaque fois que vous la voyez sur Facebook, c'est un verre de gin tonic à la main.)

Bien sûr, la proximité et l'accessibilité induisent une plus grande probabilité que cela dégénère en une relation – une relation absorbante et mutuellement exclusive, fusionnelle, du style de celle que vous aviez avec votre mari. Et cela n'a rien à voir avec le fait d'aimer ou pas la liberté, ou d'être indépendant ou pas – non, non, non, vous êtes une putain de lâche. En revanche, vous voulez, plus que toute autre chose au monde, être aimée. Être aimée intensément. Oui, oui, oui, vous vivez dans une contradiction constante !

L'idée de faire un pacte avec la réalité, de démissionner, de se réinstaller et de choisir comme partenaire une personne pour laquelle vous ressentez de l'affection, que vous pourriez peut-être même désirer, mais qui ne vous rendrait pas folle – bref, l'idée d'agir comme la grande majorité de vos amis, de vivre une relation stable, pacifique, harmonieuse et placide, cette idée-là, à l'heure actuelle, est inconcevable.

J'ai essayé. Je vous jure que j'ai essayé. J'ai essayé de donner en retour ce qu'ils me donnent. Dans certains cas, j'ai éprouvé du désir. La Femme douce, je l'ai désirée, à l'époque. Beaucoup. Au final, j'ai eu ce que je voulais : la désillusion.

La Femme douce est belle à l'intérieur et à l'extérieur. C'est une personne charmante. Mais elle ne lit pas. Elle ne lit pas la moindre chose. Pas même le journal. Et cela m'a fait me sentir profondément coupable, parce que, en fin de compte, je me suis vue comme un enfant qui s'ennuie des jouets que le Père Noël lui a apportés et dont il avait pourtant eu très envie.

Dans d'autres cas, j'ai ressenti une attirance intellectuelle ténue, mais pas le moindre désir. Dans d'autres cas encore, j'ai éprouvé de la gratitude. J'ai apprécié et remercié d'être si bien traitée, aimée, mais... c'était tout.

Et puis, l'Homme qui voulut être roi est apparu. Au début, il avait tout : la beauté, l'intelligence, la curiosité. Il m'a offert un mois incroyable, des lettres merveilleuses et de très beaux souvenirs. Certains souvenirs, je les garde comme un trésor. Mais voilà le sempiternel problème : l'envie. La sienne. Sa colère, sa frustration. Son caractère insupportable. Je vous raccroche au nez car je suis prisonnier d'une absurde crise de jalousie, puis je disparaissais pendant trois jours. Je m'enferme dans un silence hostile parce que vous êtes arrivée en retard et que j'ai décidé de ne pas

vous adresser la parole pendant une heure.

Dieu merci, il n'était pas très bon sur le plan sexuel. À mon avis, du moins. L'Homme qui voulut être roi se prend pour le meilleur amant du monde, mais, pour moi, c'est une vraie catastrophe. Et je pense que cela m'a sauvée, car, s'il avait été bon au lit, il m'aurait été très difficile de le quitter.

Et voilà qui nous amène à la raison pour laquelle j'ai l'habitude de coller aux gens juste parce qu'ils sont bons au lit. Comme tu vas le voir, Martin, il y a une explication. Une explication neuroscientifique.

C'est que nous, les zèbres, nous avons un cerveau en permanente hyperactivité, qui réalise des connexions à grande vitesse dans toutes les directions simultanément. (Martin, peut-être n'ai-je pas encore mentionné que j'ai un QI de 139 au test WAIS [Wechsler Adult Intelligence Scale], 162 sur l'échelle de Cattell. Une personne sur 215 est comme moi.) Cela fait de nous des personnes hypersensibles. Et l'hypersensibilité s'applique à tout. Au sexe aussi. On dit que, lors d'un orgasme, on sécrète de l'ocytocine, qui est l'hormone de l'attachement. Cette hormone est responsable du fait qu'une personne tombe amoureuse d'une autre s'il y a des contacts sexuels fréquents entre elles. Étant donné que j'ai un cerveau de zèbre, dans mon cas je pense que la sécrétion d'ocytocine doit être environ dix fois supérieure à ce qu'elle est chez les 99,5 % non zèbres de la population. Les orgasmes des zèbres sont complètement différents des autres. Et je pense que c'est la raison pour laquelle je craque si facilement si l'on me donne du bon sexe.

Autre explication : je suis Sagittaire, et j'ai lu dans des livres d'astrologie que le chemin vers le cœur d'une Sagittaire passe par son vagin. On peut séduire une Sagittaire ainsi. Je remercie donc la providence divine que l'Homme qui voulut être roi ait été un désastre au lit ; s'il ne l'avait pas été, je pense que je ne serais pas en train d'écrire des lettres à Martin. Je serais aigrie et déprimée. Très déprimée.

Je suis certaine qu'il y a maintenant une autre nana aigrie et déprimée qui a pris ma place. Je ne peux pas imaginer l'Homme qui voulut être roi seul, surtout avec le physique magnifique qu'il a (rendons à César ce qui est à César). C'est sûr, il a dû lui être facile de me trouver une remplaçante. Chère inconnue continuatrice, j'éprouve une immense compassion pour vous. Sauf si vous êtes extrêmement dépendante et soumise, car, dans ce cas, vous devez être heureuse à ses côtés, même s'il vous fait subir un

supplique et annihile votre estime de vous. Cet avertissement n'a rien de perfide.

Retour à Martin, qui, finalement, est le destinataire de cette lettre (ou est supposé l'être). Martin à Paris, dans son monde snob de mode et de célébrités. Je ne pense pas qu'il imagine ce que c'est de vivre à Lavapiés, un quartier encombré de poubelles, où personne ne porte de fringues de marque.

Une nuit, on a dormi dans son appartement. Son fils était là ; il était petit et nous n'avons pas beaucoup parlé ensemble. Pour être franche, si l'on me demandait comment j'ai trouvé l'appartement de Martin, je devrais admettre que je ne m'en souviens pas vraiment. Mais je me rappelle que cela avait été rassurant de découvrir qu'il n'était pas particulièrement somptueux. Tout à coup, M. Lavigne semblait un peu plus humain, plus proche, plus réel. Je me dis parfois que toute cette aura d'être inaccessible et lointain cache de la timidité. C'est sûrement cela (Martin, est-ce que tu pourrais me confirmer ce point ?). Mais j'ai déjà pensé aussi que M. Lavigne était simplement un individu snob et insupportable. (De son côté, il pensait sûrement que j'étais alcoolique. Peut-être l'étais-je vraiment.)

Il est sans doute temps d'expliquer ce que signifie exactement être un zèbre.

Être un zèbre, cela veut dire appartenir aux 2 % des personnes qui dépassent le score de 130 au test de WAIS. Pour ma part, comme je suis à 139, j'appartiens à un groupe constitué de seulement 0,5 % de la population.

Être un zèbre, dans mon cas, cela veut aussi dire ceci :

Je peux mémoriser un article en ne l'ayant lu qu'une seule fois très rapidement.

Je peux mémoriser une chanson après une seule écoute.

Je peux stocker un grand nombre de données dans mon cerveau et les associer les unes avec les autres. Par exemple, si demain vous me parlez de physique quantique, vous serez surpris du nombre de choses que je connais sur le sujet ; en réalité, je me souviens juste de deux ou trois documentaires que j'ai vus là-dessus il y a longtemps.

Je suis hypersensible. Je pleure pour un rien. J'évite de regarder les scènes de violence à la télévision ou au cinéma, parce qu'elles me font pleurer. Je ne supporte pas qu'on crie, qu'on cesse de m'adresser la parole pendant des jours, qu'on me

dévalue, etc. – c'est la raison pour laquelle je ne peux avoir de longues relations amoureuses. Dès que l'on essaie de mettre en œuvre ces stratégies qui fonctionnent habituellement avec les autres, je me sens mourir. Je déprime tellement que je décide d'abandonner. Étant donné que c'est le schéma général que suivent mes soi-disant relations, j'ai développé un sentiment de panique monumental face à elles.

Je suis multi-orgasmique. Et synesthésique. Cela veut dire que je vois des étoiles en couleurs et des choses de ce genre pendant l'orgasme.

Je vois aussi la musique en couleurs et j'associe les goûts aux couleurs. C'est pourquoi je suis une excellente cuisinière. Je peux préparer n'importe quel plat sans recette : je choisis et combine les épices instinctivement.

Quoi d'autre ?

J'ai un sens de l'humour très particulier, j'ai tendance à beaucoup réfléchir et à tout interpréter, j'ai une faible estime personnelle et un manque total de confiance en moi, je fais, dans les discussions, un usage fréquent, même abusif, de l'analogie ou de la métaphore, j'ai une imagination débordante, je suis très créative, j'ai une pensée arborescente qui part dans tous les sens et fonctionne par associations d'idées ; je souffre aussi d'hypersensibilité sensorielle (difficulté à supporter les lumières vives, les bruits, les matières synthétiques, les odeurs...), j'ai tendance à me disperser, je suis anxieuse – je vis dans une anxiété semi-permanente, avec des montagnes russes émotionnelles –, j'ai une grande capacité de visualisation, y compris de systèmes complexes, je m'ennuie rapidement, j'ai une curiosité inépuisable, une soif de comprendre insatiable...

Et j'ai la manie d'écrire de loooooongues lettres quand je veux m'exprimer.

J'espère ne pas t'avoir trop ennuyé. Je t'écris pour t'amuser, jamais pour t'ennuyer. Tu sais : la barbarie plutôt que l'ennui.

Toujours à toi,

L

(Chers lecteurs,

il y a des années que l'on entend parler des problèmes que connaissent les enfants et les adolescents zèbres, des moqueries et de l'incompréhension dont ils sont victimes à l'école, mais personne ne se demande ce qui leur arrive quand ils grandissent.

Ils souffrent au travail, les uns parce qu'ils sont incapables de s'adapter, les autres parce que leurs supérieurs ne supportent pas qu'ils soient brillants. Et les voilà en *burn out*. Leurs vies sont perdues à tout jamais.

Nous souffrons parce que nous nous sentons différents, incompris et seuls. L'estime de soi de la plupart d'entre nous est en miettes. La grande majorité des zèbres passent leur vie à cacher leur condition. Plus de la moitié ratent leurs études ou ne s'en tirent qu'avec des notes médiocres, et beaucoup d'adultes abandonnent leur travail parce qu'il les ennue ou parce qu'ils sont rejetés. Il n'est pas toujours facile de survivre.

Nous, les zèbres, sommes les personnes les plus sensibles sur terre. Pourquoi ? À plus grand cerveau, plus d'émotions. C'est aussi simple que cela.

Être zèbre, ce n'est pas être intelligent. Pas de la manière dont 98 % de la population comprend l'intelligence. Nous ne sommes pas des gagnants. Nous ne sommes pas de très bons cadres exécutifs, ni des dirigeants, des milliardaires ou des leaders. Nous fonctionnons d'une façon atypique.

Il s'agit d'une intelligence non pas *quantitativement* plus grande, mais *qualitativement* distincte. Nous, les zèbres, combinons un haut niveau d'aptitudes intellectuelles avec une immense capacité de compréhension, d'analyse et de mémorisation. Nous avons des facultés visuelles, auditives, gustatives, olfactives et kinesthésiques très supérieures à la moyenne. Nos sens sont constamment en éveil, et cela active notre réceptivité au monde. Cette terrible acuité sensorielle explique aussi nos réactions extrêmes et notre affectivité excessive : nous avons besoin d'amour comme une plante a besoin d'eau. Elle génère une haute sensibilité émotionnelle. Nous nous mettons en relation avec les autres sur la base des émotions. Nous ne connaissons pas d'autre façon d'être au monde.

On considère généralement que notre hypersensibilité émotionnelle est un corollaire de notre intelligence, qu'elle est indissolublement liée à elle. Le zèbre est caractérisé par le fait de sentir beaucoup, mais sans savoir ce qu'il sent, c'est-à-dire qu'il ne comprend pas très bien vers quoi cette sensibilité est dirigée, qu'il

ne parvient pas à en identifier l'objet. Il a été démontré qu'il existe une relation intime entre l'intelligence et la vulnérabilité psychique. Une intelligence hors norme est indissociable d'une sensibilité extrême et d'une excessive réceptivité émotionnelle, générant faiblesse et vulnérabilité. Sentir et percevoir d'une manière si intense provoque une tension émotionnelle constante, une anxiété et une douleur qui ne disparaissent jamais, comme un courant souterrain.

Avant que je passe le fameux test WAIS et que je comprenne de quoi je souffrais, mon entourage avait toujours considéré que j'étais folle. Je croyais aussi que je l'étais. J'ai connu une ribambelle de psychiatres et de psychologues, et j'ai dépensé auprès de ces professionnels de quoi acheter une Porsche. J'étais en dépression, c'était évident, et je traversais de terribles crises d'angoisse, c'était évident aussi, mais je ne souffrais d'aucun trouble de la personnalité, du moins aucun de ceux définis par des critères médicaux. Personne ne pouvait poser un diagnostic sur mon cas.

Être zèbre, c'est une manière d'être au monde qui peut être très orageuse. Une douleur commune nous unit, et c'est celle qui nous renverse.

Une fois le problème identifié et nommé se pose une question intéressante : qu'est-ce qui vient en premier, l'intelligence ou la sensibilité ? En d'autres termes : est-on sensible parce qu'on est intelligent, ou intelligent parce qu'on est sensible ? Personnellement, je pense que la bonne réponse est la seconde. Ma sensibilité – ma capacité à voir, à percevoir, à être une éponge ou une caisse de résonance émotionnelle de tout ce qui m'entoure – était là *avant* mon intelligence. Ce qui me définit – face au monde et face à moi-même –, c'est que je suis hypersensible, pas que je suis intelligente.

Toute petite, j'ai su que j'étais différente. Je me sentais, je me savais différente et écartée. Cependant, j'ignorais pourquoi. Je comprenais parfaitement les autres, je captais immédiatement leurs émotions. Je sais toujours quand une personne est triste, ou agacée, ou si elle me trompe. Dès l'enfance, j'ai senti que je n'avais pas de peau ni de défense, que j'étais toujours exposée. Des choses infimes peuvent me faire pleurer ou m'envoyer au summum de l'euphorie comme une fusée. La musique, par exemple, a un incroyable effet sur mon âme. L'art aussi.

Je perçois et comprends tout bien plus vite que les autres, mais je suis incapable d'en tirer un avantage. Ma sensibilité exacerbée

fait de moi une personne extrêmement fragile, qui souffre constamment. Je suis excessivement dépendante, et pourtant je sais que le reste du monde me considère comme très indépendante, parce que je vis seule et me débrouille parfaitement ainsi. La souffrance réelle que peut causer le fait d'être zèbre, les problèmes d'accouplement et d'identité que vivent tous ceux qui sont comme moi, déplacés, ancrés de manière permanente dans des eaux étrangères, sont difficilement compréhensibles pour les autres. Ils nous voient comme des fous. C'est pour cela que le Père de ma fille a entamé une action en justice pour m'en retirer la garde : parce qu'il croit que je suis folle, et parce qu'il était convaincu que le tribunal me verrait de la même façon.

Tous les zèbres ne sont pas polyglottes, champions d'échecs, chercheurs à la NASA ou pianistes virtuoses. La plupart ont des situations ordinaires, parce qu'ils ont été incapables d'utiliser leurs attributs exceptionnels. Souvent, ils n'en ont pas les moyens ou la volonté. Ces attributs ne sont pas seulement méprisés, ils sont aussi gaspillés. Ce sont des qualités qui suscitent l'envie et l'hostilité – j'en ai fait l'expérience. C'est pour cette raison que la plupart d'entre nous cachons notre condition. Parce que nous avons peur. La culture dans laquelle nous vivons, agressive, valorisant la dureté, l'extraversion, le narcissisme, l'esprit de compétition, la répression des émotions les plus délicates, éveille en nous la peur et l'anxiété. Et nous fait comprendre douloureusement notre différence.

Il est possible que tous mes problèmes ne relèvent pas de ma condition de zèbre. Ne se penser que sous cette étiquette serait une erreur, car elle devient alors l'arbre qui cache la forêt. Le fait qu'une personne possède des capacités intellectuelles différentes de la moyenne n'explique pas à lui seul l'ensemble de ses problèmes affectifs, sociaux, métaphysiques ou autres. C'est un facteur non négligeable, mais insuffisant. Il est certain que je n'ai pas eu une enfance ni une adolescence faciles. Et je suis devenue trop jeune très célèbre dans mon pays, alors que je n'étais pas prête à assumer un tel changement de vie, une telle invasion de mon intimité, une telle exposition médiatique, une telle critique constante. Mais, pour le moment, personne n'a pu poser sur mon état un diagnostic plus juste que celui de zèbre. Après la batterie de tests auxquels j'ai été soumise pendant toutes ces années, personne n'a su dire autre chose que : « attachement désorganisé », « dépression » ou « anxiété ». Il est d'ailleurs curieux qu'il ait fallu attendre l'année de mes quarante-huit ans

pour qu'une psychologue ait enfin l'idée de me faire passer le WAIS. Ainsi, subitement, du jour au lendemain, tout a trouvé une explication.)

Mon très cher Martin,

tu me dis que tu croyais que j'avais plusieurs amants. Je regrette de te décevoir. Je n'ai aucune vie sexuelle.

J'exagère. Si, j'ai une vie sexuelle. Mais une vie sexuelle pathétique. Pas grand-chose, je veux dire. Pendant trois ans, j'en ai eu très peu.

Attention, je suis célèbre en Espagne, très, et je ne peux pas me permettre d'afficher ma photo sur Tinder et de voir ce qui tombe. Et puis je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai une fille, j'ai un travail, je ne sors guère.

Mais, surtout, j'ai une certaine difficulté à avoir des relations sexuelles, parce que j'ai des standards très particuliers. J'aime les hommes. Je dors aussi avec les femmes, mais, justement parce que j'ai couché avec des femmes, je suis arrivée à la conclusion que j'aime les hommes. Si j'ai été bisexuelle, c'est parce que je suis très curieuse, et parce que j'ai eu la grande chance de rencontrer des femmes si belles et merveilleuses qu'il était impossible de dire non. Mais, en effet, j'aime les hommes.

Je les aime grands, beaux, chics, bien habillés et très intelligents.

Quant à toi, j'ai succombé à un vrai coup de foudre. Au premier regard.

Cela te fait-il peur ? Cela te surprend-il ?

Toujours à toi,

L

(Chers lecteurs,

nous devons d'abord clarifier, mes chers lecteurs – hypocrites lecteurs, mes semblables, mes frères et sœurs –, quelque chose : je ne tombe pas souvent amoureuse. J'aime un style physique assez particulier, et cela m'a créé beaucoup d'ennuis.

Je vais d'abord dessiner le portrait physique qui m'attire. Ce sont les hommes grands, très grands, habillés avec un style précis – élégamment débraillés, dirons-nous –, cultivés et dotés d'une belle voix.

Une petite parenthèse sur l'impact érotique des jolies voix sur moi. La voix d'un homme peut m'exciter au point de vouloir qu'il me parle au lit. Je n'ai pas besoin qu'il me dise des choses stupides du genre : « Tu vas être ma pute et je vais te faire ce qu'on ne t'a jamais fait » (je ne suis pas une pute, parce que, jusqu'à présent, je n'ai jamais encaissé d'argent, et, compte tenu de mon âge et de mon expérience, il me semble improbable que je laisse quelqu'un me faire quelque chose qu'on ne m'aurait jamais fait ; en revanche, je suis ouverte à toutes sortes de possibilités). Un homme beau avec une belle voix pourrait réciter la liste des courses au lit, je serais tout aussi excitée. C'est la voix et le ton qui m'excitent ; je me fous, la plupart du temps, de ce qui est dit.

Vivant dans un pays où un habitant sur trois n'a rien lu de toute sa vie (statistiques à l'appui) et où la taille moyenne des hommes est d'environ un mètre soixante-dix, c'est déjà quasiment miraculeux que j'aie connu l'amour et une vie sexuelle – qui a été très variée dans le passé, en plus. Je dis bien dans le passé. Car il y a trois ans que nous ne pouvons plus parler de sexe, de variété, et encore moins d'amour.

Autre petit fétichisme : j'aime les hommes qui ont un accent. Français, catalan, basque, russe, britannique, écossais, arabe... Peu importe, du moment qu'ils ne parlent pas l'espagnol. J'ai une prédilection particulière pour les accents très prononcés. En fait, j'ai même été un peu accro à un Russe qui avait fait des travaux chez moi tout simplement parce qu'il était grand, habillé comme un clochard, et parlait espagnol avec un accent russe à couper au couteau. Le mec n'était pas cultivé, c'est vrai, mais il savait installer des prises électriques, ce qui, pour moi, est bien plus exotique, puisque je ne connais pas beaucoup d'hommes qui sachent le faire. C'est probablement un autre genre de culture, et certainement plus utile dans la vie quotidienne.

Nous avons tous un type que nous aimons plus que les autres. Il y a un grand dénominateur commun à toutes les relations que

l'on a eues.

Par exemple, il y a des hommes qui aiment les étrangères, des hommes qui aiment les nanas très minces, ou très grosses, des femmes qui raffolent des hommes grands, des femmes qui ne recherchent que les bruns, des femmes qui préfèrent les hommes âgés, des hommes âgés à la recherche de jeunes filles, des *bears* à la recherche d'imberbes, des imberbes à la recherche de *bears*, des *dykes* qui veulent des *butchs*, des filles qui ne veulent que des *lipstick lesbians* (ces lesbiennes féminines avec hauts talons et lèvres maquillées)... En fin de compte, nous avons tous des prédilections.

Mais quand la préférence est trop marquée, elle limite sévèrement les options... J'ai eu des prétendants qui m'auraient probablement offert des moments incroyables et que j'ai rejetés pour une raison stupide. Ils étaient trop petits, ou je n'aimais pas leur façon de s'habiller, ou ils avaient une voix flûtée. Je suis absolument convaincue que ma vie aurait été bien meilleure si mes réponses n'avaient pas dépendu de ce conditionnement pavlovien : stimulus/réponse.

Pourquoi je choisis des hommes plus grands que moi ? C'est aisé à comprendre. Imaginez une petite fille qui tient la main de son père. Si vous prenez la perspective de l'enfant, vous verrez le père comme un homme très grand, même s'il ne l'est pas vraiment. Mon père était petit, mais moi, je le croyais grand. Et, comme je n'ai pas pu avoir ce père pour moi, et que je n'ai jamais pu obtenir son affection ou son attention, j'ai passé ma vie à chercher un père de substitution. Mon père était un homme excessivement cultivé, qui parlait plusieurs langues avec un accent basque très marqué. Avait-il une belle voix ? Honnêtement – je sais que cela semble terrible à écrire –, je ne saurais le dire, je ne m'en souviens pas. Il y a beaucoup de souvenirs à ce sujet que j'ai rayés de ma mémoire. Il était plus facile de survivre sans eux. Mais on ne peut pas tout effacer et, au plus profond de moi, le mécanisme qui me pousse à chercher des remplaçants et à répéter encore et encore la même histoire dans un effort désespéré pour changer la fin est toujours actif.

Au cours des trois dernières années, je n'ai eu aucune relation amoureuse durable. Ce que j'ai vécu avec l'Homme qui voulut être roi n'est pas ce que j'entends par « relation amoureuse ». C'était une histoire si froide, distante et détachée que je l'ai toujours vu comme un ami spécial plus qu'autre chose. Mais il est vrai que l'Homme qui voulut être roi était très intelligent. Très,

très. Si intelligent qu'il ne se supportait pas lui-même. Il s'est engagé dans un processus d'autodestruction brutal, et je n'ai pas le syndrome du sauveur. Sinon, tous les hommes que j'ai connus ces trois dernières années m'ennuyaient.

J'ai eu une aventure avec un politicien célèbre, l'Homme qui allait sauver la Catalogne. Éminent dirigeant progressiste, professeur, professionnel de la politique. (Et encore un mot qui commence par *pro* : prophète. Parce que c'est ainsi que son parti le voit. Le Messie qui mènera la Catalogne vers la Terre promise de l'indépendance.) C'est soi-disant un génie. En fait, il ne l'est pas. C'est un grand narcissique, comme tous les politiciens.

J'ai eu une petite histoire avec un psychiatre qui se croyait en possession de la vérité absolue et n'arrêtait pas de citer des auteurs, les uns après les autres. Un obsédé du *name dropping*. Il avait une excellente mémoire et adorait s'écouter parler.

Un ingénieur, un psychanalyste, un responsable marketing expérimenté, un soi-disant scénariste, une soi-disant actrice, un restaurateur... Et l'Homme qui voulut être roi, bien sûr. Une succession de noms en trois ans.

Quelques-uns étaient vraiment amoureux. D'autres moins. Et moi, je n'ai rien ressenti, rien du tout. C'était très désespérant, et ça l'est toujours. Je me disais tout le temps la même chose : si tu réduisais un peu tes prétentions, le niveau de ta demande, si tu étais plus mûre, alors tu serais amoureuse toi aussi, et tu ne serais pas toute seule.

Parce que je le voyais comme ça, et je continue à le voir ainsi : je suis prise dans un idéal romantique qui m'empêche d'entamer une relation avec quelqu'un que je n'aime pas vraiment. Et, pour que j'aime quelqu'un, je dois être attirée intellectuellement et physiquement. Je dirais même spirituellement.

L'attraction spirituelle, je peux l'expliquer. L'Homme qui voulut être roi m'a attirée physiquement, intellectuellement aussi, mais pas spirituellement. L'Homme qui voulut être roi n'était pas alors, ni maintenant, une personne gentille. Il est égoïste, égocentrique, manipulateur, et aussi très intelligent et très beau. Mais il est dangereux. Et destructeur. Il se détruit, et il détruit en même temps ceux qui l'approchent.

L'Homme qui voulut être roi était identique à Martin. Physiquement, je veux dire. Il est plus jeune que Martin et moi. Il est plutôt comme le Martin que j'ai rencontré il y a onze ans. Ne pouvant avoir Martin Lavigne, j'ai eu l'Homme qui voulut être roi. Je suis tombée amoureuse (un peu) de l'Homme qui voulut être roi parce qu'il ressemblait à Martin. Parce que je suis

amoureuse d'un physique, d'une image.)

Mon très cher Martin,

tu dis que tu ne comprends pas ce que j'ai pu voir en toi. Je pourrais te répondre que l'essentiel est invisible pour les yeux, blablabla. Le moindre accident de la vie porte en lui la semence d'un grand événement intérieur. Et la personne la plus désespérée porte aussi l'espoir, la promesse d'un cataclysme intérieur.

T'ai-je dit que j'habite un quartier très dangereux ? À partir d'une certaine heure, j'y risque ma vie si je rentre seule chez moi. J'ai déjà été agressée deux fois, et on m'a violée une fois ; j'ai donc développé un véritable sentiment de panique dans les situations où je me sens vulnérable. Alors, quand je sors, quelqu'un doit me raccompagner. Je refuse de marcher dans les rues sombres non accompagnée, et c'est ainsi, souvent, qu'une même situation désagréable se répète : la personne qui me raccompagne estime que c'est une invitation à monter chez moi et à avoir des relations sexuelles. Du coup, quand nous arrivons en bas de mon immeuble, elle s'engage. À ce moment, je me rends compte de ce qu'elle veut. Il y a un moment de tension, je dois préciser qu'elle ne peut pas venir chez moi. Je souffre ; je n'ai aucune estime de moi, je ne trouve aucune sécurité en moi-même, je ne sais pas dire non, je me sens accablée, je compatis. Oui, je compatis au désarroi de cet homme (parfois de cette femme) qui me regarde avec des yeux de pauvre gosse face à une pâtisserie. Et cette petite voix résonne en moi : « Tu es guindée et aigrie, tu es une frustrée. » Je sais précisément ce qu'ils veulent, parce que c'est justement ce que je ne veux pas.

Le fait de faire l'amour avec moi n'a probablement pas eu d'importance pour toi. Pour moi, si. J'en ai perdu la tête. Je voulais t'avoir à n'importe quel prix.

Et tu dois comprendre quelque chose : les Espagnols sont très, très froids. Ils sont peut-être passionnés, mais ils ne sont pas romantiques. Tes messages étaient si beaux que je pensais que tu avais des sentiments pour moi. Les Espagnols n'écrivent pas ce genre de messages. (L'Homme qui voulut être roi m'en a écrit, mais l'Homme qui voulut être roi est français.) J'ai lu tes messages, j'ai pensé que tu ressentais quelque chose pour moi, et je suis devenue folle. Quand je suis rentrée en Espagne, je n'ai ni dormi ni mangé pendant trois jours. Il me suffisait de penser à toi tout le temps.

Pourquoi aimons-nous une personne en particulier parmi toutes les autres ? C'est une question dont personne ne connaît la réponse. Les composantes culturelles sont déterminantes, les

circonstances interviennent également ; nous devons être prêts à tomber amoureux. Que se passe-t-il dans le cerveau des mammifères quand ils sont vraiment fous d'amour ?

Les scientifiques ont observé une activité particulière dans différentes zones du cerveau, mais surtout dans une petite *usine* proche de sa base, appelée l'aire tegmentale ventrale. Le but de cette usine, c'est de produire de la dopamine, un stimulant naturel. Un stimulant qui provoque des sentiments de plénitude, d'euphorie, et des changements d'humeur. Il inhibe aussi le sommeil et l'appétit.

Quoi qu'il en soit, Martin, je suis amoureuse de toi. Il y a onze ans que je suis amoureuse de toi. Il y a quatre ans, je suis retombée amoureuse de toi, et il y a trois semaines je suis encore retombée amoureuse de toi.

C'est la faute aux atomes crochus.

Toujours à toi,

L

(Mes chers lecteurs,

permettez que je vous raconte quelque chose de ma vie quotidienne.

Mon meilleur ami s'appelle David. C'est un garçon de mon quartier, un mec normal, très moyen. L'Homme sans qualités. Il doit avoir environ quarante ans, je pense. Cela signifie que ce n'est plus un enfant.

Je l'ai rencontré alors que j'étais à El Parrondo, un bar de Lavapiés. Vu que vous ne connaissez sans doute pas Lavapiés, je dois vous dire que c'est un quartier « populaire ». Et, dans ce quartier populaire, El Parrondo est au-delà de populaire. El Parrondo est une sombre grotte étroite et pleine de miasmes qui est tout sauf glamour. Mais ce n'est vraiment pas cher. Ce n'est pas cher du tout.

J'étais en train d'écouter Mauro. Mauro est l'Artiste de notre quartier (il mériterait un roman à lui seul, mais ce n'est pas le moment). Mauro flirtait avec la jeune serveuse, Mauro débattait son discours et faisait un laïus sur l'art. La jeune serveuse, qui ne connaissait pas la différence entre un Schnabel et un dessin de ma fille de onze ans (la différence, c'est que ma fille dessine beaucoup mieux), buvait ses paroles comme s'il s'agissait de la source de la sagesse. Il y avait à côté de moi un gars qui fit une petite blague sur la pédanterie de Mauro. Quelque chose de très subtil, mais dont je ne me souviens pas. J'ai répondu par une autre blague. Et c'est comme cela que l'échange de plaisanteries a commencé et est monté en intensité. Nous avons débuté avec une ironie subtile, mais à la fin, en quelques minutes en fait, nous sommes tombés dans le sarcasme acide.

C'est ainsi que je me suis liée d'amitié avec David, comédien au chômage, vilain, mais amusant, et assidu à El Parrondo.

Quand j'ai décidé de rentrer chez moi, David a galamment offert de me raccompagner ; et, bien sûr, il y a eu la scène que j'ai décrite auparavant. Il se dirige vers le portail / il essaie de vous embrasser / vous l'évitez comme une tornade / il vous regarde avec des yeux de vache. Depuis cette histoire, nous nous sommes revus et nous avons échangé des messages.

Je prends un café avec lui, et je lui raconte l'histoire suivante.

Je couche avec un Français qui sait très bien que j'étais accro à lui il y a dix ans. Pendant dix jours, je lui envoie un mail quotidien. Je suis claire et explicite en lui disant que je suis raide dingue de lui. Après dix jours d'échanges, je commence à soupçonner que le mec a une autre copine. Pourquoi je le pense ?

Pure intuition. Je le lui demande directement. Il me dit que oui, c'est le cas, mais que ce n'est rien de grave, une petite affaire sans importance. Eh oui, le Français n'avait pas pensé à aborder le sujet, mais il avait répondu à mes messages et s'était engagé dans des échanges assez érotiques (risqués, même) *via* Whatsapp.

David pense que Martin est un lâche.

Je me trouve face à deux options. Première option : j'accepte la version de Martin (celle d'une petite affaire sans importance) et j'obtiens en retour, nous l'espérons, un rendez-vous avec lui en juin (en juin ! Dieu seul sait où je serai en juin...). Deuxième option : j'oublie complètement le sujet et je gagne, en retour, un peu de dignité.

« Oublie l'affaire, Bébé, il n'y a pas d'autre choix, dit David.

– Voyons, David. Imagine qu'un jour Scarlett Johansson arrive à El Parrondo incognito. Elle n'est pas maquillée, donc tu ne réalises pas que c'est elle. Tu vois juste une étudiante Erasmus bombasse qui s'est glissée dans le bar. La pauvre Scarlett s'est embrouillée avec son petit ami et avec son attachée de presse, elle a congédié sa limousine, tout énervée, et elle est tombée dans le pire repaire de Lavapiés, où tu te trouves. Et Scarlett boit. Elle boit et elle te regarde. Et hop, là, vous baisez dans les toilettes d'El Parrondo.

– Un être humain ne peut pas baiser dans les chiottes d'El Parrondo. Encore mieux : je l'amène chez moi.

– Si elle va chez toi et voit la pile d'assiettes sales dans ton évier, elle va dessaouler d'un coup ! Mais oublions cela et imaginons que oui, vous baisez chez toi. Le lendemain, elle retourne à Los Angeles avec une belle gueule de bois. Mais, attention, elle t'a laissé son numéro de téléphone et, parfois, elle t'envoie des messages. Et toi, tu sais que Scarlett reviendra en juin – elle reviendra en juin, en juin ! Et elle et toi, vous ferez de nouveau du sexe. Mais tu sais qu'elle a un autre mec...

– Eh bien, va te faire enculer, Scarlett ! Je ne partage personne.

– Putain, David, je te parle de Scarlett Johansson !

– Ce serait pareil avec Salma Hayek, qui est d'ailleurs encore mieux. Je ne partage pas ma femme. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

– Parce que je voulais mettre Martin au même niveau que Scarlett Johansson ! Je ne sais pas si je préfère perdre ma dignité ou le coup... Quoi qu'il en soit, j'ai réfléchi. Et j'en ai conclu que mon problème, c'est que je fais très peu de sexe. C'est pour cette raison que je tombe amoureuse après un seul coup : parce que je

ne baise qu'avec des gens que j'aime beaucoup. Je confonds le sexe avec l'amour. Je devrais peut-être penser à baiser sans amour... C'est ça, je sais : je devrais le faire avec tout ce qui bouge.

– Je ne te le conseille pas.

– Pourquoi ? Tu l'as fait ?

– J'ai vécu un mois de folie. Tu vois, je ne m'en souviens même plus précisément, mais c'était au rythme de deux par semaine. »

(Je me demande comment un gars qui... – il n'est pas laid, mais ce n'est pas Brad Pitt –, je me demande comment il peut baiser deux nanas par semaine. Je ne suis pas convaincue.)

« Alors, David... Tu les trouvais où ?

– Internet. Je ne fais pas l'exigeant. Je me contente plus ou moins de ce qui arrive. Et je te préviens que ça s'est mal fini. Je me sentais vide, et elles étaient toutes moins intéressantes que mon ex. J'ai comparé chaque coup, chaque fille, avec mon ex. Ça n'en vaut pas la peine... D'ailleurs, si toi tu cherches un rencard en ligne, étant qui tu es, l'histoire va se retrouver en une des journaux en moins de deux !

– C'est sûr, je ne peux pas me griller sur les sites Internet. Mais j'ai d'autres opportunités. Comme au Low Festival, il y a trois ans. »

Ce devait être tard dans la matinée, nous étions dans la zone VIP, autour de la piscine (parce que au Low il y a une piscine). Nous, c'est une dame qui écrit et ses amis gays. Les amis gays sont de petites célébrités parce qu'ils ont monté un électro-rock band canaille qui s'appelle Putilatex et qu'il s'agit d'une horde de folles hystériques qui crient avec des beuglements qui leur sont propres. Le résultat est insupportable, mais c'est ça les effets de la drogue dans les bars gays.

Nous sommes donc là, assis tranquillement, quand, tout à coup, comme s'il s'agissait d'une apparition, surgit de l'eau le mec le plus beau du monde. Trop beau. Nous restons bouche bée tous les quatre ; lui se rend compte que nous le regardons. Voilà qu'il sourit. Et nous lui sourions. Finalement, nous nous retrouvons assis avec le type à bavarder, et il me donne son numéro de téléphone pour que je l'appelle quand je reviendrai à Barcelone.

À Barcelone, je découvre que ce type est un enfant prodige et qu'il a obtenu un diplôme d'ingénieur informatique avec des qualifications impressionnantes. Il est chef de je ne sais quel département dans je ne sais quelle multinationale. Je me rends

compte aussi qu'il perd de son charme habillé, parce qu'il aime ce look de *hipster* moderne catalan à base de « je mets des lunettes qui me donnent une face de *nerd* et des vêtements hyper-chers et larges qui cachent mon beau corps ». Ah, et il a une moto orange. Orange. Parce qu'il est très *hipster*.

Bon, le fait est que, quand je vais à Barcelone (de temps en temps), nous prenons un café ensemble. Toujours à la même terrasse, dans le quartier que j'avais l'habitude de fréquenter avec Mon Ex-Mari. (Si jamais je recroise Mon Ex-Mari, autant qu'il me voie accompagnée d'un beau gosse.)

Une fois, Daniel – l'Homme à la moto orange – m'explique qu'il a dressé la liste des qualités qu'il recherche chez sa future fiancée : elle doit mesurer plus d'un mètre soixante-dix, elle doit avoir la peau claire, elle doit vouloir des enfants, elle doit être indépendante économiquement, elle doit avoir des goûts sexuels compatibles avec les siens, elle doit aimer beaucoup le sexe, elle doit être belle, elle doit porter des jupes, elle ne doit pas avoir d'historique psy, elle doit avoir entre trente et trente-six ans. Sur ces dix conditions requises, je fais le compte, j'en remplis... trois. Trois et demie, peut-être, le fait que je sois belle étant discutable. Cela ne l'empêche pas de me dire au revoir à la porte de mon hôtel avec un baiser qui mérite de rester dans l'Histoire. Sous un réverbère, tout très joli, la lumière ambrée et diffuse, son érection contre ma cuisse.

L'Homme à la moto orange est le candidat parfait pour une relation sexuelle sans amour. Il est incroyablement beau (du moins en maillot de bain ; quand il s'habille comme un *hipster trendy* barcelonais, son image se dégrade beaucoup, je l'ai dit), et il est absolument impossible que je m'accroche à lui – encore plus que ce soit lui qui devienne accro à moi. Allons-y, le monde appartient aux courageux !

Je prends mon smartphone.

Je reproduis notre conversation Whatsapp :

« Tu dois me réserver les 23 et 24 : je vais à Barcelone.

– Je serai là. Une amie veut te rencontrer. On dîne chez moi ?

– Non. Je veux te voir en tête à tête.

– Bon. C'est toi qui rates quelque chose.

– Ou elle. Ah, toi qui adores faire des listes, j'ai pensé à en faire une aussi. Le prochain homme qui voudra baiser avec moi devra réunir les conditions suivantes : 1– Il ne pourra jamais le raconter à personne. 2– S'il n'arrive pas jusqu'à la pénétration, ce n'est pas un drame, mais les préliminaires sont importants pour moi. 3– Le

sens de l'humour est capital. 4- Je fais et je me laisse faire absolument tout, à l'exception de ce qui relève de la violence physique et/ou mentale.

- Lol. Alors je ne sortirai pas les cordes. Dommage.

- Tu as des cordes ? Tu es sérieux ?

- Je savais que cela allait t'intéresser...

- Oui, je suis curieuse. Bon, tout est négociable. Ça dépend si je dois être soumise ou dominante.

- Rien à négocier. Je le fais seulement avec les gens qui aiment vraiment ça. Et je cherche des femmes soumises.

- C'est bien ce que je pensais. Ça saute aux yeux que tu es SM version dominant.

- Ce n'est pas vrai, je n'ai l'air de rien. Dans la vie de tous les jours, je ne donne aucun indice.

- Bien sûr que tu donnes des indices. Ton obsession de faire des listes, de tout contrôler... C'est caractéristique du parfait dominant. Et ton profil de cadre agressif... Tu as complètement l'air d'être le Grey de Barcelona, mais au lieu d'un hélicoptère tu as une moto orange - qui est moins chère, mais aussi plus voyante.

- Bébé, tu déliras ! J'ai l'air d'un citoyen exemplaire.

- Bon, comme je t'ai dit, si tu veux m'attacher avec des cordes... J'accepte.

- Je serais trop coincé pour penser aux cordes.

- Toi, coincé ? Pourquoi dis-tu ça ?

- Je ne sais pas, je suis un peu timide. Ça ne m'a jamais excité de se voir seulement pour baiser.

- Alors... On va se voir ou pas ?

- Écoute, je suis dernièrement arrivé à cette conclusion : vu que toutes mes relations sont une catastrophe, je vais baiser avec des filles sans chercher à construire une relation. C'est ce que je fais ces derniers mois.

- Je suis dans le même cas. Je te propose qu'on se voie, qu'on essaie. Si ça marche, tant mieux, et si ça ne marche pas, tant pis.

- OK. Mais ça me gêne que tu ne veuilles pas dîner avec mon amie.

- Ça me gêne que tu ne comprennes pas. Je ne suis pas un trophée.

- Je comprends, mais elle n'est pas une fan classique, idiote. Elle m'a dit que tu étais un de ses fantasmes érotiques.

- Une lesbienne ?
- Bi.
- Elle est belle ?
- Un très joli corps. Mais j'aime sa bouille. Elle est très intelligente.
- C'est tentant, mais je ne veux pas. Je ne vais pas te mentir, j'ai déjà fait ménage à trois, mais je n'ai pas envie de le faire avec une inconnue.
- OK. Barcelone, 23 et 24, *save the date* ;) »

De cette conversation nous pouvons déduire ce qui suit : je ne sais pas s'il existe des différences de stratégie de séduction entre personnes, ou s'il s'agit de différences nationales entre Français et Espagnols. Ce que je sais, c'est qu'aucun Espagnol ne m'a menti pour coucher avec moi, ni avant ni après. Je fais l'amour avec Martin. (Je fais l'amour, je ne baise pas.) Le lendemain matin, il m'écrit : « J'ai passé une nuit merveilleuse de sexe passionné. J'ai adoré. Tu viendras à Paris ? Je pourrai aller te voir à Madrid bientôt ? » Et tout de suite il m'appelle « beauté de mon cœur », me dit qu'il « adore m'embrasser » et que je suis « une femme exceptionnelle ». Je reçois des messages de ce genre, et je crois qu'il est fou de moi. Et je le crois parce qu'un Espagnol n'envoie pas ce genre de messages en dehors d'une relation sérieuse. Et il se peut qu'il ne les envoie même pas dans une relation sérieuse. Les Espagnols n'envoient pas ce genre de messages tout court ; Martin m'envoyait de telles choses parce qu'il est français.

Ou bien parce que c'est un séducteur professionnel.

Toutes les relations que j'ai pu avoir avec des Espagnols ont été très directes. Les conversations ressemblaient plus ou moins à celle que j'ai citée. Très brutes. Évidemment, s'ils tombaient amoureux, cela changeait la donne, et j'ai reçu de très jolies lettres d'amour. Mais ne pensez pas que j'en aie tant reçu ; j'ai écrit bien plus de lettres d'amour que je n'en ai reçu. Cependant, et c'est important pour moi, chaque fois que j'ai fait l'amour avec quelqu'un, je l'ai fait parce que je sentais qu'il y avait une connexion profonde entre nous, que c'était le début de quelque chose. (J'ai eu des histoires d'un soir, bien sûr, mais c'était lors des tournées pour la promotion de mes livres, et le lendemain matin je rentrais dans mon pays.) À vrai dire, je ne sais pas poursuivre de relation sexuelle sans implication amoureuse, et, au moment de ma vie où j'en suis, je ne sais pas si cela peut changer.

Je dois raconter ce qui s'est passé à Barcelone avec le très beau

Daniel.

C'était le jour de la Sant Jordi. En Catalogne, il y a une tradition : le jour de la Sant Jordi, les amoureux se font des cadeaux – un livre et une rose. Autrefois, la femme offrait le livre, et l'homme la rose. La tradition était un peu machiste, parce qu'elle sous-entendait que les femmes ne lisaient pas, et n'envisageait pas la possibilité de couples de même sexe (cela a changé). Mais bon, cette tradition existe, et c'est le jour où l'on vend le plus de livres, non seulement en Catalogne, mais sur tout le territoire espagnol.

Donc, pour la Sant Jordi – pour chaque Sant Jordi depuis plus de quinze ans –, je vais à Barcelone, je m'assieds à ma table sur le stand d'un salon du livre, et je signe des livres pour ceux qui viennent avec l'intention de les offrir à leur fiancé(e), à leur sœur, à leur mère ou à qui que ce soit.

C'était donc le jour où j'avais rendez-vous avec l'Homme à la moto orange. Et ma maison d'édition m'avait réservé une merveilleuse chambre d'hôtel avec un lit *king size*. Une chambre vraiment jolie. Quand je vais à Barcelone, j'en profite pour voir mes amis. Et j'ai rendez-vous à vingt heures avec deux d'entre elles, un couple de lesbiennes. Je les préviens que l'Homme à la moto orange se joindra à nous ; j'insiste beaucoup pour qu'elles soient sympas avec lui, pour qu'il se sente à l'aise.

Quand il arrive, mes amies en rajoutent un peu : « Ouh là, elle ne nous avait pas dit que tu étais aussi beau », dit Raquel. « Tu es plus que beau ! » renchérit Eva. L'Homme à la moto orange a apporté une rose. Il est extrêmement bien habillé. Tout semble aller comme sur des roulettes.

Je reçois à ce moment-là un message de mon éditeur, Paul. Il me demande où je suis et si nous pouvons boire un verre pour fêter la Sant Jordi. Je lui réponds que je suis dans tel bar, avec des amis. « Attends-moi, j'arrive ! »

Oui, mes chers lecteurs français, c'est le comportement espagnol typique. Notre système surprend, mais ici tout est improvisé, et on se présente à n'importe quelle réunion sans s'annoncer, même si on n'y connaît personne. Je sais qu'en France il n'en va pas ainsi – mais vous y perdez.

Quinze minutes plus tard, Paul arrive, mais il n'est pas seul. Il est accompagné d'une déesse. La déesse est une prestigieuse avocate, célèbre en Espagne pour ses interventions télévisées où elle parle de politique. Un mètre quatre-vingts, taille 40, blonde, les yeux bleus, une silhouette de mannequin. Et une voix merveilleuse.

Récapitulons. J'ai déjà dit que je me sentais attirée par les hommes grands, blonds, cultivés et dotés d'une belle voix. Eh bien, je me sens aussi attirée par les femmes grandes, blondes, cultivées et dotées d'une belle voix. Et, au moment où la Femme aux yeux bleus entre, c'est comme si on avait allumé un spot qui l'aurait illuminée, elle, exclusivement. Tout le reste disparaît. La Femme aux yeux bleus se met à parler, parler, parler... J'ai l'impression qu'elle ne parle que pour moi et pour personne d'autre. Les minutes passent. Les heures. Il est dix heures du soir.

La Femme aux yeux bleus propose que nous allions tous dîner dans un restaurant qui est à côté. Oui, mes chers amis français, nous, les Espagnols, nous dînons tard, entre vingt-deux heures et minuit. Les restaurants de Barcelone sont ouverts jusqu'à deux heures du matin, et il y en a même qui sont ouverts toute la nuit.

C'est le moment où je devrais dire : « Non, nous n'allons pas dîner tous ensemble, je pars avec Daniel. » Mais je ne le fais pas. Nous nous installons dans le restaurant, et la Femme aux yeux bleus s'assied à côté de moi, tandis que l'Homme à la moto orange est de l'autre côté. Elle me parle, elle ne parle qu'à moi. Elle me parle de Tania, son ex-fiancée, une actrice très blonde et très belle, dont je conserve un vague souvenir. La Femme aux yeux bleus évoque une séparation très dure, le fait qu'elle n'est pas encore rétablie. Elle me fait le genre de confidences qu'on fait à une amie. Et je n'ai d'yeux et d'oreilles que pour la Femme aux yeux bleus, oubliant complètement l'Homme à la moto orange. Je sais que je fais erreur. Parce que je n'aurai jamais la Femme aux yeux bleus, et parce que l'Homme à la moto orange commence à s'agacer. Mais la Femme aux yeux bleus a activé le mécanisme qui se met en route chaque fois que ce genre d'homme ou de femme s'approche de moi.

Nous sortons du restaurant à deux heures du matin. Daniel, très digne, annonce qu'il rentre chez lui. Il veut que ce soit clair pour la Femme aux yeux bleus et pour moi. La Femme aux yeux bleus repart comme elle est venue, avec Paul. Je prends un taxi et je rentre à l'hôtel, dans mon lit *king size* où je dormirai seule.

Cinq jours plus tard, mon éditeur m'écrit et me dit que la Femme aux yeux bleus a beaucoup insisté pour que nous dînions tous les trois la prochaine fois qu'elle viendra à Madrid.

Et, jusqu'à maintenant, on ne sait pas comment finira cette histoire.)

Mon très cher Martin,

nous savions que cela arriverait. Que tu ne viendrais pas. Que tu finirais pris dans les filets de la routine. Ou peut-être dans une toile tissée par une araignée grise – le temps et la distance. Cette araignée qui chasse, et qui dévore puis régurgite de la tristesse. Nous savions que cela arriverait. Que tes engagements, tes obligations, tes ex-femmes, tes enfants, tes éditeurs, tes dates de livraison, Paris tout entier te retiendraient. Nous savions que petit à petit l'intensité de nos conversations déclinerait, inexorablement. Que tu ne me téléphonerais plus quotidiennement. Qu'il y aurait de moins en moins de messages. Que, même si tu ne le mentionnais pas, je saurais qu'il y a d'autres femmes, plus proches, plus accessibles, qui résident dans ta ville. Nous savions que cela arriverait.

Tu en avais déjà un peu marre de fouiner dans les déchets du passé. Tu ne m'aimes plus, tu m'as jadis aimée – peut-être même pas. Tu ne vas pas me donner d'explications, le pourquoi, le comment, le où, le quand, et moi je n'en ai pas besoin. L'amour a un prix qui se paie tôt ou tard : l'oubli. Et tu m'as oubliée, peu à peu, comme tôt ou tard nous oublions tous tant de choses. Nous savions que cela arriverait. La vie voit passer des nuages, et je suis passée dans la tienne comme un nuage de plus. Nous nous sommes joints comme se joignent les bords d'une blessure. Puis nous avons cicatrisé, et maintenant nous ne sommes plus qu'une ombre. Mais l'oubli est comme une eau maudite : il donne soif d'une soif plus douloureuse que celle qu'elle étanchait.

Nous savions que cela arriverait. Je ne t'oublie pas. Je t'idéalise probablement, mais tu es toujours là, dans la distance, tellement divin, tellement français – surtout tellement français.

C'est pour toi que j'ai commencé à écrire dans une langue qui n'est pas la mienne : pourquoi abandonnerais-je ? Continuer est une façon d'exister et de t'avoir. Pour moi, le français est un langage étranger, de pluie, de froid et de musique. Est-ce la même douleur en français et en espagnol, quand les mots changent ? Quand un nom ne parvient pas à tout dire, il assassine la réalité. Il y a toujours une zone muette, celle que les noms n'atteignent pas. La trace de ton éclat dans ma mémoire est insaisissable, en espagnol et en français.

Nous savions que cela arriverait, mais je sais que nous nous reverrons, je n'ai aucun doute. Cela fait déjà des années que nous savions. Nous savons aussi que nous nous reverrons à Paris. Voilà pourquoi je continue d'écrire, parce que je sais que tu me liras. Et

voilà que je tends vers toi un pont de mots, dans la langue dans laquelle tu me parlais. C'est pour cela que je continue de t'écrire même quand tu as cessé de m'écrire, bien que nous ayons su que cela arriverait.

Toujours à toi,

L

Un gentil petit zèbre

J'ai commencé à écrire en français ; je l'ai fait parce que je voulais écrire à Martin. À un moment donné, je me suis rendu compte qu'il s'en foutait, que je n'étais rien pour lui. Il avait couché avec moi, je lui avais plu, il s'était senti flatté par mes lettres, mais je n'étais qu'une maîtresse de plus dans sa vaste collection. Je n'étais même pas la plus brillante des étoiles de sa constellation. Entre-temps, j'avais pris goût à écrire en français, et j'ai décidé de continuer à le faire. Parce qu'écrire en français me permettait de raconter des histoires à la première personne, des histoires que je ne pourrais jamais publier dans mon pays et dans ma langue.

Je m'explique.

Par exemple, le Père de ma fille a intenté une action en justice contre moi pour m'en retirer la garde, prétendant qu'elle vivait dans une « atmosphère instable et détraquée », parce que sa mère (moi) « entretenait de nombreuses relations, avec des hommes et des femmes ». Dans un pays comme l'Espagne, en théorie, une telle accusation ne peut suffire à priver un parent de la garde d'un mineur. En théorie. En pratique, bien que les juges ne puissent utiliser, sur le papier, l'argument de l'orientation sexuelle ou de la vie privée d'un parent, ils regardent tout de même cela de travers, et les avocats savent bien que les juges considèrent négativement les femmes bisexuelles et aux mœurs légères. C'est pour cela qu'ils se permettent de mentionner ces faits dans les procédures. C'est aussi pour cette raison que je n'ai jamais pu écrire une autofiction en Espagne, ou même y parler explicitement de ma vie privée.

J'ai par ailleurs essayé d'accueillir un autre enfant, mais les instances d'adoption ne sympathisent pas davantage avec les femmes bisexuelles à la vie dissolue. Le plus curieux, dans cette affaire, est que je ne suis ni bisexuelle ni libertine. J'ai certes couché avec quelques femmes au cours de ma vie, mais je ne pense pas être exactement bisexuelle. Peut-être suis-je plutôt hétérocurieuse. En tout cas, je ne suis pas dépravée. Du moins ne le suis-je plus maintenant.

Quand j'ai dit à David, l'Homme sans qualités, que j'avais entrepris d'écrire un texte en français et que je ne savais pas où cela me mènerait, il m'a dit que je devrais publier *La Vie sexuelle de Lucía E.*, claire allusion à *La Vie sexuelle de Catherine M.*, la différence essentielle étant que cette dernière était ample et variée, tandis que la mienne est très modérée, frugale, parcimonieuse, presque inexistante.

J'ai eu une vraie vie sexuelle jusqu'à trois ans en arrière. Incroyablement intense. En fait, entre seize et quarante-cinq ans, je pense avoir fait l'amour au moins deux fois par semaine. Ma vie suivait alors un patron, mes partenaires s'enchaînant comme les grains d'un chapelet sur un fil. Mes relations de couple (les partenaires officiels) duraient entre un et quatre ans. Il y avait aussi des aventures officieuses ; je n'ai jamais été fidèle à mes amants, et je n'ai jamais attendu qu'ils me fussent fidèles. Je ne comprends pas le concept de fidélité sexuelle. Je ne ressens pas plus de jalousie sexuelle, bien qu'il puisse m'arriver d'être très jalouse.

Si j'avais un partenaire et qu'il (mes partenaires officiels ont toujours été des hommes) me disait qu'il a, un soir, couché avec une femme, je ne ressentirais rien de particulier. Ce sont des choses qui arrivent, cela m'est déjà arrivé plusieurs fois et je n'ai pas été jalouse. En revanche, je suis jalouse des mères et des ex-copines ou ex-épouses. Je suis jalouse des femmes qui peuvent interférer dans la vie des hommes, dont l'avis peut prévaloir sur le mien, des femmes qu'ils peuvent aimer plus fort que moi. Dans ces cas-là, je suis allée jusqu'à me rendre malade de jalousie. Mais quand j'ai eu, par exemple, un amoureux musicien, je savais bien qu'il était possible qu'il baise avec une groupie en tournée.

J'ai eu un musicien. (Plusieurs, en fait, mais l'un d'eux a été mon fiancé pendant trois ans.) Et, oui, il couchait avec des groupies pendant ses tournées. Et, oui, je le savais. Il me le racontait parfois, parfois pas, mais cela allait de soi, c'était sous-entendu. Cela ne me dérangeait pas. Moi, j'étais la maîtresse titulaire, l'officielle.

C'est en ce sens que, étant en couple, j'ai pu coucher avec d'autres hommes. Mais l'important, l'amant titulaire, l'officiel, c'était *mon* homme. Je faisais la distinction entre le rôle du partenaire et celui du *one night stand*.

En ce qui concerne les femmes, oui, j'ai couché avec des femmes, plusieurs femmes. Je ne sais pas combien, je ne les ai pas comptées. C'était, la plupart du temps, des histoires d'une ou deux nuits. Je les ai beaucoup désirées, et souvent la relation a été très belle. Mais je ne suis jamais tombée profondément amoureuse d'une femme.

En revanche, j'ai connu des ménages à trois. Plusieurs – je ne les ai pas comptées. Il me semble même que j'en ai connu avec la plupart de mes partenaires. C'était facile : j'étais une très belle femme quand j'étais jeune. Et ils étaient beaux, eux aussi. De plus, je suis très sympa et je parle beaucoup, même si je suis timide.

(Comme je suis timide, je parle beaucoup pour remplir le vide angoissant, le silence qui me fait peur.) Parfois, nous sortions dans un bar et nous parlions avec une fille. Nous avions tous beaucoup bu, et la chose se faisait de manière naturelle. À d'autres occasions, c'était dans une fête. Mais cela n'a jamais ressemblé à un film porno, c'était toujours un peu maladroit. Le matin suivant, il y avait généralement un sentiment de culpabilité dans l'air et quelqu'un qui faisait la tête. J'ai souvent fait ménage à trois pour satisfaire les hommes qui en rêvaient. Pour moi, cela n'avait aucune importance.

Il m'est aussi arrivé une ou deux fois de coucher avec deux hommes. Ce fut une catastrophe, car ils étaient en compétition entre eux et je me sentais sous pression, mal à l'aise, comme un maillon dans une chaîne. En réalité, les trios ne me plaisent pas, ils m'ennuient à mourir. Et je le sais parce que j'ai essayé.

C'est cela : jusqu'à quarante-cinq ans, j'avais l'impression que je pouvais aller dans un bar, choisir l'homme ou la femme qui m'intéressait, et le/la séduire. Je n'avais jamais eu de difficultés. J'étais belle, douce, sympathique.

Cela a changé tout à coup quand j'ai divorcé. Je n'étais plus belle, j'étais soudain une dame avec un surpoids important. J'avais pris dix kilos en trois ans, et le marché sexuel est terriblement exigeant.

D'autre part, quand j'étais mariée, j'avais la garde partagée de ma fille avec son père (qui n'était pas Mon Ex-Mari). Et cela me laissait beaucoup de temps libre. Quand j'ai divorcé, cet accord a été rompu, car le Père de ma fille a emménagé dans une autre ville. Je ne pouvais donc plus sortir comme avant, parce que je n'avais personne pour garder la petite et je ne voulais pas la laisser toute seule. Je voulais passer du temps avec elle, car elle était très triste. Elle avait brusquement perdu à la fois son père biologique, parti vivre ailleurs, et son beau-père, dont j'avais divorcé et qui refusait de la voir pour se venger de moi.

Alors, ma vie sexuelle a cessé.

Ma vie s'est effondrée. Foutue en l'air.

Ma vie s'est écroulée à mes pieds.

Réduite en miettes.

Comme un immeuble dynamité.

Tout à coup, il n'y avait quasiment plus de vie sexuelle. Une fois tous les deux mois, je pouvais avoir une petite histoire qui durait une ou deux nuits. Autrement dit, si je fais le compte, avec

un compagnon sexuel tous les deux mois pendant trois ans, cela fait environ dix-huit amants. On dirait que c'est beaucoup, mais c'est vraiment très peu. Parce que personne n'a laissé de trace. Aucun n'a laissé ni sillage ni empreinte. Et voilà que tout est devenu triste, ennuyeux et décevant, parce que j'avais connu l'intensité et la passion. Quand je comparais avec le passé, ces rencontres m'apparaissaient sordides et lamentables.

Je ne me rappelle plus les noms des dix-huit partenaires. Je me souviens de l'Homme qui voulut être roi, celui que j'ai aimé. Je me souviens de la Femme douce, parce que je l'ai presque aimée. Je me souviens de l'Homme qui allait sauver la Catalogne. Des autres, je me souviens peu. C'étaient des histoires sans transcendance, très mornes.

J'ai lu à plusieurs reprises que les hommes jugent de leur valeur en fonction de leur travail, tandis que les femmes doivent leur estime d'elles-mêmes à leurs compagnons. Je suis ainsi, je m'estime en fonction de mes compagnons. J'ai été élevée dans une famille catholique et machiste, voilà ce que j'en ai appris. C'est gravé au fer rouge dans mon inconscient. Et c'est pour cela que je me suis si peu estimée ces trois dernières années.

J'ai passé trois ans presque seule, avec un bref intermède de six mois pendant lequel j'ai, par présomption, entretenu quelque chose de semblable à une relation. Mais c'était une relation dans laquelle il y avait si peu d'amour, si peu de compénétration, si peu de complicité et si peu de sexe que, en réalité, avec le recul, il s'agissait plutôt d'une amitié entre deux personnes. L'une était fascinée par la beauté de l'autre, et l'autre se laissait aimer. J'étais, avec certitude, la première.

Le reste de mes histoires est anecdotique, bien que chacune ait pu avoir un certain charme en elle-même, y compris peut-être un charme littéraire.

Chaque histoire a toujours plusieurs versions.

Tout ce qui m'est arrivé vient de là.

Et, parfois, l'une des versions est de la littérature.

C'est le problème de la société liquide : nous ne sommes plus que des maillons d'une très longue chaîne qui se transforme quelquefois en réseau. Quand tout le monde couche avec tout le monde, l'amour devient flottant, on construit une barque et on se met à surfer sur des vagues de relations qui nous emportent, de plus en plus imprévisibles. Ces vagues peuvent nous mener à un port sûr, ou bien nous entraîner au large et nous faire sombrer.

Peut-être, si on a de la chance, prendra-t-on les vagues pour un simple shoot d'adrénaline, puis ce sera le retour au rivage. Le déracinement affectif est en chacun de nous. Tout est transitoire et volatil, parce que les sociétés postmodernes sont, bien entendu, froides et pragmatiques.

Mensonge. Elles ne le sont pas.

Tu es froid ? Cela ne te préserve pas du drame. Au contraire, tu vas t'y enfoncer encore plus. C'est ça que l'on ne nous a pas dit. Tout se paie cher : le vide, la froideur, l'indifférence, l'insatisfaction permanente, l'aliénation. Je le sais pour le vivre chaque jour.

Dans cette société si frénétiquement consummatrice où nous changeons de boulot tous les deux ans, de voiture tous les trois, de portable chaque année, pourquoi devrions-nous vouloir le même modèle d'amant pendant toute une vie ? Le corps d'autrui n'est qu'une marchandise dont on peut se détacher, se déconnecter, que l'on peut jeter. Je me suis si souvent sentie une marchandise utilisée que plus rien ne me surprend ni ne me scandalise. Les liens, les attachements durables éveillent maintenant en moi le soupçon d'une dépendance paralysante ; ils ne sont pas rentables selon la logique coût-bénéfice.

Cela touche aussi à notre sexualité ; une fois qu'elle est libérée de l'amour, on la condamne à la frustration et au faux bonheur. Quand on glisse sur une fine épaisseur de glace, il faut le faire très vite pour que celle-ci ne cède pas. Si nous n'obtenons pas la qualité, nous nous raccrochons à la quantité.

Oh oui... Nous vivons dans le monde du *light*, du pasteurisé, du superficiel, du banal, de l'éphémère, du frénétique, de l'instantané. Des coups rapides et de la musique électronique. De la nouveauté et de la consommation. L'amour est remplacé par le sexe, la qualité par la quantité. Les relations de couple sont si fragilisées qu'on dirait qu'elles sont de cristal. La fluidité est la norme. Nous spéculons tous sur de meilleures offres qui nous attendraient ailleurs, nous croyons tous que l'herbe sera plus verte de l'autre côté de la colline.

Moi, j'ai été moderne avant que tout ce tralala du sexe comme marchandise fût à la mode. Je suis une marchandise depuis mes onze ans. C'est alors que tout a commencé – et quand je vois ma fille qui a onze ans, j'ai peur.

À l'époque, j'ai subi ce que l'on appelle communément un « abus sexuel ». (Pendant longtemps, cet abus a constitué la friandise des psychanalystes, psychologues et psychiatres qui

m'ont traitée.) C'était un groupe de garçons du quartier plus âgés que moi. Puis ce fut un seul d'entre eux. Je le laissais faire ce qu'il voulait, comme une tête de bétail conduite à l'abattage.

Au début, je ne comprenais pas bien ce qui passait. Je n'avais bénéficié d'aucune éducation sexuelle, je ne savais pas exactement ce qu'il faisait. Quand je me suis rendu compte de ce qui m'arrivait, il était trop tard. Dans un environnement catholique comme le mien, j'étais définitivement marquée ; j'étais déjà une « occasion », un déchet. Mais j'ai appris à penser que mon corps était tout ce que je pouvais offrir. Et j'ai appris à l'utiliser pour obtenir de l'attention – je confondais l'attention avec l'amour, parce que je n'avais jamais connu l'amour.

Toutes les histoires de ces dernières années se résument en un mot : vide. Et, pendant ce temps, mon corps s'écroulait, mon pays s'écroulait. Les compressions budgétaires ont aussi affecté la propreté de la ville. Mon quartier – un quartier ouvrier – a été une des premières victimes. Des tas d'ordures se sont empilées dans les rues. La nuit, de temps en temps, je voyais des rats en sortir et s'engouffrer dans les égouts. Dans la rue et dans ma tête, je marchais entre les monceaux d'ordures, les décombres des immeubles démolis et les rêves brisés. Tout me faisait reculer. Mon pays et ma vie mouraient d'envie de s'effacer de l'histoire. Un recul en chute libre. Que tout tombe. J'ai commencé à douter de l'espoir et à le ressentir comme un manque. Une crise, une agonie, un déclin, une usure, le lent effondrement de mon quartier, de mon corps, de ma tête. Tout en ruine. Gardant le silence pour éviter que les images des années heureuses ne nous torturent. Nous, comme des intrus, des étrangers dans notre propre ville, dans notre propre vie, dans notre propre corps.

Tout semblait si triste que je croyais parfois que c'était un rêve, un cauchemar. Autour de chez moi, les rues sont devenues mes ennemies – des visages tristes, des cadavres errants, comme des morts ne sachant dans quelle terre ils gisent. Des yeux qui ne regardent plus, des voix sans son. Jusqu'à la crise, je ne m'étais jamais souciée d'habiter dans une zone résidentielle ou en banlieue. Mais le quartier, par sa saleté, est devenu quasiment invivable, spécialement en été. Sa laideur s'est révélée dans toute sa cruidité. Depuis trois ans, de temps en temps, quelqu'un croise mon chemin et m'offre un petit scintillement d'espérance, d'illusion, qui s'éteint aussitôt.

Ensuite, de nouveau : l'obscurité.

J'ai maudit le fait d'être née différente, avec une sensibilité, une émotivité, une réceptivité affective, une hyperémotionnalité à fleur de peau qui font mal, vraiment mal. Qui font mal en secret. Ma douleur habite avec moi, elle bat dans mon pouls et dans mon sang, elle coule dans mes veines, et elle a dessiné un masque, un rire spécial, afin que personne ne puisse prendre de nouvelles de son ombre. Ma douleur est clandestine, elle se cache. Elle a fabriqué un visage aimable, et elle dissimule derrière elle un couteau violent, celui qui creuse les jours de cendre dans lesquels je vis. Je me suis habituée à vivre ainsi, à marcher à tâtons dans les ténèbres et à me replier éternellement à l'intérieur de moi-même, avec une douleur aux limites diffuses et la dignité de l'ange abîmé.

Il est très difficile de passer la moitié de sa vie à se cacher, à nier, à dissimuler. Il est si triste de cacher ses soupirs dans leur étui, les mots dans son journal, ses sentiments dans les histoires que d'autres ont vécues. Se cacher derrière un rideau de longs cheveux. Dissimuler une fureur aiguë, ses sanglots, sa peine. Étouffer ce que l'on pense sous un dense voile de silence. Éteindre sa voix pour qu'elle n'apporte aucun malheur. Se cacher comme une plante qui ne fleurit pas, mais qui porte en elle la lumière des fleurs retenues. Se cacher comme l'étoile qui disparaît derrière les nuages pour que sa lumière ne puisse être vue de quiconque. Tout ce que nous dissimulons finit cependant par attirer, comme un aimant fatal.

C'est ce qui s'est produit avec mes livres.

Ce fut si curieux pour moi de découvrir que l'on voulait me lire, moi qui me sentais si seule que je ne savais communiquer avec autrui au quotidien. Je ne raconte pas même à mes amis que, chaque matin, depuis des années, je me réveille avec dans le corps une sorte de plomb qui me cloue au lit, en proie à un désir intense de disparaître. Que je me lève parce que j'y suis obligée, parce que je suis responsable d'une petite fille et d'une chienne, mais que je ne ressens pas le moindre intérêt pour le jour qui vient, qu'il soit pluvieux ou ensoleillé, parce que cela fait des années que tous les jours me semblent identiques, difficiles et menaçants.

Chaque nuit, je voudrais me perdre au fond de mon sommeil, dans les eaux obscures qui me lavent du jour, ces eaux pures qui ne me donnent rien, juste le néant. Je ne sais pourquoi ni comment, j'en reviens lestée d'une peur, quelque chose qui n'a pas de nom, un lambeau que je traîne et dont la détestable image persiste dans ma tête.

Je ne raconte pas plus à mes amis que je déteste mon corps (je le trouve moche), mon appartement (je suis une catastrophe domestique et complètement nulle en décoration ; mon appartement est vaste et lumineux, mais il n'est ni joli ni accueillant), mon quartier (gris, sale, agressif et décadent ; je le connais si bien que je m'y sens étrangement rassurée, et je ne sais si je saurais vivre ailleurs). Je ne leur raconte pas que je déteste ma solitude, que je pensais qu'à cinquante ans j'aurais un compagnon, une maison agréable et un vrai projet de vie. Je n'aurais jamais imaginé me retrouver seule avec des problèmes d'argent (ils ne sont pas si sérieux que cela, je ne meurs pas de faim, mais je me demande sans cesse de quoi je vivrai quand j'aurai soixante-dix ans, ou comment diable je paierai les études de ma fille à l'université si elle veut y aller).

Je n'imaginai pas que je me sentirais si éperdument seule et tellement effrayée.

C'est ainsi qu'en musique il y a toujours une note de fond, celle qui marque tout le rythme ; c'est ainsi que du fond du silence jaillit un silence encore plus grand qui, en surgissant, met à bas les rêves, les propos et les espoirs, les petits mensonges et les grands, laissant à nu la vérité dans toute sa crudité. On ne peut pas parler de cela : toute tentative pour l'expliquer meurt dans la gorge. C'est un silence dans lequel tous les silences deviennent muets, un silence qui croise les espaces.

Je vis toujours au bord de mon propre abîme. Je regarde au plus profond de moi, et il n'y a aucune révélation, rien qui ressemble au brusque éveil de la conscience. Rien, sauf mon autre moi, l'implacable, celui qui me renvoie ouvertement mon regard. Narcisse renfermé sur moi-même, je contemple mon âme au fond du puits. C'est là que s'agitent les désirs et les souvenirs qui ne pourraient jamais poindre à la surface, confus et ondulants dans leur fosse à serpents.

Parfois, je détourne les yeux à cause du vertige, mais je finis toujours par regarder à nouveau dans le gouffre. Il m'arrive d'avoir peur de m'y précipiter, mais je ne m'autorise jamais à tomber, parce que j'ai une fille et une chienne, et un sens très chrétien de la responsabilité.

Et parce que – pourquoi ne pas le dire ? – je les aime.

J'adore ma fille. Passionnément, à la folie. Dans ces pages, son absence la définit comme une image en creux, une impression en héliogravure. Sa joie définit ma joie. Sa tendresse construit ma tendresse. Sa générosité emporte avec elle mon égoïsme. Je sens,

quand je la regarde, une irrésistible, immense, inexplicable et presque honteuse vague d'amour. La douceur secrète de l'orgueil, sans ironie et sans mièvrerie. Elle est ma raison de vivre.

Ma fille me ressemble beaucoup, physiquement, mais aussi par d'autres qualités. Je me vois en elle à son âge. Quand j'étais petite, je ne parvenais pas à me faire des amies. Je ne le désirais pas non plus. En attendant la vie d'adulte, je lisais des livres d'adultes, tandis que les filles de ma classe jouaient à la poupée. Ma famille tenait pour acquis que j'avais un trouble, que j'étais asociale ou, à la rigueur, autiste, comme disaient mes sœurs.

L'adolescence a été pour moi une horreur. Dès mes treize ans, j'ai eu des relations avec des hommes bien plus âgés, parce que je n'avais rien en commun avec les garçons et les filles de mon âge. Je cherchais de l'attention auprès de ceux qui voulaient bien m'en donner. À seize ans, j'avais un copain de vingt-six ans, et pourtant j'avais déjà bien plus lu que lui, je m'y connaissais plus en musique, en cinéma ou en politique. En revanche, je n'avais pas la maturité émotionnelle pour gérer cette situation. J'étais plus intelligente, mais il était plus débrouillard, plus aguerri. Il m'a manipulée comme il le voulait. Sans compter que le stress de devoir cacher cette relation me plongeait dans un état dépressif. Je me sentais coupable, indigne.

Au début, mes amants adorent toujours que je sois écrivaine. Mais, au bout de quelque temps, ils ne supportent plus que je passe mes samedis après-midi à lire ou que je veuille toujours aller voir des films japonais. Quand ils ne veulent pas m'accompagner, ils ne comprennent pas pourquoi j'y vais sans eux malgré tout. Que je voyage seule les gêne aussi. D'abord fascinés, ils se lancent ensuite dans la même litanie de plaintes : « Tu es folle, tu es asociale, tu es bizarre, il n'y a personne qui puisse te comprendre... »

Un homme n'accepte pas qu'une femme soit plus intelligente que lui. C'est aussi simple que cela. Si vous ne me croyez pas, allez lire l'enquête récente qui révèle que la moitié des hommes de seize à trente ans sondés affirment ne pas vouloir épouser une femme qui gagnerait plus qu'eux. Au XXI^e siècle.

C'était la même chose dans ma famille. À ce jour, ma mère continue à penser que je ne suis pas la fille qu'elle aurait voulue, et elle l'exprime ouvertement. Je ne lui plais pas telle que je suis, peu féminine et pédante. Mon adolescence à ses côtés a été un enfer. Je n'étais pas son style, je n'étais pas, selon elle, ce que devrait être une femme. Elle m'a emmenée chez un psychologue

parce que je « lisais trop », et celui-ci, apprenant que je lisais Proust de surcroît, a exhorté mes parents à m'interdire ces pernicieuses lectures. (J'ai appris plus tard qu'il était membre de l'Opus Dei, une organisation catholique qui publie une liste de livres interdits, parmi lesquels figure *À la recherche du temps perdu*.)

Être un zèbre n'est pas un trouble mental, mais implique une différence. Tant que l'on ne sait pas qu'on l'est, on se sent bizarre, asocial, malade ou fou. Vous n'imaginez même pas à quel point on souffre. On ne comprend pas pourquoi on ne partage pas les goûts des autres, pourquoi certaines histoires que personne ne trouve amusantes nous font rire, tandis que l'on ne s'amuse pas des histoires qui font rire tout le monde. Un dîner en famille ou entre amis est une torture. On ne partage pas les intérêts communs, et on trouve souvent difficile de suivre les conversations des autres. On est ennuyeux et difficile.

Quand j'ai réalisé que j'étais jolie – ou du moins que les gens pensaient que je l'étais –, j'ai compris que je pourrais me faire beaucoup d'amis. J'ai appris à mentir et à faire semblant d'être intéressée par des choses qui ne m'intéressaient point.

L'histoire se répète avec ma fille. Elle lit *National Geographic*, regarde des films de Woody Allen ; dans sa classe, ses camarades écoutent du reggaeton et regardent des feuilletons télé. Un jour qu'elle avait fait un exposé sur la guerre d'Indépendance, la professeuse l'a félicitée, mais des filles l'ont poussée dans les escaliers. Depuis, elle refuse de faire des exposés. Je ne le savais pas, ses professeurs non plus. C'est sorti quand elle a dû passer une évaluation psychologique parce que son père réclamait sa garde ; elle a fini par parler.

Elle ne participe pas en cours, elle ne veut pas être déléguée de classe, elle déteste l'école, elle s'ennuie, elle souffre. Elle parle anglais couramment, mais elle a volontairement faussé ses performances aux épreuves, parce que, si elle obtenait la meilleure note, elle savait que les autres gamines s'en prendraient à elle. Je faisais exactement la même chose à son âge. Je ne prenais jamais la parole en classe, parce que je ne voulais pas qu'on me surnomme « Pythagorine », « Encyclopédie », « *Nerd* » ou « Petite Souris ». Je m'asseyais au dernier rang, je dessinais, et j'essayais d'attirer le moins possible l'attention.

Les gens pensent qu'être un zèbre est un avantage, mais je pense l'inverse. La preuve : personne ne s'en vante. Ce serait comme dire qu'être gay n'est pas un problème et que les gays ne

subissent pas de harcèlement. Ou les bisexuels. D'ailleurs, l'un des arguments du Père de ma fille et de son avocat pour me retirer la garde de ma fille était que j'étais bisexuelle. Que le juge ait considéré cet argument recevable montre parfaitement que l'homophobie et la biphobie existent. Être différent *est* un problème, et ne pas être taillé sur le même modèle que les autres *est* un problème.

Toute personne naît en étant ce qu'elle est – unique, extraordinaire, comme son ADN. Mais, en grandissant, elle veut ressembler aux autres. Elle revêt une personnalité – l'ensemble de ses vêtements, de ses apprentissages, des mécanismes nécessaires à l'interaction avec son environnement –, et l'essence de ce qui fait d'elle quelqu'un d'unique, de particulier, s'endort, emprisonnée dans cette identité postiche. Et puis il y a des personnes dont l'essence ne s'endort pas tout à fait, des êtres « sensitifs », intérieurement inquiets, qui cherchent un sens à la réalité. Ils ne se contentent pas d'une perception superficielle de la vie, mais posent des questions – et se posent des questions –, jusqu'à ce que, sans savoir comment, ils se retrouvent un jour sur le point de se noyer dans leurs propres eaux profondes.

Nous, les zèbres, faisons d'énormes efforts pour être dans le coup, mais c'est en vain. Nous ne pouvons aller contre notre condition. C'est comme si une voix intérieure nous ordonnait de chercher. Nous nous sentons inadaptés dans les lieux où tout le monde semble à l'aise ; nous avons le sentiment d'évoluer dans un monde secret et étranger dont les codes nous échappent, incapables que nous sommes de trouver les clefs de la communication entre ceux qui l'habitent ; nous cherchons les pourquoi profonds là où les autres s'en tiennent à la surface. Et c'est pour cette raison que nous vivons notre condition comme un stigmate, ayant l'impression de ne pas appartenir au monde tout en ayant un profond désir d'y appartenir. Pas nécessairement à *ce* monde, mais à *un* monde, n'importe quel monde. Ou, si nous ne pouvons appartenir à un monde, au moins voulons-nous appartenir à quelqu'un.

L'histoire de cet oisillon de cygne qui, par accident, a été couvé par une cane, comme nous la comprenons ! Il grandit parmi ses frères sans savoir qu'il appartient à une autre espèce. Il est plus grand que les autres, plus gros, et gris ; il se perçoit comme inadéquat, gauche, pataud, même s'il s'efforce de ne pas se distinguer du reste de la couvée. Tel le cygne, nous sommes maladroits dans nos tentatives d'adaptation. Très renfermés, hypersensibles, mûrs avant l'heure, critiques, différents.

Je crois que nous sommes de vrais génies dans l'art de tomber amoureux. Mais nous ne savons pas aimer. Nous savons être obsédés, nous savons écrire des poèmes et des chansons, parfois des romans, ou composer des symphonies. Nous ne savons pas faire des plans à long terme. Nous ne savons pas nous ennuyer. Nous ne savons pas pardonner. Nous ne savons pas tolérer la frustration. Nous ne savons pas rester après la mort du désir. Nous aimons beaucoup, mais en série. Nous sommes des *serial lovers* comme il y a des *serial killers*.

Pendant des années, notre condition peut ne pas nous créer le moindre problème. On nous adore, nous adorons. À notre étrange façon, nous arrivons à être heureux, et même à rendre les autres heureux. Un peu comme des vampires, nous nous infiltrons parmi les humains ; ils ont peur de nous, mais nous idolâtrèrent. Quelquefois nous nous sentons les meilleurs, quelquefois les plus pitoyables, mais nous nous savons toujours différents. Et, comme des vampires, nous ne vieillissons pas. En revanche, nous ne sommes pas heureux, non. Pas tout à fait. Tout ce qui est érotique en nous est aussi tragique.

Je ne doute pas qu'être vampire comporte un certain glamour, voire un certain charme littéraire. Mais certainement démodé.

À Madrid, le ciel est tissé d'un bleu monastique. Je sors dans le silence et dans l'immédiateté d'une étendue vague, imprécise et secrète, et je cherche dans ma mémoire. Je me cherche dans le ciel. Je jette un œil à mes souvenirs des trois dernières années. Mon corps, hier amant, est aujourd'hui de la chair à bannir. Ces trois ans ont été si curieux que j'ai presque l'impression que ce n'est pas moi qui les ai vécus. Je n'étais pas moi-même. J'avais enterré ces souvenirs parce qu'ils me faisaient mal. Je vais les déterrer avec une pelle de lettres.

C'est une histoire cachée que j'ai gardée pour moi. J'ai été cette femme si perdue. Mes amants ne connaissaient pas mes amis. J'avais un désir naufragé qui atteignait de temps en temps des îles désertes. Ce qui accostait restait dans l'île, et personne ne le savait. Quand je l'écrirai, cela arrivera de nouveau, cela se reproduira. Dans le souvenir, tout perd de sa vigueur, comme un chewing-gum trop mâché qui n'a plus de goût. Je suis arrivée là où je n'avais jamais pensé que j'arriverais, parce que, quand j'étais jeune, je n'ai jamais sérieusement pensé voir le jour où j'aurais des rides, de la cellulite, où je ne pourrais plus lire sans lunettes. Cela ne m'a jamais traversé l'esprit ; le destin de tout corps est son inévitable détérioration.

Mon histoire est aussi vulgaire que n'importe laquelle de celles que j'ai pu lire dans des livres écrits par d'autres. Encore une femme – mais ça aurait pu être un homme – qui comprend que la plus belle partie de sa vie est révolue, celle où tout était toujours flambant et neuf. Cette histoire est vulgaire et n'intéresse probablement plus personne. La seule nouveauté, c'est que c'est la mienne, à moi, Lucía.

Cela me semble si bizarre que mon corps puisse être un instrument, parce que je le perçois comme désaccordé. Comment puis-je encore trouver l'amour dans des zones humides cachées et des trous équivoques ? Il est étrange que les blessures aient maintenant cicatrisé au point qu'il me soit difficile de me souvenir des noms. J'ai un pacte à faire avec la disparition de ma jeunesse. Il n'y a pas de grandeur dans mon histoire, ni dans le temps que j'ai inutilement gaspillé en cherchant des shoots d'adrénaline. Le même *deal* répété dans tant de corps différents.

Après avoir connu des hauts et des bas, j'ai retrouvé quelques images. La personne que j'ai été est nimbée d'une émotion étrange ; elle me regarde de loin et je la compare à celle que je suis maintenant. À vrai dire, il n'y a pas tant de différences entre nous. Peut-être à l'époque avais-je encore d'ultimes traces d'ingénuité. Les yeux qui me contemplent depuis le passé récent appartiennent à une femme qui rêvait d'un autre avenir pour celle que je suis aujourd'hui, une femme qui ne pouvait même pas imaginer qu'un jour elle écrirait cette histoire dans la solitude. Maintenant, j'alimente peu de rêves, et certains d'entre eux, probablement, seront aussi gaspillés. Mais, tandis que j'écris, je me rends compte que le seul moyen de prêter quelque grandeur à des histoires vulgaires consiste précisément à les coucher sur le papier.

C'est pour cela que je vais raconter ici les histoires vulgaires que j'ai connues ces trois dernières années.

Dédiées à toi, Martin Lavigne, toi qui as été la dernière d'entre elles.

Dramatis personae
Les histoires vulgaires

La première de mes histoires vulgaires n'a même pas été une histoire.

L'affaire ne s'est finalement pas faite. Morte avant de naître. Sans écho, sans trace. L'image, en quelque sorte, de la façon dont la vie échoue.

Cela s'est passé à Lavapiés.

Nous étions sortis en groupe – les amis de toujours : quatre gays, un acteur au chômage (David, l'Homme sans qualités) et cette femme qui écrit. Il y avait une fête Bollywood, et sur la place étaient dressés des stands de foire. Je me dirigeais vers l'un d'eux quand un gars avec un fort accent italien m'arrête. Il me salue ; je le prends pour un de mes lecteurs ; je le salue, je me dis qu'il est gay, je ne fais pas attention et je continue mon chemin.

Peu après, nous nous installons dans le parc. Le type italien s'approche et me demande s'il peut me prendre en photo. Je pense que c'est bien là le prétexte le plus sot du monde pour m'aborder, mais je trouve cela drôle et curieux. Je lui propose donc de s'asseoir avec nous, et nous nous mettons à parler photographie. Je me rends compte qu'il est intelligent et cultivé. À partir de ce moment, je le regarde avec des yeux différents.

Un peu plus tard, trois Irlandais arrivent. Ils engagent la conversation et nous échangeons quelques conneries. Puis l'un d'eux fait un commentaire qui me surprend :

« Ton fiancé va être agacé !

– Quel fiancé ?

– Celui-là... »

Il désigne l'Italien. Je réplique :

« Ce n'est pas mon fiancé.

– Eh bien, il avait l'air agacé quand tu t'es mise à nous parler...

– Ça m'étonnerait beaucoup : je viens juste de le rencontrer !

– J'ai vu comment il te regarde. Il te mange des yeux. »

Inutile de raconter la soirée dans le détail, où nous sommes allés ensuite, les idioties que nous avons faites. À la fin, une fois que tout le monde s'est dispersé, l'Italien monte chez moi et nous nous mettons à discuter. C'est seulement alors qu'il commence vraiment à me plaire, à cause de sa voix et parce que j'aime sa façon de parler, ce qu'il raconte. Il n'est pas spécialement beau, pas du tout mon genre (ni grand, ni blond, et il n'a pas les yeux bleus), et il est trop jeune pour moi. Cependant, il me paraît de plus en plus attirant, et j'ai soudain le béguin. Il m'explique qu'il

est en couple et habite avec sa compagne ; pourtant, quand il finit par partir, il me demande de l'appeler ou de lui écrire, à mon étonnement.

Il est évident qu'on se plaît, mais pourquoi jouer avec le feu ?

Je décide de ne pas l'appeler, de ne pas lui écrire. J'aurais pourtant aimé lui dire que le moment que nous avons passé ensemble avait été très spécial pour moi. Que je me sentais comme à l'intérieur d'une immense et chaude rose enflammée. Que sa voix sereine me donnait de la lumière pour avancer sans trébucher dans les ténèbres de mes rêves, que cette nuit-là s'était, pour une fois, écoulée sans cauchemars, parce que je m'étais endormie en pensant à lui.

Mais les timides ont peur d'être ridicules, et nous avons toutes les peines à exprimer ce que nous avons en nous. Tout est retenu dans un silence insensé à cause de cette timidité têtue. Il y a dans ces mots qui ne se disent pas une peur qui circule dans notre corps comme un deuxième sang, une peur visqueuse qui n'ose pas regarder la douleur en face, une peur qui croit qu'elle ne mérite pas l'espoir.

Je ne l'ai pas appelé. Je ne lui ai pas écrit. J'ai juste appris que c'était un photographe renommé. Je tape parfois son nom dans Google. Je regarde ses photos ou son visage.

Je suis lâche.

Mais la vie continue. Et nous en sommes là.

J'ai croisé l'un de mes amants sans importance (mais qui a eu de l'importance, parce qu'il a été le premier après mon divorce) dans le *backstage* du FEA, le Festival Electropop Alternativo de Barcelone.

Je ne sais pas ce qu'il fait là ; il n'est pas dans le jury et, que je sache, il ne joue pas dans ce festival. J'ai déjà bu quelques verres. Lui ne boit plus, ne se drogue pas, il est strictement végétarien. Je me demande où il trouve le courage de me dire :

« Putain, Barbie, t'es de plus en plus sexy ! (*Joder, tía, estás más buena cada día* !)

– Ça rime ! » je réponds.

C'est une vieille plaisanterie entre nous. Il jouait dans un groupe punk, et il avait vraiment du talent pour la rime. Dans le passé, nous partagions un style qui consistait à parler en rimes, particulièrement lorsque nous avions bu. Animée par les trois verres que j'ai avalés, j'ajoute :

« Toi, tu n'es pas *de plus en plus* sexy, tu as toujours été sexy. (J'aurais pu en rester à ce simple flirt, mais je continue :) Il y a une fête sur le boulevard. Tu veux venir avec moi ? »

Je ne m'attendais pas à ce qu'il dise oui, encore moins à ce qu'il agrippe ma main. (J'adore la pression qu'il exerce sur elle, très forte, très agressive, très directe. Comme s'il voulait que je ne puisse pas la lâcher.) Il me traîne pratiquement vers la porte. Sur le chemin, une fille se plante devant nous et lui dit : « Aleix, c'était pas prévu que tu passes la nuit avec moi ? » Je ne sais pas si c'est une plaisanterie ou si c'est sérieux, mais je m'interpose, très souriante :

« J'étais là avant.

– Essaie demain, je serai peut-être libre », lance Aleix.

La modestie, ce n'est pas le fort des musiciens modernes.

Dans le taxi, il parle et parle sans s'arrêter. Pour paraphraser Salinas, ce qu'il est (ses muscles bien galbés, son sourire lumineux, ses yeux verts, son odeur, sa voix) me distrait de ce qu'il dit (une succession de bagatelles ponctuées de « tu savais ? »). Une fois sur le boulevard, nous nous dirigeons vers un coin sombre, et il me fourre sa langue au fond de la gorge. Il sent Égoïste de Chanel. Je sens son érection contre mon entrejambe. Il me chuchote à l'oreille :

« Putain, tu ne peux même pas imaginer ce que je vais te faire si nous allons au lit.

– Ne sous-estime pas le pouvoir de mon imagination. (Il rit.)

– J’ai quelque chose à te dire...

– Tu as une copine.

– Tu le savais ?

– Aleix, tu as toujours une copine. Depuis que je te connais. Mais comme tu le sais, si ça ne te pose pas de problème, ça ne m’en pose pas non plus.

– OK. On va chez toi ? »

Je loge chez Bernat, mon ami gay. L’Homme tranquille. Rien ne l’énerve, rien ne le trouble. Nous avons un accord : quand je vais à Barcelone, j’occupe sa chambre d’amis, et s’il vient à Madrid il dispose de la mienne.

Aleix et moi prenons un taxi. Nous échangeons des plaisanteries, sans nous lâcher les mains. Nous nous embrassons de temps en temps. Une fois à la maison, à la différence des hommes politiques, il fait ce qu’il a promis. Même plus. Puis il insiste pour que je lui prépare un café.

« Aleix, je ne sais pas préparer le café.

– Mais il y a du café dans cette maison, j’imagine ?

– Et tu vas te mettre à préparer un café à sept heures du matin ?

– Bien sûr !

– Mais ça va te réveiller !

– Je veux être éveillé, je veux te parler.

– De quoi tu veux parler ?

– Je ne sais pas, de choses... Tu m’as toujours paru une fille très intéressante.

– Et ta copine, elle ne t’attend pas à la maison ?

– Ah non, pas du tout. Jamais. Elle est complètement subjuguée par moi. Je lui dirai que je suis resté dormir chez un pote.

– Elle a quel âge ?

– Vingt-cinq ans. (Je comprends mieux pourquoi elle est tellement subjuguée.)

– Mais j’ai un rendez-vous à midi, j’aimerais dormir avant.

– Alors, nous allons dormir ensemble.

– Oui, mon chéri, mais je ne dors pas bien quand je suis accompagnée.

– Tu me jettes, toi ? !

– Pas exactement, mais... Bon, oui. Ou plutôt, non. Je préférerais que tu partes.

- Putain, tu es pire qu'un mec !
- Ne dis pas de conneries, mon chéri. Et pars, je veux dormir.
- Compris. Tu m'appelles pour prendre un café ? Pas pour baiser, pour prendre un café. J'adore te parler. »

Il y a cinq ans, j'aurais dit oui. Il y a dix ans, je ne l'aurais pas laissé quitter la chambre. Mais, maintenant, je sais que je n'ai aucun intérêt à prendre un café avec un mec qui a une copine subjuguée.

« Bien sûr, donne-moi ton numéro.

– Donne-moi le tien et je t'envoie un Whatsapp.

– Je ne connais pas mon numéro. Je viens de changer d'opérateur. Les harcèlements, tu sais... (Mensonge.) Laisse-moi ton numéro, je t'appellerai ! »

Il lui faut encore une bonne demi-heure pour partir ; il essaie de gagner du temps. Finalement, je le conduis à la porte.

Je me demande si ça a vraiment valu le coup.

La taie d'oreiller sent encore Égoïste.

Ma troisième histoire vulgaire a été avec un professeur de littérature. Je l'ai rencontré à l'occasion d'une conférence que je donnais dans un lycée. Il m'a choisie, m'a poursuivie. C'est un trait typique des hommes narcissiques : ils ne désespèrent pas et attendent patiemment que leurs proies tombent dans leur piège. Dans son cas, il s'est agi de m'envoyer des messages pendant des semaines, jusqu'au jour où, enfin, j'ai accepté de prendre un verre avec lui.

Lors de notre premier rendez-vous, nous n'avons parlé de rien d'important. À la fin de la conversation, il a tout de même fini par m'apprendre qu'il était marié. Il avait étrangement omis de l'évoquer jusqu'alors. Je lui ai expliqué que je ne voulais rien avoir à faire avec les hommes mariés, mais – je ne sais toujours pas pourquoi – j'ai accepté de le revoir.

La deuxième fois, nous nous sommes retrouvés dans un café et il m'a pris la main. Lui qui est très blond (grand, yeux clairs, jolie voix) a rougi comme un enfant jusqu'à la racine des cheveux. Après, il m'a raconté l'histoire classique : il n'était plus amoureux de sa femme, ils ne faisaient presque plus de sexe, mais il n'osait pas la quitter parce qu'il avait peur de la solitude et parce qu'il avait de la compassion pour elle – « la pauvre, elle ne pourrait pas vivre sans moi, tu sais... » Archi-prévisible.

Nous sommes restés en contact. Mon histoire d'amour avec l'Homme qui allait sauver la Catalogne était mourante, j'avais commencé à comprendre qu'il ne m'aimait pas, ne m'avait jamais aimée et ne m'aimerait jamais. Contacter Monsieur l'homme politique était impossible ; il était toujours fourré dans un pétrin ou dans un autre, et, en plus, son téléphone était sur écoute en permanence. Si je lui écrivais un sms, il répondait toujours, mais je pouvais attendre entre douze et vingt-quatre heures et, souvent, sa réponse était extrêmement laconique.

Mon homme marié, lui, était tout le temps sur son téléphone ou devant son écran d'ordinateur. Il était présent, et exagérément affectueux et aimable. Quand je lui envoyais un message, je recevais une réponse quasi immédiate. Même s'il était chez lui, avec sa femme. Je suppose qu'il se retirait dans la salle de bains. En tout cas, nous parlions quotidiennement, par téléphone, par e-mail, sur Whatsapp. Je me sentais accompagnée et, surtout, flattée, désirée, valorisée. Il m'adressait des mots charmants, parfois très bien écrits, intensément érotiques, sur l'envie qu'il avait de me voir et les choses qu'il me ferait si un beau jour nous trouvions un lieu pour être seuls.

Mais nous ne le trouvions pas, parce qu'il était marié. Bien entendu, nous aurions pu avoir une culbute rapide n'importe quel jour à midi dans n'importe quel motel minable, mais je voulais une jolie première fois, pas une tromperie sans intérêt, et il semblait partager mon opinion. Il y avait quelque chose de délicieusement démodé dans le fait de repousser le moment. Je n'étais pourtant pas amoureuse de lui, pas du tout. En fait, je pensais à l'autre, l'Homme qui allait sauver la Catalogne, mais cela me plaisait et me faisait du bien de le lire et de l'entendre me dire toutes ces belles choses.

Un soir qu'il rentrait de sa visite hebdomadaire de rigueur chez ses parents, il me téléphona pour me dire qu'il était en face de chez moi. Ma fille dormait déjà. Je suis descendue dans la rue pour lui dire bonsoir en laissant la petite toute seule. Nous nous sommes embrassés dans le hall. Nous étions dans le noir, mais notre électricité générait sa propre lumière. Je ne voyais rien autour de moi, mais je voyais dans mon intérieur. Nous nous sommes embrassés pendant longtemps. Il avait lavé ses cheveux, ses longs cheveux soyeux. Son contact était aussi moelleux que celui d'un animal élégant et bien soigné. Il sentait un parfum dense et pénétrant à faire tourner la tête. Je l'aspirais et c'était comme si j'aspirais son essence, ses battements de cœur confondus avec les miens. Je percevais sa vibration contre la mienne dans une totale confusion, je le sentais disposé à recevoir mes caresses, à l'improviste, entre les ombres du porche, comme si je venais de le découvrir, comme si c'était un autre, un autre différent, sans engagements et sans obligations. Il ne touchait pas ma peau sous mes vêtements, mais il était serré contre moi, et je sentais parfaitement son érection. J'ai fait une plaisanterie à ce propos, et il m'a chuchoté à l'oreille qu'avant de sortir il s'était masturbé en pensant à moi.

Quand je suis remontée chez moi, je me sentais comme sur un nuage, telle une droguée, comme si des cellules folles menaient une cavalcade dans mon sang. Mais j'avais le pressentiment très net que l'histoire n'irait pas plus loin. Le moment avait été parfait, mais il ne serait jamais meilleur.

Peu de temps après, il me dit que sa femme allait passer le week-end chez ses parents et qu'il avait prétexté un tas de travail en retard pour ne pas l'accompagner. Elle ne s'absenterait que deux jours. Je ne voulais pas aller chez lui ; il devrait donc venir chez moi. Ce week-end-là, ma fille serait chez son père.

Il m'a envoyé quelques e-mails très bien écrits, ironiques, érotiques, prometteurs. Il avait besoin de passer du temps avec

moi, en tête à tête. Chaque jour je le désirais un peu plus, mais sans être sûre de moi. Si le rencard ne se passait pas très bien, nous pourrions faire l'amour une fois, peut-être deux ou trois, et nous arrêter là. Mais si les choses se passaient bien ? Il y avait toujours la possibilité de tomber amoureuse et qu'il retourne auprès de sa femme, tandis que moi, je n'aurais aucun droit sur lui. Si je me mettais à le désirer encore plus, pourrais-je le laisser partir si tranquillement ? Bien que je n'aie pas trop de conscience morale, je crois qu'un homme capable de faire cela à sa femme peut à l'avenir le faire à sa maîtresse. Certes, il y avait une possibilité ténue qu'il quitte sa femme, mais allais-je vivre une histoire sérieuse avec un homme qui était capable de mentir ainsi ? Je ne pourrais jamais lui faire confiance.

Il m'attendait devant chez moi. Il pleuvait et il faisait froid. Il voulait monter prendre un café, mais je n'ai pas voulu. Je suis descendue et je lui ai proposé de m'accompagner au Bar du bout de la rue. Nous nous sommes installés sur un canapé dans un recoin caché.

« Dis-moi, ai-je commencé, tu ne te sens pas coupable vis-à-vis de ta femme ?

– Non, pourquoi ? Je me sens très bien. En plus, je ne sais pas où elle est. Elle pourrait être en train de faire la même chose.

– Tu veux dire que vous avez plus ou moins une relation ouverte, du genre “loin des yeux, loin du cœur, fais ce que tu veux, mais veille à ce que je ne le sache pas” ?

– Non, pas du tout. Si elle apprenait que je suis avec toi, elle me tuerait. Elle est très jalouse.

– Alors, tu lui mens.

– Bien sûr. Tout le monde fait ce genre de choses !

– Pas *tout le monde*. Il y a des maris fidèles, tu sais ?

– Arrête ! Ce que je fais de ma vie, avec ma femme, c'est mon problème.

– Et le mien, puisque tu vas coucher avec moi, et ce sera chez moi.

– Toi et moi, on sait parfaitement ce qu'on veut, ce qu'il y a entre nous. Tu connaissais parfaitement ma situation depuis le début.

– Et que se passerait-il si je tombais amoureuse de toi, par exemple ? Ta situation, selon toi, c'était un mariage détruit, sans amour. Tu m'as dit que tu étais avec elle juste par pitié et par habitude.

– Je n’ai rien dit de tout cela. Je l’aime.

– Bien sûr que si, tu me l’as dit. Et si tu l’aimes, pourquoi tu lui fais ça ?

– Parce que c’est elle qui impose toujours tout. La décoration de la maison, les horaires, là où nous partons en vacances... Du coup, je pense avoir le droit de me réserver une parcelle de liberté, tu ne crois pas ?

– Et ce ne serait pas plus simple de t’asseoir pour parler avec elle, de lui dire qu’il y a des choses qui ne te plaisent pas, au lieu de lui être infidèle ?

– Je pourrais savoir ce qui te prend ? Pourquoi tu m’agresses ? Je ne m’occupe pas de ce que tu fais quand je ne suis pas avec toi, alors tu n’as pas le droit de te mêler de ma vie.

– Si je couche avec toi, je ferai partie de ta vie, que tu le veuilles ou non.

– Écoute, chérie, tu savais dans quoi tu t’engageais dès le début. On le savait tous les deux. Voilà. »

J’ai pensé lui parler de ses messages *hot*, et même prendre mon téléphone pour les lui montrer, mais un argument beaucoup plus fort, incontestable, m’est venu à l’esprit.

« Attends, mon chéri, laisse-moi voir si j’ai bien compris... Tu es donc en train de me dire que je cherche désespérément à me faire baiser, que j’ai besoin d’un coup comme une folle, que je ne suis là ce soir que pour avoir du sexe pur et simple, parce que tu es si beau et si viril que c’est la seule chose que tu inspires – du sexe, et rien d’autre –, et que quand je te vois je deviens humide et je ne pense qu’à baiser, parce que je suis nymphomane...

– Lucía, qu’est-ce qui se passe ? Tu es folle ou quoi ? ! »

Ben voyons... L’homme avait accusé sa femme d’infidélité, puis il avait invoqué ma responsabilité subsidiaire ; il disait que je l’attaquais, tandis que moi, je posais tout simplement une question. Il avait transformé une quinzaine de jours d’appels quotidiens en un « Tu savais dans quoi tu t’engageais », et soudain il affirmait catégoriquement aimer une femme qu’il avait assuré ne plus aimer dès notre première rencontre.

C’est peut-être moi qui suis bête... mais pas à ce point-là.

Je me suis levée et je suis rentrée chez moi.

Il a payé l’addition. Il ne m’a pas suivie. Il ne m’a plus jamais téléphoné.

Parfois, je pense à sa femme, comment elle est, si elle a jamais soupçonné quelque chose.

Mais non, je ne crois pas.

Il m'a dit qu'elle ne lisait jamais.

Il y a eu une histoire sans importance qui n'a absolument pas laissé de trace et qui n'est même pas parvenue à quelque chose de concret – ni sexe, ni amour, ni amitié –, mais dont je me souviens parce qu'elle était drôle et qu'elle a allumé en moi cette petite flamme de désir diffus qui, ensuite, s'est transformée en un incendie avec Tatiana (la Femme douce).

Un jour, alors que j'assiste à un concert, une femme spectaculaire s'approche de moi et me demande si elle peut prendre une photo de nous deux. J'accepte. Je me dis immédiatement qu'une aussi belle femme – des lèvres pourpres, un visage sublime, des yeux stellaires – ne peut être qu'actrice ou mannequin. Je lui pose la question. Coup de coude de mon accompagnateur, l'Homme sans qualités, qui me chuchote à l'oreille : « Tu ne l'as pas reconnue ? C'est Unetelle X ! »

Je n'ai aucune idée de qui est Unetelle X. Mon accompagnateur m'informe qu'il s'agit d'une actrice et mannequin célèbre qui apparaît dans une série télé très connue qui passe sur la Chaîne innommable. Ah ! Très bien, d'accord.

Unetelle X est accompagnée d'un Gars canon. Épilé, musclé, métrosexuel. C'est-à-dire le genre d'homme qui ne me plaît pas. Moi, le genre d'homme qui me plaît, c'est tout à fait le contraire. Et, bien sûr, je ne supporte pas les hommes épilés.

Fin du concert. Le mannequin et moi, flanquées de nos accompagnateurs respectifs, nous croisons par hasard à la sortie. L'Homme sans qualités prend sa moto. Il veut aller à une fête organisée je ne sais où par je ne sais qui. Je décide de rentrer chez moi et m'apprête à prendre un taxi. Unetelle X propose de me raccompagner. Nous montons tous les trois dans sa voiture.

Il est encore trop tôt pour aller se coucher ; en arrivant dans mon quartier, nous décidons d'aller boire un verre au Bar du bout de la rue. Unetelle X parle beaucoup. Mais beaucoup. Un mot, et un mot, et encore un autre mot. Et elle boit. Elle boit beaucoup, beaucoup. Un verre de vin rouge. Et un autre. Et un autre. Ses yeux m'enchantent. Des yeux indéfinissables. Bleus comme le ciel et profonds comme la mer. (Je sais, c'est ringard, mais c'est la vérité.) Enflammés par des cernes mystiques. Tout à coup, elle me demande :

« Tu es lesbienne ?

– Disons que j'ai une vie sexuelle ouverte. Enfin, j'*avais*, plutôt. Maintenant, je n'en ai plus beaucoup.

– Tu peux croire que je n'ai jamais couché avec une femme ?

Mais ça me plairait. J'y pense beaucoup...

– Euh, oui... C'est normal. Je crois que toutes les femmes, même si elles sont très hétéros, ont fantasmé ça au moins une fois. »

Elle me dit alors, dans un murmure, un soupir, le chuchotement mouillé de la tentation : « Tu voudrais faire un trio avec nous deux ? »

Qu'est-ce que je vais répondre ? Elle me plaît, mais lui... Quelque chose en lui me déplaît – je n'oserais pas le lui dire... Voilà : il est trop petit. Il mesure probablement un mètre soixante-dix environ, tandis qu'elle doit faire un mètre quatre-vingts, et je ne suis pas un petit gabarit. Je ne crois pas que ce type puisse coucher avec deux femmes de notre taille et notre poids en même temps.

« Je me sens très flattée par cette offre, vraiment, mais en ce moment je suis en couple. (C'est faux, bien sûr, mais c'est toujours une excuse valable.)

– Un homme ou une femme ?

– Une femme, lui dis-je, juste pour la rendre jalouse.

– Quelle chanceuse ! »

Après avoir dit cela, elle annonce qu'elle va aux toilettes. Quand elle se lève, je me rends compte qu'elle est vraiment bourrée. Elle disparaît en zigzaguant, la houle blonde de sa chevelure s'agitant dans un tourbillon d'or, un sillage d'étoiles dans une fuite permanente. Son copain et moi restons seuls. C'est un type très élégant et discret, il ne reprend pas le cours de la conversation. Nous parlons de son travail dans une agence de publicité. Il est *community manager* pour des marques de vêtement. J'ai l'impression qu'il les porte toutes sur lui, parfums inclus – une vitrine ambulante, je pense que cet homme n'a jamais fait l'expérience de s'acheter ne serait-ce qu'un t-shirt.

Dix minutes passent. Je suis surprise qu'elle ne revienne pas. Je me dis qu'elle attend probablement que je descende, que je suis si idiot que je n'ai pas compris l'insinuation.

Je descends aux toilettes. Le mannequin est là.

Par terre.

Évanouie.

J'essaie en vain de la déplacer ; elle est très grande et je ne sais comment faire pour l'extraire de là. Je monte prévenir son copain, et nous redescendons avec deux serveurs. À nous tous, nous parvenons à la ramener au bar. Nous la ranimons en lui

appliquant de la glace sur les tempes, puis en lui faisant boire du café.

« Ça lui arrive souvent, m'explique le Gars canon.

– Excuse-moi si je te parais indiscreète, lui dis-je, mais est-ce qu'elle a mangé aujourd'hui ?

– Je ne sais pas. En tout cas, je ne l'ai pas vue manger. C'est vrai que parfois elle ne mange pas pendant des jours. »

Lorsqu'elle semble revenir à elle – bien qu'elle soit encore complètement bourrée –, nous payons l'addition. Dieu merci, la voiture est garée juste en face ; je ne pense pas qu'elle aurait été capable de parcourir une plus longue distance. Elle titube jusqu'à la portière, chancelant sur ses talons, ivre de curiosité, d'alcool et de faim.

Quand, plus tard, je raconte cette histoire à l'Homme sans qualités et que je lui explique que je me suis sentie très flattée par l'offre, il prend un air stupéfait : « Lucía, ma puce, tu es tellement naïve... C'est clair que ces deux-là fomentaient un coup. Vendre l'histoire à la presse, peut-être. »

Peut-être.

Ou peut-être l'Homme sans qualités ne me juge-t-il pas assez attirante pour qu'un mannequin veuille faire du sexe avec moi.

L'Homme qui allait sauver la Catalogne est très célèbre en Espagne. Chaque année, son nom figure sur la liste des hommes politiques les plus appréciés. (Du moins en était-il ainsi avant le démarrage du processus d'indépendance.) J'ai commencé à le suivre sur Twitter. Peu après, j'ai reçu un message m'invitant à dîner. Et nous voici ensemble dans un restaurant français, à discuter surtout de politique.

Je me sentais très sûre de moi parce qu'il était (et il est) vraiment laid. Pas répugnant – ce n'est pas un Michel Houellebecq, pour être claire –, mais ce n'est pas un bel homme. Il est petit, des plus ordinaires, mince – excessivement mince, en réalité, maigrichon. Il est aussi un peu dégarni. Mais il a – ça, oui, quand même – de très jolis yeux, très verts. Des yeux incisifs, pénétrants. J'ai été idiot au point de penser qu'une femme comme moi, un beau brin de femme, serait comme un cadeau pour lui. J'ai sous-estimé le facteur « érotique » du pouvoir, car je suis extrêmement naïve.

Finalement, nous avons entamé une relation. Il habitait Barcelone, mais était porte-parole de son groupe parlementaire à Madrid. Du coup, tous les jeudis, il venait dans ma ville assister aux débats parlementaires. Et, tous les jeudis, nous dînions ensemble et faisions l'amour.

« Faire l'amour », c'est beaucoup dire. Nous avons des relations sexuelles. Rien de spécial. Il avait cinquante-deux ans à l'époque, et d'énormes problèmes d'érection. De plus, il n'était pas du tout sportif et se fatiguait très rapidement. Donc, pour résumer, je dirais que nous nous masturbions mutuellement. À la longue, cela devenait ennuyeux.

Chaque fois que j'allais à Barcelone, je l'appelais pour lui proposer de nous retrouver ; mais c'était mission impossible. Il ne pouvait jamais me voir, parce qu'il devait rester avec ses enfants, parce qu'il avait une réunion de parti importante, parce qu'il lui fallait rédiger un brouillon de proposition parlementaire... Parce qu'il avait n'importe quoi de bien plus important à faire que prendre un simple café avec moi. J'ai donc fini par biffer son nom de mon agenda et bloquer son numéro.

J'ai découvert plus tard ce qui s'était passé. Tandis qu'il était avec moi, il était encore marié à une dame. Ils ont divorcé peu après, quand elle a découvert qu'il lui était infidèle. Il la trompait non seulement avec moi, mais aussi avec une femme de la haute bourgeoisie catalane, l'épouse d'un autre homme politique, membre du même parti et lui aussi très célèbre. Ces rumeurs et

potins circulaient dans les salons de la capitale.

Ce n'est pas une histoire particulièrement intéressante. Depuis, il a vendu à ses électeurs autant de fausses promesses qu'il m'en a vendu à moi à l'époque.

Un homme qui ment à ses amants ment à ses votants.

Alors que j'étais déjà déçue par ces histoires et quelques autres qui avaient mal tourné, alors que cela faisait des mois, peut-être même des années, que j'étais à la recherche de quelqu'un qui remplisse mon vide intérieur, que je me sentais plus seule qu'un bébé abandonné dans un bois, ce type s'est pointé à une fête.

C'était un homme très beau. Très bien habillé. Il portait un parfum très cher. J'ai remarqué, en fait, que les cons ont l'habitude de bien s'habiller et de porter des parfums chers et pénétrants. Le parfum impose leur présence. On s'aperçoit qu'ils sont dans une pièce avant de les avoir vus. On se retourne pour voir d'où vient ce parfum, on remarque le type qui porte une chemise du même bleu que ses tennis de marque. Et, alors, on est perdue.

Naturellement, ce type a une voix adorable et très travaillée, un sourire lumineux, et il vous regarde droit dans les yeux ; il prononce votre nom en détachant lentement les syllabes, comme s'il le savourait, il s'arrange pour vous frôler (parce qu'il l'a appris dans un cours de PNL ou, pire encore, parce qu'il sait par intuition que la méthode fonctionne), et vous fondez.

Je confirme : ce type est un dragueur professionnel qui va tirer un coup efficace, mais un peu sordide, et après disparaître.

J'ai donc connu Toni dans une fête pour la remise d'un prix par une agence de communication. Ma nièce était l'une des lauréates. Et oui, il sentait bon, il portait beau, il savourait mon nom, blablabla. Nous sommes partis dans un autre bar, nous avons partagé quelques gin tonics, nous avons parlé de cinéma, de cinéma et encore de cinéma. Il était clair qu'il n'était pas content de voir que je m'y connaissais mieux en cinéma que lui. Ma supériorité sur le sujet était évidente. Nous nous sommes embrassés au comptoir. Nous sommes sortis du bar enlacés. Nous sommes allés chez moi. Nous avons eu une séance de sexe typiquement espagnole.

Qu'est-ce qu'une séance de sexe typiquement espagnole ?

C'est cela : on s'embrasse. On s'embrasse passionnément. On s'arrache les vêtements. On entre dans la chambre enlacés. Il se met au-dessus. Cinq minutes environ dans la position du missionnaire, avec un rythme rapide. Un, deux, un, deux. On change de position. Il te met au-dessus. Un, deux, un, deux. Encore cinq minutes. On change de position. *Doggy style*. Trois minutes. Tu te rends compte qu'il va jouir, et tu jouis avec lui. Mais il ne s'agit pas du miracle de l'orgasme simultanée, non ; simplement d'un orgasme par anxiété et par désespoir. Quand tu

t'aperçois qu'il est sur le point de jouir, comme tu soupçonnes déjà que c'est un type égoïste et qu'après il ne va pas faire d'efforts pour que tu jouisses, tu mets à profit le fait que, dans cette position, tu peux toucher ton clitoris, et tu te masturbes, et tu atteins l'orgasme avec lui. Oh oui, oh là là. Et voilà.

C'est probablement le genre de rapport qu'il a adoré. Moi, j'en conserve une sensation aigre-douce. Quand je pense à ce que ça aurait pu être... Plus intense, plus profond, plus significatif.

Nous nous endormons immédiatement. Après : la lumière qui entre par la fenêtre me réveille, retirant les bandes d'ombre une à une. Et aussi le bruit qu'il fait. Parce qu'il s'est levé et qu'il s'habille.

J'ouvre les yeux, je suis encore vivante, je me sens toujours au centre du tourbillon. Quand je lui dis au revoir, je dois me rapprocher pour qu'il fasse le geste de m'embrasser. Apparemment, l'idée ne lui en a même pas traversé l'esprit. C'est si froid que cela fait peur. Une illusion annihilée, un bonheur revêché et distant. Dans le couloir résonne, comme dans un monde creux, le bruit de ses pas pressés, lâches.

La nuit suivante, à deux heures du matin, je reçois un message : « Alors, on baise de nouveau ? » Je l'imagine bourré et défoncé à la coke. J'appuie sur l'option « Bloquer ». Il ne pourra plus m'envoyer de messages. La deuxième option offerte par mon opérateur l'empêche de me téléphoner. Je l'utilise aussi.

Une semaine plus tard, je lui écris un message pour lui dire pourquoi je l'ai bloqué. Je lui raconte que je me suis sentie mal à l'aise, utilisée, que la froideur de ce matin-là ne m'a pas plu et que le message de la nuit a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Il me dit que, le matin en question, il était mal, qu'il avait du mal à s'endormir dans des endroits inconnus. Il ne donne aucune explication à propos du message déplacé. Tout est épouvantablement froid et aseptisé. Comme un froid de sépulcre, comme un froid de bloc opératoire, comme un froid de rien.

La lâcheté a été son seul don, et il est très possible qu'il vive sa lâcheté avec une douceur que je trouve méprisable. Je préfère biffer le souvenir de ses mains, de sa bouche, de sa langue, de tout son contact.

Parce que j'ai honte.

Quelques semaines plus tard, il recommence à m'écrire parce qu'il se sent triste, déprimé et seul. Et il me trouve triste,

déprimée et seule. Et voilà que nous recommençons à coucher ensemble. Tout à coup, il est obsédé par moi. Pourquoi ? La cocaïne, je suppose. Il m'envoie chaque jour au moins dix lignes par Whatsapp.

Au bout d'environ un mois de messages incessants, il disparaît de ma vie et de mon écran de portable pendant dix jours. Dix jours pendant lesquels il ne répond ni au téléphone ni aux messages. Puis il réapparaît sous la forme d'un e-mail disant qu'il a pris le temps de réfléchir, « mais qu'il n'y a pas d'autre femme ». *Excusatio non petita, accusatio manifesta*. Je lui réponds que, durant ces dix jours, j'ai aussi gambergé, que je ne me sens pas prête à avoir une relation et que je préfère ne pas continuer sur le chemin que nous allions commencer à parcourir ensemble.

Comme je l'ai déjà montré, je peux aussi faire preuve de très mauvais goût, être ringarde, cucul... Je ne suis pas sûre de mon français.

Quatre jours plus tard, il se pointe à une fête chez moi – à laquelle il n'a pas été invité – et essaie de me convaincre de coucher avec lui. Je dis non.

Six jours plus tard, je vois sur son profil Facebook qu'il entretient des conversations très affectueuses avec une autre femme. Vu ce qu'ils s'écrivent, j'en déduis qu'il était avec elle pendant les dix jours où il a disparu. Cette femme s'appelle Nuria. Il commence à poster des photos d'elle sur son mur. Elle est brune avec de longs cheveux frisés, un buste généreux, des yeux très noirs et brillants. Elle me ressemble.

Pendant un an, plus ou moins, il lui dédie des écrits sur sa page – les mêmes vers, avec quelques variantes, que ceux qu'il me dédiait.

Mais, hélas !, bientôt la passion s'essouffle, l'amour refroidit. Il se met à poster des messages du genre : « Elle dit que mon amour était comme du bois de chauffage humide, incapable de produire de la chaleur. Ce doit être parce que son cœur est si glacé que personne ne pourrait le réchauffer. » Puis : « L'ancienne complicité que nous partagions s'est dissoute dans l'encre de la dernière lettre que tu m'as écrite. » Et, finalement, des vers et des vers sur l'amour perdu.

Pourtant, un mois plus tard, il poste une photo d'eux souriants dans un restaurant, les mains entrelacées, avec la légende suivante : « Quand je te chuchote un *je t'aime* tremblant à l'oreille, je ressens à l'intérieur de moi la vibration des cordes adolescentes. » Quelques jours après : « J'ai mis le champagne à refroidir et j'ai ouvert le robinet de la baignoire. Maintenant, il ne

me reste qu'à attendre l'arrivée de Marta pour qu'elle illumine ma vie. »

Marta ? C'est qui, Marta ?

Je regarde avec attention la photo du restaurant. Elle est brune avec de longs cheveux frisés, un buste généreux, des yeux très noirs et brillants. Mais ce n'est pas Nuria. C'est Marta. Celle qui poste le commentaire : « J'arrive, mon amour. »

Il est beaucoup plus facile pour moi d'écrire que de parler. Je suis pathologiquement timide. Et c'est pour cela que je suis devenue femme de lettres, et non actrice ou musicienne (bien que j'adore la musique et que j'aie pris des cours de comédie quand j'étais jeune). J'aime écrire parce que l'écriture est comme un émissaire entre l'auteur et le lecteur. Il n'y a pas de contact direct. Si le récepteur le désire, il répond ; sinon, il ne répond pas. L'écriture n'est pas invasive. Elle est passive. Tu choisis de lire ce livre ou de ne pas le lire ; tu choisis de lire un livre tout court, ou pas. C'est pour cela que les timides, la plupart du temps, savent écrire.

C'est aussi parce que je suis timide que j'étais si bourrée ce soir-là, à quatre heures du matin, dans un tripot du quartier le plus *hipster* de Madrid, Malasaña, dansant sur la piste entourée de corps que je ne connaissais pas. Parce que je ne veux pas sortir pour parler aux gens. Je veux juste boire et me diluer dans la musique et dans l'alcool.

Encore une nuit où ma fille était avec son père. J'étais sortie dîner avec quelques amis, dont l'Homme sans qualités. Je n'avais pas envie de rentrer. La nuit m'attirait, avec ses chants siréniques et ses promesses. Et voilà que nous avons atterri dans un sombre boui-boui où passait de la musique indie. Il y avait là tout un groupe d'idiots qui portaient tous le même t-shirt – c'était un enterrement de vie de garçon. Ils nous avaient offert des shooters.

Au moment où je l'ai vu, j'avais déjà une telle quantité de gin dans le sang que, si on avait approché une allumette, je me serais immédiatement embrasée. Il s'est mis à danser à côté de moi. Il était très beau et très, très jeune. Nous avons dansé longtemps ensemble, nous nous sommes embrassés, et nous avons continué de nous embrasser pendant des heures. Je lui ai proposé d'aller chez moi. Nous avons pris un taxi et nous avons continué de nous embrasser dans le taxi. Et nous avons continué de nous embrasser dans mon lit. Nous avons baisé dans la position du missionnaire sans cesser de nous embrasser, peau contre peau, nous avons joui en même temps, et nous nous sommes endormis.

Ce que je veux expliquer, c'est que cela faisait des années que je ne ramenait plus d'inconnus chez moi. Je ne ramenait que des personnes que je connaissais, avec qui j'avais des amis en commun, dont je savais où elles travaillaient, qui elles étaient, nom, prénom et numéro de téléphone.

L'une des raisons pour lesquelles je m'étais fixé cette règle, c'est qu'il est arrivé à quelques-uns de mes amis gays de se faire

braquer ou agresser par un mec qu'ils avaient rencontré dans un bar – ou dans la rue, ou sur Internet – et invité chez eux. Une autre raison, c'est que, étant plus ou moins célèbre, je n'ai pas envie que celui qui baise avec moi aille raconter, après, que mon appartement est dans un état lamentable ou que ma chambre est en bordel. C'est pour cela que ne pénètrent chez moi que les gens que je connais très bien.

Mais l'alcool désinhibe et élimine toute barrière rationnelle. Et je dois avouer que, là, j'ai trahi mes principes et mes convictions.

Le lendemain matin, j'ai pris peur en réalisant ce que j'avais fait. Je me suis sentie un peu stupide. Néanmoins, j'ai constaté non seulement que le mec n'avait pas déguerpi en emportant mon ordinateur ou mon portable, mais qu'il était exceptionnellement cultivé. Sur le papier, je traîne déjà avec des gens cultivés, mais ce jeune homme avait une conversation mille fois plus intéressante que la plupart des gens que je connais. Vu qu'il y avait eu du sexe entre nous, je ne connaissais pas très bien le protocole à suivre. Il allait bientôt quitter Madrid pour s'installer au Portugal et il avait dix-huit ans de moins que moi. Il était donc assez évident que nous ne pouvions même pas envisager la possibilité d'une relation amoureuse.

Par ailleurs, je gardais de mon passé de fêtarde madrilène (les lecteurs savent que depuis des années je sors très peu) le souvenir qu'il existait une règle stricte : si on draguait quelqu'un dans un bar, l'histoire n'allait pas plus loin qu'une aventure d'un soir. Je devais donc m'attendre à ce qu'il ne veuille plus me voir.

Pour finir, j'ai un léger complexe de vieille dame. Je sais bien que des couples heureux avec une grande différence d'âge, cela existe. Mon Ex-Mari habite maintenant avec un garçon. Oui, un gars – et pas une fille. Mon Ex-Mari a quarante-sept ans, et le garçon en a trente. Amélie Nothomb, qui est plus âgée que moi, sort avec une fille qui n'a même pas trente ans (et elle est bien belle !). Mais je ne veux pas passer pour la cougar qui prend les garçons au berceau – même si, finalement, je suis très superficielle.

Bref, j'ai demandé au gars son numéro de téléphone, et nous avons décidé de prendre un café ensemble un autre jour. J'étais très occupée, avec ma fille et une infinité de commandes (celles qui paient l'hypothèque, la nourriture, les factures et l'école de la petite). Lui était très pris par son déménagement, ses pots de départ, sa vie, ses affaires, ses soucis.

Nous avons échangé des messages. Il m'a envoyé des bouts d'histoires qu'il écrivait, des projets de roman, des poésies. Il avait

le sens de l'humour, un style, du bon goût. J'aurais parfaitement pu tomber amoureuse. Il m'avait traitée comme une personne, et non comme une poupée gonflable. Mais lui ne serait pas tombé amoureux de moi. Et tout est resté dans l'espace de ce qui aurait pu être mais n'a pas été – ce qui aurait pu être si j'avais oublié d'être qui je suis. En moi ne demeure plus qu'un souvenir bref et pur, le désir brûlant des choses qui n'ont pu se réaliser.

Je me blinde avec l'armure de la volonté pour apprécier ce qui a existé, remercier et ne rien désirer de plus. Mais nous marchons dans des dimensions parallèles, dans un temps qui n'a jamais assumé la lumière, habité de mots (ceux que j'écris maintenant, ceux qui recréent l'histoire) et d'absence.

Mon histoire peut-être la plus torride a été avec un homme qui s'appelait Asier Fontmassana. J'ai changé son prénom et son nom de famille, mais j'ai gardé l'euphonie : un prénom basque et un nom de famille catalan. Une telle combinaison est très exotique, très explosive.

Il était restaurateur d'art. Je l'ai rencontré au vernissage de l'exposition d'une amie peintre à Barcelone. (Comme je n'ai plus assez de fric, je ne vais qu'aux événements où l'on peut boire gratis.) Il était plus petit que moi, cependant il avait un charme incroyable. Je ne prête quasiment jamais attention aux hommes qui ne sont pas grands, mais lui, il était impossible de ne pas le regarder. D'abord parce qu'il avait une voix spectaculaire, grave, profonde, modulée. Ensuite parce que, ce jour-là, il portait un t-shirt moulant à manches courtes, et on devinait en dessous son corps musclé. Pas un corps sculpté dans une salle de sport à coups de stéroïdes, non. C'était le résultat de son travail sur les échafaudages, parce que Asier restaure des églises, des couvents, des immeubles anciens, le patrimoine culturel.

Le coup de foudre a été mutuel. Quand il m'a laissé sa carte sous prétexte de me montrer ses illustrations en vue d'une possible future collaboration, je savais déjà que ce n'étaient pas ses illustrations qu'il voulait me montrer. De mon côté, je n'avais aucune intention de collaborer à un livre illustré, mais j'ai accepté la carte. Je repartais à Madrid le lendemain.

Près d'un mois plus tard, quand j'ai eu l'occasion de revenir à Barcelone, je l'ai appelé. Nous sommes convenus qu'il passerait me chercher le lendemain chez Bernat.

La nuit précédant le rendez-vous, je suis sortie et je n'ai presque pas dormi. Le jour dit, je me sentais incapable de mettre un pied dehors ou d'aller dîner avec quiconque. Mais j'ai été élevée avec des principes, et je n'ai pas eu le courage d'annuler. J'ai enfilé les premières fringues que j'ai trouvées (un t-shirt et un jean noir, comme d'habitude). Je n'étais ni maquillée ni coiffée, j'avais des cernes, une tête de panda. Je croyais qu'ainsi il était absolument impossible que ce rencard se termine par une aventure sexuelle.

Nous sommes allés dîner en terrasse à Poble Nou. Je buvais un verre de vin après l'autre, dans l'objectif de m'enivrer de nouveau et, grâce à cette nouvelle dose d'alcool, d'effacer la gueule de bois qui me vrillait la tête. Je n'écoutais guère ce qu'il me racontait, mais son timbre de voix me rendait amorphe, m'hypnotisais. À la fin du repas, il a proposé que nous allions boire un verre. Je lui ai dit la vérité : j'étais crevée et j'avais envie de rentrer dormir chez

l'Homme tranquille. Il a insisté, insisté, insisté. J'ai cédé par lassitude, pour qu'il cesse.

Nous avons atterri dans un petit bar très joli où nous n'étions que cinq, y compris nous deux et la serveuse. Un peu bizarre pour un vendredi soir dans une ville comme Barcelone. Asier savait choisir ses endroits. J'étais déjà saoule (j'avais bu une bouteille de vin pendant le dîner) et, pour couronner le tout, j'ai pris deux gin tonics. Lui qui savait que j'étais ivre m'a attrapée par le menton, a agrippé mes cheveux et m'a embrassée. Je l'ai laissé faire – non parce que j'étais bourrée, mais plutôt parce qu'il embrassait spectaculairement bien, avec beaucoup de douceur et de fermeté à la fois.

Nous avons continué à nous embrasser longtemps, peut-être une heure. Je ne m'étais plus laissé embrasser par un homme aussi longuement depuis mon adolescence. Il ne semblait pas pressé de partir, et moi non plus. Finalement, c'est la serveuse qui a annoncé que c'était l'heure de la fermeture. Nous sommes sortis main dans la main et nous sommes dirigés vers sa moto. Quand je me suis accrochée à lui pour ne pas tomber, je me suis rendu compte que son corps était sacrément musclé, comme s'il avait été taillé dans la pierre. C'était un très bel homme, avec un corps de rêve, mais en format de poche.

Je ne me rappelle plus comment nous nous sommes retrouvés dans sa chambre. Tout le reste, je m'en souviens très bien.

Il m'a immobilisée, maintenant mes deux bras au-dessus de ma tête. Avec sa main libre, il a écarté mes jambes et a placé l'une des siennes sur la mienne pour la maintenir. Il a alors commencé à me caresser. On voyait qu'il avait beaucoup d'expérience, car il m'a fait jouir en quelques minutes. Mais il ne s'est pas arrêté là ; il m'a fait jouir à nouveau, puis encore et encore. Ensuite, il a mis son pouce dans mon vagin et son index dans mon anus, et il a continué. Il savait ce qu'il faisait. J'enchaînais un orgasme après l'autre, jusqu'à ce que finalement je *squirte*, c'est-à-dire que j'éjacule. J'étais sur le point de m'évanouir. Cela a dû satisfaire sa vanité masculine, parce qu'il s'est alors arrêté et, avec beaucoup de douceur, m'a retournée sur le matelas. Il a commencé à me caresser le dos, très lentement, avec le bout des doigts, en suivant ma colonne vertébrale. Je sursautais de plaisir comme un petit chat. Il me soufflait sur le dos, et me faisait gémir et ronronner. Puis il m'a embrassée de la nuque au coccyx. À ce stade, j'étais complètement à sa merci, dopée par toute l'ocytocine, la dopamine et la sérotonine que j'avais secrétées pendant l'orgasme – en plus de l'alcool. Il le savait. C'est la raison pour laquelle il

avait attendu ce moment pour oser faire ce qu'il a fait.

Il m'a mis les mains sur la tête et m'a immobilisée avec son bras, tête baissée et fesses bien écartées ; de sa main libre, il m'a fouetté les fesses. Le plus incroyable, c'est que je ne me suis pas débattue. Plus incroyable encore : j'ai joui. Je dois plaider en ma faveur et pour que vous, mes chers lecteurs, hypocrites lecteurs, mes frères, mes semblables, ne me traitiez pas de masochiste de papier : on sait bien qu'à partir d'un certain niveau d'excitation le système nerveux ne discrimine plus entre le plaisir et la douleur. Il interprète n'importe quelle stimulation comme du plaisir. Tout cela par l'action et la grâce des hormones déjà citées. Or les fesses concentrent une grande quantité de terminaisons nerveuses, parce que la nature est savante et a prévu que la pénétration puisse se faire facilement et profondément lorsqu'un partenaire attrape les fesses de l'autre pour l'attirer vers lui. Nous avons été conçus pour nous exciter sexuellement par le simple fait de nous toucher les fesses.

(Bon, vous pouvez m'appeler masochiste si vous voulez.)

Nous avons continué ainsi toute la nuit, sans qu'il y ait aucune pénétration. J'ai pensé qu'il n'avait peut-être pas de préservatifs, ou qu'il n'avait pas envie de le faire, tout simplement. Je ne le lui ai pas demandé.

J'ai dû faire de petits sommeils dans les intervalles, jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle mon réveil a sonné. J'avais un rendez-vous. Je pouvais à peine sortir du lit. J'avais vraiment mal entre les jambes, je ne pouvais pratiquement pas marcher. Mais c'était une douleur agréable, comme les courbatures qui nous rappellent avec satisfaction que nous avons fait une bonne séance d'entraînement.

Il s'est montré adorable. Il m'a passé des serviettes et du savon, a fait couler la douche jusqu'à ce qu'elle soit à la bonne température, m'a demandé comment j'aimais mon café. Quand je suis sortie de la salle de bains, la table était dressée : café, toasts, jus d'orange, tomates, jambon, huile d'olive. Il portait un pantalon en lin. Son torse nu était impeccable – il savait que son torse me plaisait.

« Je crois que je ne vais pas avoir le temps de prendre de petit déjeuner. Je suis déjà en retard.

– Tu as un rendez-vous ? Un samedi matin ?

– Oui... Avec un vieil ami, pour aller à la plage.

– OK, écoute. Avant que tu partes, je voudrais t'expliquer

quelque chose : je ne vais pas entrer dans ta vie, et je ne veux pas que tu entres dans la mienne. Ce qui s'est passé reste ici. »

J'ai bu d'un trait mon jus d'orange histoire de préparer ma réponse. J'avais de la purée à la place du cerveau ; après deux nuits sans dormir, mes neurones étaient quasiment inopérables – et gavés de trop d'hormones. Pourtant, j'ai trouvé les mots.

« Asier, tu sais ce que c'est, un contre-phobique ?

– Non.

– Dommage. C'est triste que tu ne le saches pas, parce que je crois que, si tu cherches “contre-phobique” sur Google, la première chose qui va apparaître à l'écran, c'est ta photo. Mais bon, je vais essayer de me mettre à ton niveau. Je crois que je t'ai tellement plu que je t'ai effrayé, parce que, paradoxalement, tu trouves terrifiant ce dont tu as envie. Je pourrais te donner une conférence là-dessus, mais... Je ne te facture pas le travail d'hier soir, bien que ce matin tu me traites comme une pute. Et pourtant, les conférences, je suis payée pour les donner. »

J'ai rassemblé mes affaires à toute vitesse et je suis partie.

J'avais agi dans une telle précipitation que je ne m'étais pas rendu compte que j'oubliais quelque chose. Deux jours plus, j'ai reçu un message.

Il avait retrouvé un collier chez lui. Un collier en argent, suffisamment cher et joli (c'était une pièce unique) pour que je veuille le récupérer. Nous nous sommes donc revus presque un mois plus tard, sur une place de Barcelone, en pleine journée. J'avais organisé les choses de façon à me sentir totalement en sécurité et qu'il soit impossible que notre précédente rencontre se réitère. Je le retrouvais à midi et, à quatorze heures, l'Homme tranquille passerait me chercher. Il n'y avait donc aucune chance que le rendez-vous se prolonge, que je m'enivre et finisse de nouveau dans son lit. Je suis une femme excessivement orgueilleuse.

Il m'a répété l'histoire qu'il m'avait déjà racontée la nuit où nous avions dîné ensemble. Cela faisait un an qu'il était séparé d'une femme, après une relation de quatre années au cours de laquelle il s'était senti très méprisé. Il était totalement fou d'elle, elle n'était pas tellement éprise de lui. Pendant la dernière année, il n'y avait pratiquement pas eu de sexe entre eux (je me disais en moi-même que cette femme était probablement frigide ou lesbienne ; je ne pouvais pas concevoir de vivre avec un tel

homme et de ne pas en profiter). Après avoir finalement décidé de la quitter, il s'était mis frénétiquement à la recherche de nouvelles femmes. Il les trouvait n'importe où, dans des soirées, des fêtes, sur des sites de rencontres... Il acceptait toutes les offres. Il était déterminé à avoir beaucoup, mais beaucoup de sexe.

À l'époque, il vivait au cœur d'une constellation de relations. L'une de ses maîtresses était mariée. Une autre, comme lui, entretenait plusieurs relations en même temps. Une troisième vivait à Madrid, comme moi, et ils se voyaient toutes les trois semaines. Celles-là étaient, en quelque sorte, les fixes, les maîtresses attitrées. Il baisait chaque semaine avec elles, mais, s'il le pouvait, il en ajoutait d'autres. Il y avait eu des semaines où il avait eu des relations sexuelles avec sept femmes différentes – une par jour. Et il y avait eu des jours où il avait fait l'amour avec deux femmes différentes. Il consacrait sa vie à son travail et au sexe – de la même façon qu'auparavant il la consacrait à son travail et à sa fiancée.

Je me suis dit que, peut-être, il n'avait pas d'amis, qu'il n'aimait pas lire, ou que, comme moi, il n'aimait pas rester chez lui sans raison valable. Je me suis demandé quand il trouvait le temps de ranger son appartement. Une femme de ménage devait s'en occuper, probablement. Je me suis dit qu'il n'aimait personne, même pas lui-même, vu qu'il ne se consacrait jamais de temps. J'ai eu pitié de lui, et je dois avouer qu'il me répugnait aussi un peu. Pourtant, en général, je n'aime pas juger les gens.

À ce moment-là, l'Homme tranquille est arrivé et s'est assis à notre table. Je les ai présentés l'un à l'autre.

« Bernat, je te présente Asier. Asier, Bernat.

– J'étais sur le point de partir », a annoncé Asier tout en serrant la main de l'Homme tranquille.

Puis il s'est levé et s'est approché de moi.

Comme vous le savez peut-être, en Espagne nous nous disons bonjour et au revoir en nous faisant deux bises sur les joues. Alors que je tendais ma joue, il m'a attrapée par le menton et m'a embrassée sur la bouche. Je ne m'y attendais pas, cela m'a gênée, car on aurait dit qu'il marquait son territoire, comme un chien qui pisse. Il n'avait pas compris que l'Homme tranquille était gay.

Après tout ce qu'il m'avait raconté, je ne pensais pas revoir Asier, mais le hasard était de son côté.

Deux mois plus tard, je suis retournée à Barcelone. Je vais souvent là-bas, parce que le père de ma fille y habite. C'étaient les

vacances de Pâques. J'avais fait le voyage avec la petite, je l'avais déposée chez son père, et je m'apprêtais à passer sept jours chez l'Homme tranquille, avant que nous rentrions toutes les deux à Madrid.

Depuis notre dernière rencontre, Asier m'envoyait souvent des messages. Je lui répondais poliment, mais laconiquement. Cette fois-là, je me sentais un peu seule et je n'avais rien de mieux à faire. J'ai décidé de l'appeler. Nous nous sommes revus plusieurs fois, quatre fois je crois. On prenait un verre ou un café dans n'importe quel bar, et tout de suite après il m'entraînait dans un tourbillon caché, trouble et joyeux, un cyclone sensuel en terre inconnue – en terre vraiment inconnue, parce que nous finissions toujours emmêlés l'un à l'autre sous des porches obscurs ou dans les recoins sombres de secrètes ruelles où je n'avais jamais mis les pieds. Nous ne nous touchions jamais en public, nous sauvions les apparences. Mais le désir voltigeait entre nous, aiguissant nos sens, malicieux et tenace. Ensuite, nous allions chez lui.

Nous reproduisions le schéma de la première fois. Il ne m'a jamais pénétrée. Je ne le lui ai jamais demandé. J'avais compris qu'il voulait que les choses se passent ainsi, et je n'en avais pas besoin non plus. Il savait comment me faire jouir très longuement. Je pense que je pouvais enchaîner les orgasmes sans interruption pendant au moins une demi-heure. Il jouait avec moi, me faisait jouir, puis il me fouettait, je jouissais encore, et, finalement, il se masturbait. Une ou deux fois, il m'a ligotée. Il aimait me garder sous son contrôle, et pas seulement pendant le sexe.

Par exemple, il aimait me laver dans sa baignoire, comme si j'étais une petite fille. Après, il me séchait avec une serviette et m'enduisait de crème. Il me semblait qu'il s'agissait d'un jeu pervers, mais je le laissais faire. Il m'a toujours dit que je n'étais pas la seule, que je ne serais jamais la seule destinataire de ses faveurs. D'autres maîtresses existaient dans sa vie, et elles y resteraient.

Un matin, il est parti travailler et je suis restée seule chez lui. Il avait oublié d'éteindre son ordinateur. Quand j'ai appuyé sur une touche, l'écran s'est allumé et sa page Facebook est apparue. J'ai regardé ses messages ; il y en avait plusieurs de femmes. Tenaillée par la curiosité, je les ai tous lus. Celle qui l'intéressait le plus, c'était clair, c'était cette Madrilène, une jeune fille très belle. Il échangeait avec elle des messages très affectueux ; on aurait dit des fiancés plutôt que des amis qui se fréquentent. Il semblait qu'ils avaient une relation solide.

Je me suis sentie très mal à l'aise, parce que j'avais pénétré l'intimité d'autrui, mais aussi parce qu'il était évident qu'ils étaient profondément amoureux. Je ne comprenais pas pourquoi, étant avec une telle femme, il avait besoin de coucher avec d'autres. J'ai supposé que c'était parce qu'elle ne pouvait pas vivre à Barcelone et lui ne pouvait pas vivre à Madrid. Ne sachant pas rester seul, il remplissait son vide avec n'importe quelle autre femme. Si elle avait habité Barcelone, ils se seraient probablement installés ensemble, et il aurait reproduit avec elle ce qu'il avait vécu avec sa dernière fiancée : vivre pour son boulot et pour elle. Je soupçonnais qu'elle ne savait rien des autres femmes.

Dans le monde d'Asier, il n'y avait pas de temps pour Asier. Asier ne savait pas et ne pouvait pas être en tête à tête avec Asier.

Je ne lui ai rien dit. Je ne rentrais à Madrid que deux jours plus tard, mais, après avoir lu les messages, je n'ai pas voulu le revoir. Je ne peux pas expliquer pourquoi exactement, mais la situation me répugnait, et moi-même je me répugnais. Je me sentais utilisée. Peut-être parce que j'avais remarqué la différence flagrante entre les messages qu'il adressait à cette femme et ceux qu'il m'envoyait. Je n'étais qu'une drogue qu'il prenait pour combler son manque. Ça aurait pu être moi ou n'importe quelle autre. Évidemment, moi aussi je l'utilisais pour remplir mon propre vide. Nous partagions sans doute tous les deux la conviction que notre âme et son enveloppe mortelle n'étaient qu'un puits. Un puits qui se vide, qui s'assèche sans que nous sachions pourquoi. Un puits de terre glaise d'ennui, plus sec de jour en jour, et aussi plus mort. Un puits d'eau morte que personne ne veut boire, encore moins nous-mêmes. Nous ne pourrions pas nous jeter dans le silence, nager dans le noir, allumer une flamme, même si les doutes nous noyaient. Nous ne pourrions éviter le chemin facile qui consiste à s'appuyer sur les autres ; nous n'oserions pas nous lancer sans canne et sans sac à dos. Le vide n'existerait pas si, du fond du cœur, nous voulions vraiment le remplir. Mais nous ne le voulons pas. Ou nous ne savons pas le faire.

Ce que je ressentais, c'était le dégoût que m'inspirait quelqu'un d'identique à moi-même et qui, comme moi, était forcément perdu. C'était la frayeur de me voir dans un miroir. D'avoir trouvé mon semblable haïssable. Mon frère et compagnon dans le malheur.

Mais le dégoût me change aussi, et, quand je veux bien en prendre conscience, je deviens quelqu'un d'autre qui se souvient à

peine de cet inconnu dont le prénom était basque et le nom de famille catalan. Je n'ai connu qu'une infime partie de lui, celle qui m'était destinée. Il y en avait d'autres, destinées aux autres.

Mais au fond, tout au fond, en dessous de toutes ces couches, existe probablement un autre Asier qu'Asier lui-même ne connaît pas, l'Asier qu'il renie, avec lequel il ne veut pas vivre. Où est cet Asier-là ? Collé à l'absence, mêlé à la cendre, à l'horreur, à la peur, aux souvenirs qu'il ne voulait pas affronter. Cet Asier-là n'embrasse pas avec ses baisers, ne se meut pas avec ses gestes, au-delà de ses femmes, au-delà du lit, le lit dans lequel il ne veut pas dormir seul, au fond du sommeil, de l'écho, de l'oubli inéluctable et désespéré des histoires passés.

Asier et moi avons eu le même genre de mère. Basque. Dire « mère basque », c'est comme dire « mère juive ».

On a écrit des millions de pages sur la personnalité des femmes basques. Le pays basque est matriarcal. Traditionnellement, les mères prennent en charge l'économie familiale, et, en matière d'héritage, les femmes ont les mêmes droits que les hommes. De ce fait, les mères basques sont dominantes.

La mère d'Asier et la mienne se ressemblent. Elles sont très intrusives, très autoritaires, très manipulatrices. Et cette intrusion se fait au nom de l'amour. « C'est pour ton bien, je sais ce qui est bon pour toi, ce dont tu as besoin. » Elles nous ont appris à confondre l'intrusion, la possession et le chantage émotionnel avec l'amour.

Nous avons aussi eu, dans une certaine mesure, le même genre de père. En fait, Asier a deux pères : son père biologique, qu'il n'a vu que quelques fois dans sa vie, et l'homme qui s'est marié à sa mère quand il avait deux ans, une sorte de postiche. Bien que ce dernier ait vécu avec eux, il ne prenait aucune décision concernant Asier, son éducation, son quotidien... Tout était du ressort de sa mère. L'enfant n'était pas de son sang ; il ne manifestait pas trop d'empressement à s'occuper de lui.

Mon père aussi était un homme très distant. Il n'était quasiment jamais à la maison (il travaillait beaucoup, du moins c'est ce qu'il disait), et, quand il y était, il avait des accès de colère si imprévisibles et volcaniques que nous, les enfants, essayions de l'éviter. Il ne m'a jamais emmenée ni au parc, ni au cirque, ni au cinéma, il n'a jamais joué avec moi.

Nous avons tous tendance à considérer comme normaux les schémas que nous avons connus dans notre enfance. Nous nous sentons attirés par ce qui nous semble familier. Les femmes qui

attirent Asier sont autoritaires, intrusives et manipulatrices. Il se sent aimanté par elles, mais, très vite, il ne peut plus les supporter. Parce qu'elles sont difficiles à supporter.

Son ancienne fiancée était comme cela. Il a fui. Sa nouvelle fiancée, la Madrilène, est identique. Pour éviter l'invasion, Asier se protège en mettant une distance émotionnelle entre elle et lui : ce n'est pas un hasard qu'il ait choisi une femme habitant dans une autre ville que lui. Il se protège aussi en étant infidèle : il couche avec d'autres femmes pour éviter de trop se compromettre avec celle qui l'intéresse vraiment. Il n'est fasciné par elle que parce qu'elle ressemble à sa mère ; il la craint parce qu'elle ressemble à sa mère.

De mon côté, parce que j'ai eu ce père distant et difficile, parce que j'ai dû me battre avec ma mère et mes quatre sœurs pour obtenir des miettes du gâteau de son affection, je me sens attirée par le genre d'homme très particulier qui ressemble à mon père. Un genre d'homme avec lequel il est compliqué de maintenir des relations.

Comme je l'ai déjà dit, Tatiana est arrivée précédée d'un désir diffus, sans contours ni limites, que le mannequin qui ne mangeait pas m'avait montré que je pouvais ressentir.

Je l'ai rencontrée par un week-end gris et pluvieux. J'étais partie à Vigo présenter un roman. Dans cette ville résident deux de mes amies, Sabella et Emma, que je vois très sporadiquement. J'ai profité de l'occasion pour aller boire un verre avec elles. Nous avons fini dans un bar gay.

Un bar gay de province est un endroit pittoresque. Un bar gay de province espagnol est très, très pittoresque. Un bar gay en Galice offre une expérience inénarrable.

La musique nous vrillait les oreilles. *Musique*, c'est un grand mot pour désigner ce qui était diffusé là-bas. C'était plutôt une espèce de brouhaha mécanique et grinçant, un bruit rauque qui agressait les tympanes comme une fraise de dentiste. Toutes les filles avaient le même genre – cheveux très courts, t-shirt trop moulant, corps musclé.

J'ai déjà dit qu'en Espagne je suis plus ou moins célèbre. Pas excessivement, mais assez pour, dans un petit bar de province, provoquer une mini-émeute lorsque toutes les filles sont au courant de la nouvelle : une écrivaine connue est dans la place. C'était bien la dernière chose à laquelle on pouvait s'attendre dans un boui-boui comme celui-là. En dix minutes, je me suis retrouvée encerclée par des femmes aux cheveux courts, au t-shirt trop moulant et au corps musclé. J'ai déjà dit aussi que je suis timide, et l'attention excessive que l'on me porte me rend nerveuse. Pour calmer mes nerfs, je me suis mise à boire mon gin tonic à grandes gorgées anxieuses.

C'est alors que je l'ai vue.

Elle était blonde et sa chevelure lisse lui arrivait presque jusqu'à la taille. Elle portait une chemise blanche et un jean. Elle avait un corps imposant, avec une poitrine spectaculaire. Elle était accompagnée d'un jeune homme. J'ai tout de suite pensé qu'elle était hétéro et qu'elle accompagnait un ami gay à la recherche d'une aventure, qu'elle était tombée dans ce rade par hasard.

Forte de la fausse assurance infusée par le gin tonic, je me suis approchée d'elle. Mon petit cercle de fans ne comptait pas me lâcher aussi facilement, et toutes ces jeunes coquettes en révolte m'ont suivie et ont entamé la conversation avec elle. C'est ainsi que nous avons appris qu'elle s'appelait Tatiana et qu'elle était portugaise. Elle n'avait absolument aucune idée de qui j'étais.

Le lendemain matin, je me suis réveillée dans ma chambre d'hôtel avec une douleur qui me transperçait le crâne. En allumant mon portable, j'ai trouvé un message : « Salut, j'ai passé un très bon moment hier soir. J'espère te revoir – Tati ».

Tati ? Qui était Tati ?

J'ai peiné à faire le lien entre ce nom et la fille blonde de la nuit précédente. Dans ma tête, les images s'amalgamaient en un amas difforme. Je me souvenais d'avoir beaucoup ri, un peu dansé sur la piste, et finalement décidé de rentrer à l'hôtel, parce que j'étais si bourrée que je pouvais à peine coordonner mes mouvements. La Femme douce était un souvenir flou, mêlé à beaucoup d'autres.

Quand je suis rentrée à Madrid, nous nous sommes parlé au téléphone. Elle m'a dit qu'elle avait adoré faire ma connaissance. Elle devait venir le mois suivant pour son travail, elle voulait en profiter pour me voir.

Ce jour-là, je recevais à dîner chez moi et je l'ai invitée. Elle ne parlait pas beaucoup, elle semblait extrêmement timide. Elle était très belle. Elle est venue accompagnée de son ami, le même que dans le boui-boui de province. Elle m'a dit que c'était son associé dans une affaire de transport de poissons.

Elle est revenue à Madrid et, cette fois, la date coïncidait avec la fête d'anniversaire de l'Homme sans qualités. Je lui ai proposé de s'y rendre avec moi. Elle portait une robe noire, courte et très moulante, le genre de petite robe qui ne peut être porté que par des femmes sculpturales. Tous les hommes de la soirée essayaient de l'aborder, mais elle n'avait d'yeux que pour moi. Je n'ai pas imaginé qu'elle me parlait autant parce qu'elle voulait quelque chose de moi. Je me suis dit qu'elle était timide et qu'elle s'adressait à la seule personne qu'elle connaissait.

Vers deux heures du matin, nous sommes allées dans un bar du quartier. J'ai déjà dit mille fois que mon quartier est populaire, pas du tout celui où l'on peut trouver des endroits chics. La Femme douce attirait l'attention comme un papillon dans un dépotoir. Tous les hommes du bar, et beaucoup de femmes, la regardaient. Elle avait l'air de ne pas se rendre compte de l'effet qu'elle produisait, comme si elle y était habituée.

Au bout d'une demi-heure environ, elle m'a dit qu'elle était fatiguée ; elle voulait partir. Elle m'a demandé de la raccompagner à son hôtel. J'ai pensé qu'elle voulait que je l'emmène trouver un taxi. Dans ce quartier, à cette heure et habillée ainsi, la Femme douce n'aurait pas fait long feu. De

manière surprenante, nous avons trouvé un taxi tout de suite. C'était peut-être un signe. En montant dans la voiture, la Femme douce m'a demandé : « Tu viens ? » Je n'ai pas compris immédiatement ce qu'elle voulait ; jusqu'alors, à vrai dire, je n'avais même pas réalisé qu'elle s'intéressait à moi.

Cette première nuit, elle a tout fait. J'étais bourrée, comme d'habitude, et trop surprise. Elle a vraiment été douce, mais aussi très habile. Le sexe avec elle était comme s'immerger dans un bain d'eau chaude. Tout était tranquille, relaxant, lent, d'une douceur presque écoeurante, charnelle. La Femme douce embrassait très bien et elle a passé toute la nuit à me caresser. Une langueur tiède, une infinitude de baisers contre la solitude, le sillage invisible du bout de ses doigts. Son odeur était exquise, un parfum cher. De ses cheveux émanait une puissante fragrance de vanille que j'ai absorbée comme du poison. Sa peau était prodigieusement douce, une descente de velours, un havre de soie. Le goût de tous mes gins tonics vibrait dans sa bouche palpitante.

Dans quel petit coin caché sécrétait-elle tant de tendresse ? Je reconnaissais ses mains comme si elles m'avaient déjà touchée, comme si elles avaient déjà parcouru ma poitrine, ma taille et mon entrejambe, progressant sur mon corps avec une lente parcimonie. Elle m'a attrapée, fascinée avec sa douceur secrète. C'était même trop doux, étant, comme je l'étais, habituée aux rencontres beaucoup plus tempétueuses.

Je sais bien que décrire l'amour en des termes si poétiques peut sembler banal, et même ringard ou cucul. Mais la Femme douce était exactement comme cela. Douce, tranquille, apaisée, au lit comme ailleurs. La Femme douce était la quintessence de la douceur et de la délicatesse. Sa façon de faire l'amour (parce qu'elle faisait l'amour, elle ne baisait pas) était presque narcotique, avec des ondes languides, roucoulantes, monotones. Quand j'étais avec elle, une paresse moelleuse envahissait mon corps ingouvernable, je me soumettais à ce désordre amnésique, je me transformais en une antenne tournée vers ses messages, docile aux mouvements de ses doigts, de ses lèvres et de sa langue. Sa passion n'avait rien de lascif. La mienne, encore moins.

Quand je me suis réveillée, je ne pouvais pas croire à ce qui s'était passé. C'était comme si j'avais touché le gros lot dans une tombola. Mais, comme d'habitude, j'avais une horrible gueule de bois et je ne me sentais pas capable de *traiter* très lucidement les faits survenus la veille.

Nous sommes descendues petit-déjeuner au restaurant de l'hôtel. C'est alors que je me suis rendu compte que, jusqu'à cet instant, nous n'avions pas encore parlé en tête à tête. La nuit précédente, nous avions tout fait, sauf parler. La Femme douce parlait très peu. J'ai attribué cela à sa timidité. J'ai essayé de lui poser quelques questions sur sa vie, mais elle me répondait par monosyllabes et de manière laconique. Je trouvais la situation très gênante, parce que je suis habituée à mes amis, qui sont de véritables pies bavardes sur n'importe quel sujet, y compris lorsqu'ils ne connaissent rien à ce dont ils parlent – particulièrement dans ces cas-là.

J'ai appris qu'elle était actrice et mannequin, et que, plus jeune, elle avait été « Miss Queen Portugal ». J'ai compris que l'entreprise de transport de poissons appartenait à son père, et qu'en réalité elle n'était pas venue à Madrid pour le travail, mais tout simplement pour me voir.

L'histoire avec la Femme douce a duré près d'un an, cachée parmi d'autres histoires simultanées, parce que nous ne nous voyions qu'une fois par mois, voire tous les deux mois. En réalité, nous avions très peu de choses en commun. La Femme douce ne lisait rien, absolument rien, excepté peut-être les pages Facebook de ses amis et ses messages Whatsapp. Ni la politique, ni la culture, ni l'art, ni la musique ne l'intéressaient. Et elle se préoccupait de choses dont je n'avais pas la moindre idée – mode, maquillage... et pas grand-chose d'autre. C'était la lesbienne la moins *butch* que j'ai jamais connue.

Avec le temps, j'ai découvert que sa famille était très riche et qu'elle avait été élevée dans la perspective de faire un beau mariage. La Femme douce n'était pas allée à l'université. Pour le lecteur français, je dois préciser que la haute société portugaise est extrêmement conservatrice, à un niveau inconcevable, je crois, pour un Français ou pour une femme comme moi, socialisée dans le tourbillon d'un Madrid cosmopolite. Le plus absurde, c'est que Tati avait eu un fiancé par le passé et qu'elle avait rompu ses fiançailles après quelques escapades dans des bars gays de Galice. Pourtant, sa famille ne connaissait rien de sa vie et attendait toujours qu'elle se marie.

Tati ne faisait pas grand-chose. Si elle avait sérieusement voulu faire une carrière d'actrice ou de mannequin, elle aurait dû quitter le Portugal, où les perspectives dans ces domaines sont trop limitées. Mais la vérité vraie, c'est que Tati ne voulait pas être actrice. Elle n'avait jamais pris de cours de comédie, et,

comme je l'ai dit, elle ne lisait pas, n'allait pas davantage au cinéma, encore moins au théâtre.

J'ai appris que la Femme douce avait, à l'âge de dix-huit ans, hérité de son grand-père. Plus tard, elle hériterait de ses parents une fortune encore plus grande. Ceux-ci préparaient son frère à gérer un véritable petit empire (transport de poissons, hôtellerie et quelques parfumeries), mais, dans cet environnement sexiste, personne n'avait jamais songé que la Femme douce pouvait être autre chose qu'une créature belle et élégante. Et encore moins, bien sûr, qu'elle pouvait être lesbienne.

Nous nous voyions donc très occasionnellement et, dans l'intervalle, nous écrivions ou nous téléphonions peu. Ce n'est pas tant que Tati n'aimait pas écrire, mais plutôt qu'elle ne savait pas. C'était évident dans ses messages, truffés de fautes d'orthographe. Il est vrai que l'espagnol n'était pas sa langue, mais l'espagnol et le portugais ne diffèrent pas au point de justifier toutes ces erreurs. Vu le peu de contacts que nous entretenions, Tati n'occupait pas une grande place dans ma tête. C'était une amie spéciale avec laquelle je couchais de temps en temps, rien de plus. Mais j'étais, oui, je dois en convenir, étrangement attachée à elle. La Femme douce était d'une douceur émouvante, toujours sereine et d'humeur constante, toujours en place. C'était quelqu'un de bien. Je ne l'ai jamais entendue critiquer quiconque ni se plaindre. Elle savait qu'elle était privilégiée. Elle avait ses propres principes – ne pas émettre de jugements de valeur, par exemple. Elle avait une grande sensibilité, elle pouvait être compatissante, plus par empathie que par apitoiement.

J'admirais tout cela, mais il y avait beaucoup trop de choses que nous ne pouvions partager. Cet abîme qui nous séparait m'a sauté aux yeux quand j'ai cessé de boire. Comme je suppose que mes lecteurs sont intelligents, j'imagine qu'à ce stade vous aurez compris que je buvais beaucoup. Je ne buvais jamais chez moi. Ma fille ne m'a que très rarement vue boire. Je buvais quand je sortais, pour combattre ma timidité et mon anxiété. Je buvais pour me désinhiber. Mais mes gueules de bois étaient telles que je ne pouvais plus les supporter.

Chaque fois que j'avais vu la Femme douce, nous avions bu. Nous allions en boîte, dans n'importe quel boui-boui, nous buvions quelques gins tonics, nous nous embrassions, nous finissions par faire l'amour, et tout était nimbé d'un dense brouillard alcoolique qui adoucissait les contours des choses. Quand j'ai cessé de boire, les arêtes aiguisées et les angles pointus sont devenus visibles.

Un soir, la Femme douce m'a invitée à dîner dans un restaurant très cher. Tout allait mal. Deux tables plus loin étaient assis les membres de la Famille typique espagnole – les grands-parents (quatre), les parents (deux), les enfants (deux ou trois), occasionnellement sont inclus un frère et une belle-sœur, ou une sœur et un beau-frère, plus leurs enfants respectifs, et il peut également y avoir une autre paire de frères et de beaux-frères, la table pouvant réunir entre dix et vingt personnes (ma famille, qui est nombreuse, en réunit même parfois davantage). Comme n'importe quelle famille espagnole moyenne qui se respecte, ils hurlaient tous et s'interrompaient les uns les autres. Plus près de nous, deux couples dînaient ensemble. Les hommes parlaient football (en hurlant). Les femmes ne disaient rien – absolument rien. Un peu plus loin, il y avait un groupe de filles. L'une racontait à grands cris des épisodes de sa vie sexuelle. Les autres, complètement bourrées, célébraient ces anecdotes par un chœur de rires. Aucune de ces tablées ne semblait se rendre compte du scandale que représentaient les autres. Nous étions dans un restaurant très cher, les serveurs étaient en uniforme, le salon décoré par un architecte prestigieux, mais c'est une habitude espagnole de hurler à pleins poumons dans les restaurants, peu importe qu'ils soient élégants et huppés. C'est une coutume nationale qui, personnellement, me fout les nerfs en pelote. Comme tout bon zèbre, je suis hypersensible au bruit, et il me met de mauvaise humeur.

Comble de malheur, je ne buvais pas – à peine un verre de vin – et j'avais face à moi une convive avec laquelle je devais discuter. Une convive qui connaissait peut-être le nom du roi de mon pays et du président du sien, mais qui n'aurait pas pu citer un seul de leurs ministres. Elle savait qui était Picasso, mais pas Degas ni Rothko. Elle n'avait jamais assisté de sa vie à un concert de musique classique ou de jazz. Du coup, les sujets de conversation étaient limités. Ma fille – qui avait dix ans à l'époque – était bien plus cultivée que la Femme douce, et je n'exagère pas. (Ma fille va au concert et au musée depuis son plus jeune âge.)

De plus, je crois que la Femme douce, consciente de nos différences, se repliait sur elle-même. Je l'ai interrogée sur sa famille, plus comme une psy qui questionne son patient que comme une amie. Comme à son habitude, elle ne m'a donné que des réponses très succinctes. Je me suis donc retrouvée à souhaiter de toutes mes forces que cette situation insupportable prenne fin. Dans ces circonstances, il est impossible de profiter d'un dîner à cent euros le couvert. C'est à ce moment qu'il m'est

apparu très clairement que notre relation n'avait aucun sens.

Quand nous sommes sorties du restaurant, nous avons remonté la rue main dans la main. Tous les passants nous regardaient. Plus exactement, ils regardaient d'abord la Femme douce, puis moi. J'avais l'impression qu'ils se demandaient tous ce que diable pouvait faire une beauté comme elle avec une vieille peau comme moi. J'ai compris que la Femme douce s'était rapprochée de moi en cherchant ce qu'elle savait lui manquer – un monde et une culture –, tandis que je m'étais rapprochée d'elle en cherchant ce que j'avais déjà perdu – la beauté. Mais une relation ne peut se construire sur les manques de chacun.

Cette nuit-là a été la dernière que nous avons passée ensemble. Cette fois, nous n'avons pas fait l'amour, nous avons baisé. Et c'est moi, pour la première et dernière fois, qui ai joué le rôle actif. Il s'agissait de mes adieux. Je l'ai mise sur le ventre et je l'ai baisée avec les doigts, jusqu'à ce qu'elle jouisse. Elle avait un dos et des fesses exquis, comme sur les photographies de Man Ray. (Naturellement, pour la Femme douce, le nom de Man Ray ne devait évoquer qu'une marque de cigarettes.)

Nos messages se sont faits de plus en plus rares, et petit à petit nous avons cessé de nous écrire. Quand la Femme douce a posté sur son mur Facebook des photos d'elle avec une jeune brune spectaculaire, je lui ai demandé si c'était sa fiancée, et elle m'a répondu : « Oui, je suis amoureuse. » Je lui ai souhaité le plus grand bonheur, et je l'ai fait de tout cœur.

Nous sommes si généreux envers ceux que nous n'aimons pas. Nous acceptons avec soulagement et sans rage qu'ils aiment quelqu'un d'autre. Nous comprenons ce que la passion ne comprend pas, nous acceptons ce que la passion n'accepterait pas, nous pardonnons ce que la passion ne pardonnerait pas. Nous pouvons nous montrer élégants, et presque attentionnés.

Le passage de Tatiana dans ma vie a été aussi léger qu'un rêve, mais la trace d'un rêve n'est pas moins réelle que l'empreinte de nos pas. En réalité, la Femme douce a traversé ma vie comme l'alpiniste soigneux qui laisse sa trace sur le versant de la montagne sans le souiller.

Enfin, j'ai eu une quasi-relation – dans le sens où elle s'est allongée dans le temps plus que les précédentes. Y entraient-il de l'amour ? Je ne crois pas. Du sexe ? Très peu. Une attention réciproque ? Absolument pas. Qu'est-ce que c'était, alors ? Je ne sais pas, mais je veux essayer de la raconter.

Il était une fois une femme qui vivait son histoire amoureuse comme si elle franchissait une porte à tambour, ne sachant jamais s'il fallait sortir ou rester à l'intérieur. Son amant avait le sentiment d'effeuiller une marguerite imaginaire : « Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout... » Tous deux avaient laissé derrière eux des relations qui n'avaient pas fonctionné.

Elle parlait souvent de ses échecs passés pour expliquer sa peur de vivre d'autres catastrophes similaires, et lui justifiait le fait de s'accrocher désespérément à elle par la crainte que les siens (ses échecs) se reproduisent. Peu à peu, leur relation fut baignée d'un dense et vénéneux brouillard au milieu duquel ils ne pouvaient se voir l'un l'autre. Ils ne pouvaient plus que s'imaginer.

La piètre opinion que chacun avait de soi-même les empêchait de se quitter. Tous deux pensaient que, à cause de leur indécision et de leurs peurs, ils ne pouvaient aspirer à mieux. Elle évoquait toujours son dilemme – partir ou rester – au lieu d'essayer de le résoudre, et lui accumulait dans son cœur de la rage, de la douleur et de la frustration. Il n'était pas même sûr de ce qui se passait, car elle ne lui disait jamais clairement : « C'est fini ! » Elle lui reprochait d'être intrusif et épuisant, il l'accusait d'être égoïste et infantile ; elle se voyait à la fois comme coupable et victime, rêvant d'agir, mais en même temps blasée. C'est pour cela qu'elle se montrait hystérique et sujette aux crises de nerfs. Ainsi, son charme diminuait aux yeux de son amant, confirmant ses doutes.

Chacun était malheureux et tentait de contrôler l'autre de différentes façons. Il cherchait désespérément l'intimité et lui faisait du chantage sentimental. Elle interprétait son besoin de communication émotionnelle comme une tentative pour limiter sa spontanéité et son indépendance, et y répondait par l'insolence et le mépris. Il se sentait rejeté et utilisé. Elle se sentait contrôlée et piégée, en quelque sorte acculée.

Tout ce qu'il faisait pour la sécuriser et calmer son angoisse augmentait au contraire sa peur de s'engager. Elle répondait en l'attaquant, sans parvenir à l'éloigner, ce qui ne faisait qu'accroître son sentiment de solitude et de délaissement. Ils se

perdaient dans des querelles incessantes dont la cause apparente tournait autour de déceptions, de malentendus, d'injustices ou d'insatisfactions, mais dont la véritable origine était la propagation de leur anxiété telle une tumeur recouvrant tout amour, un cercle d'angoisse dans lequel la crainte de chacun de se voir abandonné se mêlait à la peur d'être accablé ou envahi, de vivre dans le vide laissé par l'absence de l'autre, de finir absorbé par le besoin constant de l'autre.

Le conflit entre le désir et l'angoisse provoquait une confusion entre l'amour et le pouvoir, et l'intimidation mutuelle les noyait dans une atmosphère asphyxiante. Les appétits qui les avaient unis au début – le sexe, le besoin de se sentir aimé et apprécié – étaient si grands que, même si l'amour ne réussissait pas à les calmer, tous deux préféraient la chaleur des discussions à la froideur de la séparation. Chaque nouvelle dispute faisait tourner plus vite les roues complémentaires de ces angoisses. Ainsi, les querelles se déclenchaient de plus en plus tôt.

Quand l'histoire prit fin, elle se sentit triste, mais aussi soulagée. Elle savait qu'elle ne lui manquerait jamais, que la vérité et la complexité d'une personne se réduisent à une ombre, à une photographie floue que l'on verrait à travers le voile de la peur ou de l'angoisse – la peur de l'invasion et l'angoisse de la séparation.

Cette histoire ressemble à celle de nombreux couples. On peut remplacer *il* par *elle*. Parfois, c'est elle qui poursuit, et lui qui se sent oppressé. Parfois, il est question de deux *elle* ou de deux *il*.

Cette histoire, c'est celle de l'Homme qui voulut être roi et de Lucía, mais beaucoup de mes lecteurs s'y reconnaîtront, car elle aurait pu être celle de n'importe qui d'autre.

Dès que l'Homme qui voulut être roi est arrivé dans ma vie, j'ai rendu impossible toute velléité que notre relation évolue vers quelque chose de stable ou de profond. L'Homme qui voulut être roi a déployé des trésors de séduction, comme jamais on ne l'avait fait pour moi. C'était un homme très intense. Il a passé un mois entier à m'envoyer des messages quotidiens ; il se présentait chez moi à toute heure du jour ou de la nuit. Puis, après que nous avons fini par coucher ensemble, il m'a écrit des mots qui comptent parmi les plus beaux et les plus forts que j'aie jamais reçus. Pourtant, je persistais dans les « Je ne suis pas sûre », « Je ne veux pas me précipiter », « Ne mettons pas d'étiquette sur cela ». Selon lui, c'est parce que je manifestais un tel rejet qu'il a commencé à s'éloigner à son tour.

Je ne voulais en aucun cas avoir une relation sérieuse avec lui. Et c'est ce qui est bizarre. J'avais déjà le béguin pour lui, je savais très bien que j'étais amoureuse. Mais je ne voulais pas trop m'impliquer avec un homme qui buvait tant et qui fumait des joints quotidiennement. Nous avions donc bien une relation, mais d'un genre qui n'a probablement rien, aux yeux d'autrui, de la relation de couple. Il dînait chez moi deux, parfois trois fois par semaine. Nous dormions ensemble une fois par semaine tout au plus, et jamais deux jours de suite. En huit mois, je n'ai pas passé une seule nuit chez lui. Nous ne sommes jamais partis en voyage ensemble.

Et, pourtant, je me sentais très liée à lui. Je comprenais bien qu'il ne s'agissait pas d'une relation ; je me disais que c'était peut-être simplement l'ébauche d'une relation future. Mais notre connivence intellectuelle était puissante, et nous tenions fort l'un à l'autre.

Le sexe, avec lui, était une catastrophe. Au début, il avait été vraiment bon, mais, très vite, il a décidé de changer, comme il me l'expliquerait lui-même plus tard, parce qu'il refusait de s'accrocher à quelqu'un qui n'était pas prêt à lui donner ce qu'il voulait. Et ce qu'il voulait, c'était une relation fusionnelle, où nous aurions vécu ensemble immédiatement – du moins, c'est ce qu'il me semblait.

Parfois il me baisait, bien sûr. Il ne pouvait pas s'en passer. Je lui plaisais beaucoup, et il n'était pas de bois. Mais il était fatigué de scruter compulsivement et quotidiennement mes posts sur Facebook ou Twitter pour vérifier que je n'avais personne à part lui, de regarder l'heure de ma dernière connexion sur Whatsapp pour savoir si je ne lui avais pas menti quand je lui avais dit que je dormais, s'assurer que je n'étais pas allée rejoindre quelqu'un dans un troquet de mon quartier sur un coup de tête. Il en avait marre d'être accro à une femme qui, à son avis, était imprévisible et qui, au contraire de son bataillon de femmes antérieures, avait une vie propre, une vie qui ne dépendait pas de lui – une femme qui n'avait pas besoin de lui.

Il avait tort sur toute la ligne.

Parce que ce dont je suis sûre, c'est que, s'il avait continué à me dire qu'il m'aimait, continué à m'écrire le genre de messages qu'il m'envoyait le premier mois de notre Été de l'amour si particulier et de notre Révolution sexuelle, continué à baiser avec moi, s'il s'était expliqué, s'il avait fait ce qu'il n'a pas fait – dire de façon claire et explicite que je pouvais avoir confiance en lui –, s'il m'avait laissé un peu de temps pour mettre de l'ordre dans ma

tête, j'aurais sûrement répondu à sa dévotion. Mais probablement ne s'agissait-il pas de dévotion, plutôt d'une obsession de contrôle.

Parce que je l'adorais, depuis le début. J'adorais sa voix, et ses yeux, et son corps, et sa bite, et sa façon d'écrire, mais j'avais peur, et c'était compréhensible. Si tout est parti en vrille, au moins sommes-nous aujourd'hui amis, et aucun de nous deux n'a trop souffert. Il se peut qu'il ait souffert un peu plus que moi ; mais moi, j'avais tant souffert auparavant qu'une poussière supplémentaire de douleur sur ma montagne de souffrance était imperceptible.

Enfin, pour faire court, un beau jour l'Homme qui voulut être roi, sans l'annoncer, a emballé toutes ses affaires, a donné sa démission et est parti vivre à Barcelone. Parce qu'il ne me supportait plus. Or, selon lui, la seule chose qui lui rendait Madrid supportable – et c'est une ville insupportable, pour tout dire –, c'était moi. J'ai déjà dit que c'était un homme très intense.

C'était la peur qui parlait. Nos peurs font de nous des traîtres. C'est toujours la peur qui nous transforme en tueurs. Et je pense que, de toutes les menaces qui pèsent sur un couple, c'est la peur la plus rationnelle. La peur nous a réduits en miettes. Ce n'était pas la peur de la nuit, de l'ombre, des ténèbres. Nous vivions heureux blottis dans l'obscurité. Nous avions peur de la lumière, peur de faire face à la vie et à l'amour, et à tant d'exigences, d'engagements, de devoirs. Nous avions peur d'obtenir enfin ce que nous avions toujours voulu avoir et de ne pas savoir faire avec cela. Nous avions peur de perdre une liberté qu'en fait nous n'avions jamais eue, esclaves que nous étions de la même peur. Nous avions peur d'arriver, parce que le chemin nous terrifiait. C'est la peur qui nous fait fermer les yeux. C'est par peur que nous étouffons des vers en nous avant de les avoir écrits, par peur que nous déguisons les mots, par peur que nous lésinons sur les baisers, et c'est par peur que nous replions nos ailes.

Mais l'Homme qui voulut être roi a été une porte. Une porte vers une autre vie. Une porte vers un espace dans lequel la solitude, le dégoût, le vide n'étaient plus les couleurs dominantes.

L'Homme qui voulut être roi m'a montré qu'au-delà des histoires sans importance qui n'avaient ni forme ni étiquette, qui n'étaient que des cocktails où l'alcool était mélangé au désespoir, à l'anxiété, à la vanité, avec une goutte de peur de la solitude, il existait pour moi une possibilité de faire en sorte qu'une relation dure un peu plus que quatre ou cinq coups ; une possibilité de

sentir quelque chose d'un peu plus profond en moi ; une possibilité d'accéder à une autre vie, qui serait différente.

L'histoire avec l'Homme qui voulut être roi s'est terminée un mois de décembre, quelques jours avant mon anniversaire. Fin mars, je suis allée à Paris. Là-bas, j'ai retrouvé Martin Lavigne, et j'ai été envoûtée par lui. J'ai construit une histoire sans vrai rapport avec la réalité, et je l'ai fait durer grâce aux lettres et aux messages.

Mais, comme Martin ne venait jamais à Madrid, un troisième personnage s'est greffé sur cette histoire imaginaire entre Martin et moi. J'écris bien *imaginaire*, parce que je l'imaginai plus que je ne la vivais. Ce troisième personnage, qui était, de nouveau, de dix ans plus jeune que moi, c'est l'Homme à la voix profonde. Il mérite plus de pages que n'importe laquelle de mes histoires vulgaires. Parce que l'Homme à la voix profonde m'a donné, pour la première fois en trois ans, du vrai sexe – ou, du moins, ce que je considère comme du vrai sexe.

C'est pour cette raison que je suis entrée en rapport avec la partie la plus profonde de moi-même, cette partie de moi que je révèle seulement dans l'intimité, et cela m'a fait réfléchir sur beaucoup de choses. Sur mon vorace besoin d'affection, d'appartenance, d'appui. Sur mon terrifiant sentiment de solitude. Mais la solitude n'est pas interrompue par le sexe.

L'anglais a deux mots pour dire solitude. *Solitude* est une solitude contemplative, calme, créatrice, heureuse. *Loneliness*, c'est la solitude angoissante. L'espagnol n'a qu'un seul mot, et je crois que nous l'associons plutôt au deuxième sens. Le français, que je sache, ne fait pas non plus de différence entre les deux solitudes.

Je connais ces deux états. Ce livre est écrit dans le premier. Mais le second m'accompagne toujours, dévore mon intérieur, comme le célèbre ver dont parle Shelley – celui qui dévore la rose qui était apparemment si belle. Je me sens comme cette rose. Parce que la plupart de ceux qui me connaissent ne savent pas que je vis avec un ver à l'intérieur de moi, un ver qui détruit ma vie. Le sexe n'est souvent pour moi qu'un trafiquant d'illusions. Pendant un temps, je pense qu'il est l'insecticide qui va tuer le ver.

L'Homme à la voix profonde

Devant revenir à Barcelone pour la présentation d'un de mes livres en librairie, je fais en sorte que cela tombe un vendredi pour que la petite puisse passer le week-end chez son père, tandis que j'en profiterai pour rester deux ou trois jours. J'appelle la Femme aux yeux bleus et je lui propose que nous déjeunions ensemble.

Elle me donne rendez-vous dans un restaurant très cher (le prix du repas correspond à la moitié de la pension alimentaire mensuelle de ma fille – certes, celle-ci est située dans la tranche la plus basse du barème). Comme je l'ai déjà dit, mes finances ne sont pas précisément prospères, mais je suis assez sotte pour accepter. Je n'ose pas lui dire tout simplement : « Désolée, je ne peux pas me le permettre. » Je n'en ai pas le courage, parce que la Femme aux yeux bleus m'intimide.

Il faut dire que, si la Femme aux yeux bleus choisit des endroits comme ceux-là, c'est parce qu'elle est convaincue que, dans des établissements moins luxueux où la clientèle n'est pas du bon côté de la barrière qui, en Espagne, sépare le commun des mortels de ceux qui peuvent dépenser cent cinquante euros pour un repas à deux, elle se ferait harceler par des gens qui voudraient faire des selfies avec elle et que tous les regards convergeraient sur elle.

D'ailleurs, ce restaurant est aussi cher et sélect que l'est sa garde-robe. En règle générale, je pense que la Femme aux yeux bleus porte sur elle l'équivalent de quatre fois la pension alimentaire de ma fille – peut-être plus. Des lunettes Gucci, un pantalon Gucci, une veste Custo, une chemise de chez je-ne-sais-pas-qui – parce que la chemise, à la différence des autres vêtements, n'affiche pas sa marque. La montre semble coûter autant qu'un an de loyer dans un appartement de mon quartier. Par-dessus le marché, la Femme aux yeux bleus mesure un mètre quatre-vingts, pèse cinquante-deux kilos, et a les yeux du bleu le plus intense que j'aie jamais vu chez une femme (je suppose que le maquillage doit aider).

Comme je l'ai dit, la Femme aux yeux bleus m'intimide, et je me demande si c'est une bonne idée de lui avoir proposé de se revoir.

Pendant le déjeuner, la Femme aux yeux bleus parle politique. À l'époque, je m'y intéressais. Je suis même parvenue à écrire un livre sur la situation politique et la corruption en Espagne (il n'a pas été traduit en français). Chaque semaine, je collabore à une émission radio où je parle d'économie et de politique et, jadis, au moins trois partis m'ont proposé de figurer sur leurs listes

électorales. C'est justement avec cette expérience au cœur du système que je me suis rendu compte d'une chose : personne n'entre en politique pour défendre le bien commun. La plupart recherchent l'argent ou le pouvoir, ou les deux (certains y trouvent un bénéfice collatéral : le sexe – par exemple, l'Homme qui allait sauver la Catalogne). Je crois qu'en France on n'a jamais très bien pris la mesure de l'idiosyncrasie espagnole dans ce domaine, ni, bien entendu, du niveau de corruption dans lequel nous vivons. Quand je dis aux Français que l'Espagne est très corrompue, on m'oppose un commentaire du genre : « Mais ici aussi, nous le sommes ! » C'est vrai, mais nous le sommes dans des proportions infiniment plus grandes que vous.

C'est la raison pour laquelle, lorsque la Femme aux yeux bleus glisse dans la conversation les noms d'hommes politiques célèbres avec lesquels elle déjeune, des informations secrètes auxquelles elle a accès, de juteux cancons qu'elle tient de la rédaction de son émission ou de son bureau, je n'arrive pas à savoir si elle est ingénue ou cynique. Je me demande si elle croit réellement ce qu'elle dit (dans ce cas, elle est idiote) ou si elle veut que je croie qu'elle le croit (dans ce cas, elle est idiote aussi).

Je me sens de plus en plus dégoûtée et, en même temps, inférieure. Il semble que, demain matin, la Femme aux yeux bleus puisse petit-déjeuner avec le chef du gouvernement si elle le souhaite. Je ne vois pas très bien ce qu'elle fait avec moi. J'ai entendu mille fois à mon propos : « Elle intimide les hommes. » Je n'en avais jamais bien compris le sens. Maintenant, je comprends.

À une table proche de la nôtre, une très belle jeune femme déjeune avec un homme élégant beaucoup plus âgé qu'elle. Je réalise que je la connais : c'est Unetelle X, la présentatrice de la Chaîne innommable qui m'a jadis proposé un plan à trois. Je ne saisis pas pourquoi une fille comme elle vient dans un restaurant si cher, vu qu'elle ne mange jamais. Elle va payer une petite fortune pour trois feuilles de salade qu'elle ne touchera probablement pas.

Je raconte à la Femme aux yeux bleus l'histoire du trio qui n'a pas existé. Elle éclate de rire. « Je ne suis pas du tout étonnée, dit-elle. Elle est connue pour, comment dire... son absence de préjugés. Elle couche avec tout le monde. Regarde le vieux qui l'accompagne ! (À ce moment-là, le vieux tend les mains au-dessus de la table pour prendre celles d'Unetelle X.) C'est dégueulasse de traîner avec ce genre de vieux. Mais c'est vrai qu'il doit être pourri de fric. Comme je te disais, elle couche avec

n'importe qui. »

Je suis mal à l'aise. La Femme aux yeux bleus a décrit les choses de telle façon que le fait qu'Unetelle X ait voulu coucher avec moi me dénigre, étant donné qu'elle n'est pas précisément sélective. Le ton de la Femme aux yeux bleus me fait penser que je ressemble à un vieux débris.

La Femme aux yeux bleus insiste pour payer l'addition. Je la laisse faire ; ça m'arrange. Mais, en même temps, cela me fait me sentir toute petite, avare, mesquine, ruinée.

Unetelle X se lève de table et m'aperçoit. Elle s'approche de nous. Son regard est comme empli d'étincelles, ses yeux rougeoient comme des braises. La Femme aux yeux bleus sourit avec les lèvres, mais pas avec les yeux. Je souris à mon tour, poliment. Nous échangeons des banalités : « Ça va ?... Tu viens souvent par ici ?... Le service est excellent... Et l'endroit très joli... Tu es toujours dans la même émission ?... Et toi, tu écris quelque chose ?... Moi, j'ai justement un casting pour un pilote demain... »

Soudain, Unetelle X s'interrompt : « Pardon, j'allais oublier : je vous présente mon père. »

Lorsque nous quittons le restaurant, il est tard et je dois me rendre à la radio. La Femme aux yeux bleus brille. Si grande, si digne, si statuaire. Le soleil joue dans sa chevelure et essaie en vain de concourir avec son éclat. Dans l'onde blonde de la lumière légère et méditerranéenne de Barcelone, sa chevelure dore mon chemin, je suis enveloppée d'un tourbillon d'or. Je ne demande pas le secret de sa radieuse splendeur. Je n'en suis pas étonnée ; la Femme aux yeux bleus est une apparition divine. Peut-être n'est-elle pas à proprement parler une apparition, peut-être que je la sens juste ainsi à l'intérieur de moi. Mais la réalité de sa présence est absolue, imposante, supérieure à toute conviction. Sa beauté m'émeut, mais je n'ai rien à voir avec sa beauté. Quand elle me la montre, l'étrangeté de sa beauté m'est aussi révélée.

Je fais arrêter un taxi. La Femme aux yeux bleus s'incline vers moi et dépose sur mes lèvres un doux baiser – comme celui d'un papillon. Ses lèvres sont denses, charnues. C'est un très court baiser, il dure le temps d'un éclair ou d'un miracle. Le temps est suspendu. Il commence et finit dans ce baiser. C'est un baiser de lumière, un baiser blanc, frontière d'une promesse qui plonge ma bouche et mon esprit dans le silence. Puis la Femme aux yeux bleus s'écarte de moi, et le baiser s'enfuit. Elle s'éloigne en

souriant, comme elle était venue.

Dans le taxi, je reste seule, comme droguée, avec sur mes lèvres le goût d'un baiser dont je ne connais pas la signification. Je suis trop timide pour envoyer un message à la Femme aux yeux bleus. Je prends mon portable et tape son nom sur un moteur de recherche. La presse lui prête une relation avec une actrice célèbre. Je connais cette actrice, nous avons travaillé ensemble il y a des années sur une émission télé. Elle était mince et nerveuse, très timide. Et je me souviens... Oui, j'ai déjà entendu des rumeurs sur leur compte. J'imagine que la Femme aux yeux bleus joue un double jeu, peut-être même triple ou quadruple. Et, à vrai dire, je n'ose pas entrer dans son jeu. Les déesses doivent rester sur leur piédestal, avec leur autel, leurs fleurs, leur encens et leur livre de prières.

Les paroles de la Femme aux yeux bleus récusent l'existence d'un dieu, mais sa chevelure la prouve. Le taxi m'emmène loin de la Femme aux yeux bleus, vers un puits d'oubli dans lequel je veux noyer ses cheveux. Mais la meilleure partie d'elle, la plus constante, reste pour toujours en moi, dans mon cœur inerte, dans la promesse même de ma solitude.

Voilà. Peu importe que l'absence de la Femme aux yeux bleus se résume en un seul mot : peur – inutile, honteuse et démodée. Parce que je ne sais pas poursuivre les déesses blondes insupportablement sûres d'elles. La Femme aux yeux bleus est une arme de séduction massive. Destructrice de l'estime de soi.

Le chauffeur de taxi a mis la radio à fond, et la voix que j'entends, en catalan, me semble familière. C'est celle de mon ancien amant, l'Homme qui allait sauver la Catalogne. Son discours est plein de mots pompeux. Liberté. Indépendance. Solidarité. Futur. Ses mensonges s'habillent en grande tenue et portent une traîne d'impératrice.

Sifflement de mon téléphone : un message. C'est l'Homme à la moto orange. « J'ai vu sur Facebook que tu es à Barcelone. Tu as envie de boire un verre cet après-midi ? » N'est-ce pas curieux que tout arrive en même temps ? Le hasard, toujours si précis et opportun. Je réponds par un « oui » laconique et ajoute : « À la terrasse habituelle, à sept heures. »

Cette terrasse, qui est celle où je déjeunais avec Mon Ex-Mari, est devenue, des années après, la terrasse où je le vois lui, l'Homme à la moto orange. En trois ans, je n'ai jamais croisé Mon Ex-Mari par ici, bien que je l'aie toujours voulu.

L'Homme à la moto orange arrive, radieux, plus beau que jamais. Il s'assied en face de moi, les yeux brillants, les cheveux en désordre, son casque de moto à la main. Je le désire, comme toujours, encore plus que d'habitude.

« Tu sais que j'ai trouvé une fiancée ? me dit-il. (Une douche froide sur mes espoirs.)

– Et elle est comment ? Elle réunit toutes les qualités de ta liste ?

– Non, aucune. (Il rit.) Elle est petite, elle vit avec ses parents, elle ne porte jamais de jupe, elle prend des médocs pour contrôler son anxiété... Ah, et pour comble, elle est marocaine. Très, très, très brune. Au moins, elle aime le sexe, et je crois qu'elle veut avoir des enfants. Je n'ai pas osé le lui demander pour le moment. Et toi, comment tu vas ? Tu es avec quelqu'un ?

– Non, avec personne.

– Dans ce cas, tu auras peut-être envie de rencontrer un ami ?

– Ça dépend... Il est riche ? Il est beau ? Il a de l'esprit ? Il a quelque chose de spécial qui fait que je devrais le connaître ?

– Il n'est pas riche, il n'est pas pauvre non plus. Il est éditeur de livres pour enfants. Je ne sais pas s'il est beau. Je peux te le montrer. »

Il sort son portable et affiche une photo où on le voit avec quelques amis. L'homme que je suppose être celui qu'il veut me vendre est ordinaire. Mais ordinaire dans le bon sens, si vous voyez ce que je veux dire. Le fait qu'il soit éditeur me plaît. Au

moins aurions-nous de quoi parler.

« Daniel, ce type, à ton avis, il fonctionne bien dans sa tête ?

– Bien fonctionner dans la tête... Que celui qui n'a jamais péché lance la première pierre ! Je crois qu'il est plus ou moins normal. Je t'assure que tu vas rire avec lui. Il a un grand sens de l'humour.

– OK, alors donne-lui mon numéro. »

Le lendemain matin, je reçois un message de l'ami de l'Homme à la moto orange. Il propose de m'inviter à déjeuner. Je demande où. Il nomme l'un des plus jolis restaurants (et des plus chers) de Barcelone, l'un de ces endroits où, moi, je ne peux pas me permettre d'aller. Du coup, j'accepte. Il viendra me chercher à moto à quatorze heures chez l'Homme tranquille.

Quand je descends, il m'attend déjà. Ce n'est pas mon genre de mec (ni grand ni blond, pas d'accent étranger, etc.), mais il a quelque chose de spécial. Il est extraordinairement sympathique, et il exhale les phéromones par tous les pores : il est très viril, carré, solide, avec un menton et un nez brisé de boxeur, un nez qu'il ne s'est probablement pas cassé sur un ring – je pense plutôt qu'il en a hérité à la naissance.

Pendant le repas, nous parlons beaucoup – bon, en réalité, c'est moi qui parle beaucoup. Je stresse, donc je bois et je parle sans cesse. Je bois tant que, lorsque nous sortons du restaurant, je ne peux pas m'empêcher de l'embrasser. Et – diable ! – le type embrasse fort bien. J'arrête immédiatement un taxi pour rentrer chez l'Homme tranquille. Je suis trop ivre, ça n'a aucun sens d'être aussi ivre à dix-sept heures. Je ne suis pas très fière de moi.

Je le revois le lendemain, et je me montre sous le pire jour possible. La nuit précédente, j'ai cédé à un de mes égarements caractéristiques. Je suis sortie dîner avec un ami gay dans un restaurant indien très bon marché – c'est ce que nous pouvons nous permettre. Je comptais rentrer tôt, mais nous avons pris un autre verre, puis un autre verre, et... je me suis retrouvée au lever du jour dans Badalona, une ville de la banlieue de Barcelone, sans me rappeler exactement comment j'étais arrivée là.

Le lendemain, donc, j'apparais exagérément débraillée, avec mon éternel jean noir, un t-shirt froissé, pas peignée depuis... je ne sais pas combien de temps, sans maquillage ni même de gloss. Mais j'ai mis du parfum – je ne sors jamais sans parfum –, un parfum à base d'ambre que j'ai acheté au Maroc.

Le garçon m'accompagne à un concert. Un gin tonic, un autre gin tonic, un autre gin tonic – que, naturellement, il paie (en

réalité, me laisser payer des verres n'est pas dans mes habitudes, je me méprise pour cela, mais je décide de considérer cette situation comme une compensation karmique après avoir payé tous les verres de l'Homme qui voulut être roi pendant des mois). Il propose que nous allions chez lui. Moi, complètement bourrée, je répète : « Non, et non, et non ! » Mais je finis par changer d'avis : c'est oui, parce que je n'en peux plus de l'entendre supplier, et parce que je suis si fatiguée et si ivre que je présume que je tomberai dans un sommeil de plomb à peine allongée et que, sauf si la nécrophilie est son truc, il n'y a aucune possibilité, je crois, que l'on baise.

Nous montons sur sa moto et traversons le quartier dans lequel je vivais avec Mon Ex-Mari. Je revois chaque coin et recoin où je me suis promenée, où j'ai rêvé, où j'ai aimé. Ici, il s'est mis en colère ; ici, nous avons acheté des coussins ; ici, nous avions l'habitude de nous promener ; ici, nous faisions ceci ; ici, nous faisions cela. Je trouve triste, triste, triste que, au bout de trois ans, il me manque encore. L'homme qui me manque habite désormais avec un autre homme.

Nous grimpons, grimpons, grimpons vers le sommet de la montagne, et nous arrivons à l'appartement du mec, qui est tout blanc et aseptisé (l'appartement, pas le mec). Un appartement extrêmement propre, comme si personne n'avait jamais vécu là.

De fait, personne n'a jamais vécu là. Il ne s'est pas encore installé, il n'a pas fini d'emménager. Je peux me vanter d'être la première femme qu'il emmène dans son lit. Dans son lit aux draps blancs, très propres et récemment repassés, comme des draps d'hôtel. J'ai l'honneur d'être la femme qui va étrenner ses draps. La chambre est blanche, la petite table est blanche, l'armoire est blanche, les draps sont blancs. C'est un lit qui invite à dormir plutôt qu'à baiser.

Quand je me déshabille et que je sens sur ma peau la caresse des draps, je me dis que je vais m'endormir comme une souche. Il se déshabille et reste là, face à moi, dans son caleçon Calvin Klein noir sous lequel on devine un énorme membre en érection. Évidemment, cela éveille ma curiosité.

Il se met au lit, toujours en caleçon, s'approche et essaie de m'embrasser. Première erreur technique : il embrasse bien, mais il s'allonge sur moi et m'écrase. Je suis sur le point de lui coller un coup de pied. Mais il y a quelque chose. Il n'est pas particulièrement beau, il n'a rien de spécial, mais son torse velu me rend folle (parce que je déteste les hommes épilés, je suis fan de Sean Connery par exemple). Et sa bite est énorme. Il ressemble

à Mon Ex-Mari. Je m'en rends compte en écrivant cela, et je revis la scène. Tous deux ont le même torse (bon, il est possible que Mon Ex-Mari s'épile maintenant qu'il est gay).

J'ai sommeil, et je jure que je n'envisageais pas de coucher avec un homme qui m'invite à déjeuner et à dîner sans me connaître, ou à peine, mais j'ai à mes côtés un type qui a une bite énorme et un torse couvert de poils. Et moi j'ai toujours été très chienne, au point que – diable ! –, en sentant ses lèvres sur les miennes, je lui rends son baiser et attrape immédiatement sa main pour la porter entre mes jambes. Avec ma main libre, je commence à me masturber, si bien que le garçon, qui n'est pas sot, me met un doigt dans le vagin.

Et là, deuxième erreur technique. Il n'a aucune idée, mais aucune, de la manière dont on masturbe une femme. Non seulement je ne prends aucun plaisir, mais il me fait mal. Et je me vois tout à coup dans la déplorable situation consistant à expliquer à un type de quarante ans comment caresser une femme. Je m'imagine le pire, un de ces coups affreux qui ont abondé ces trois dernières années, où, bon, tu jouis parce qu'il faut jouir, et bon, ce n'est pas si mauvais, mais il te vient l'idée que tu as été assez imbécile pour divorcer et que tu ne revivras jamais ce que tu as vécu. Mais voilà que le type recommence à introduire son doigt et – oh, surprise ! – il a compris du premier coup.

Il faut expliquer ici qu'il y a des gens qui savent techniquement masturber et d'autres qui connaissent parfaitement la théorie, mais l'appliquent vraiment de travers. L'Homme qui voulut être roi était très habile, et le présumé Messie de la Catalogne l'était aussi. Le problème avec eux, c'est qu'ils ne te caressent que parce qu'il faut le faire ; ce n'est pas quelque chose qui leur procure le moindre plaisir. Ils te touchent, ils peuvent te faire jouir, mais ils ne sont pas excités en le faisant et, dès que tu jouis, ils retirent leur main comme si cela brûlait, presque avec dégoût. Oui, peut-être avec dégoût, comme si cela leur répugnait ou leur donnait la nausée. C'est si visqueux et humide. Dans ce cas, oui, je jouis, bien sûr, mais sans plus.

En revanche, ce gars est excité. Il est très excité. Je vois son énorme sexe contre ma jambe, sur le point d'éclater, et sa respiration entrecoupée, en rythme avec la mienne, et quand je jouis, non seulement il ne retire pas sa main, mais il la laisse là et il continue.

Alors je jouis une deuxième fois, et une troisième, et une

quatrième. Ou c'est peut-être un seul long orgasme divisé en segments. En réalité, c'est comme surfer la vague parfaite : tu montes, tu descends, tu montes de nouveau. Je perds complètement la notion de l'espace et du temps.

Quand je reviens à moi, je comprends où je suis. Sur un lit aux draps blancs, dans un appartement à côté du parc Güell, auprès d'un type qui me regarde avec stupéfaction, comme s'il n'avait jamais vu de sa vie un truc pareil. Effectivement, il me dit : « Je n'ai jamais vu de ma vie un truc pareil. » Ma réponse n'est pas franchement aimable : « Ce n'est pas mon problème si tu n'as baisé qu'avec des femmes frigides ! »

Comprenez-moi, s'il vous plaît : je suis là, dans les vapes, la tête qui tourne, à demi évanouie, voyant des petites étoiles de toutes les couleurs, et je crois que j'ai déjà donné suffisamment de cours d'éducation sexuelle pour ce soir. Je vois bien que le pauvre mec a une érection calibre magnum, j'imagine que ça doit lui faire mal, je compatis, alors je le prends dans mes bras jusqu'à ce qu'il se rende compte que je veux qu'il me baise. Soyons sincère : en réalité, je ne veux pas qu'il me baise, mais je ne considère pas juste d'avoir eu un orgasme à marquer d'une pierre blanche tandis que lui n'en a pas eu. C'est pour cela que je me sens obligée de baiser avec lui, comme s'il s'agissait d'un impôt révolutionnaire.

Au début, je ne sens rien, mais une fois qu'il est à l'intérieur de moi, son excitation me contamine. (Oui, vous aurez noté que nous n'avons pas utilisé de préservatif. Laissons cela de côté, s'il vous plaît, épargnez-moi un sermon sur le sujet ; ce qui est fait est fait, j'assume.) Il se met sur moi et m'écrase. Je lui explique que je n'aime pas être écrasée, alors il s'appuie sur les coudes comme s'il se préparait à faire une série de flexions. Il bouge, j'aime ça, il jouit, je jouis, je suis très excitée à nouveau, et il commence à me masturber encore. Je résume : il me baise la chatte avec les doigts, il me baise le cul avec les doigts, plusieurs fois, tant de fois que je ne saurais dire combien, je suce sa bite (au passage, elle a un goût incroyablement bon), je le masturbe entre mes seins, nous baisons avec moi au-dessus de lui, dans la position du missionnaire, en levrette, enfin nous faisons de tout, excepté du sexe anal, car son sexe est énorme et nous n'avons pas de lubrifiant – mais j'aurais adoré.

Nous avons dû dormir entre une chose et l'autre, dans l'immense lit aux draps blancs. Le lit est confortable, l'homme ne ronfle pas, il est doux comme un ours en peluche. Ce n'est pas Martin Lavigne, il ne parle pas français, je ne l'ai pas idéalisé

comme une folle pendant onze ans et, à vrai dire, je ne le connais pas du tout, mais, désolée pour Martin Lavigne, l'essentiel est invisible aux yeux. Et l'essentiel n'est pas la beauté mais de savoir comment l'utiliser. Martin Lavigne est infiniment plus beau et plus cultivé, etc., mais Martin Lavigne ne baise pas comme ça. Ou, s'il baise comme ça (tout est possible), il l'a fait avec d'autres mais ne me l'a pas montré.

Il y a un moment où nous devons arrêter de baiser et il me propose que nous sortions petit-déjeuner. Cela me convient bien, parce qu'il m'est toujours difficile de partager longtemps une intimité avec quelqu'un une fois sortis du lit.

Je connais bien le quartier. Mon Ex-Mari et moi avions l'habitude d'aller nous promener au parc Güell, et il m'invitait quelquefois à dîner sur une terrasse d'où l'on a une vue spectaculaire sur Barcelone. En réalité, il est bien probable qu'il n'y ait aucun recoin de Barcelone qui ne soit associé à Mon Ex-Mari.

En route, sur sa moto, le gars me demande quelle note je mettrais à ce que nous avons fait, sur dix. « Dix », je réponds, en partie par amabilité, en partie parce qu'il est possible que ce soit vrai. Il est vraiment très surpris, mais je confirme : « Dix. » Il a dû y avoir dans ma vie des moments où j'ai eu du meilleur sexe, parce que j'étais très amoureuse, ou parce que j'avais pris des drogues (oui, je me droguais quand j'étais jeune ; après, j'ai commencé à boire à la place), ou parce que c'était dans l'eau, ou à la plage, ou dans un ascenseur. J'ai probablement connu de meilleurs coups, mais ce n'était pas tant par leur qualité d'exécution qu'en raison des circonstances. L'exécution de ce gars était impeccable. S'il s'agissait de musique, je dirais que l'interprétation était parfaite et qu'il manquait juste un brin de chorégraphie et un bon metteur en scène. Donc, ce n'est peut-être pas le Meilleur Coup de Ma Vie, mais il ne va pas allonger la liste (déjà très fournie) des Coups néfastes et frustrants, où l'Homme qui voulut être roi et l'Homme qui allait sauver la Catalogne figurent en bonne place.

Je me rends compte que le bar où il m'emmène était l'un des bars favoris de Mon Ex-Mari. Je ne l'avais jamais vu en plein jour, car nous n'y allions que le soir. En réalité, c'est plutôt un café avec de petites tables en marbre et des chaises gris foncé assorties. Nous nous asseyions toujours à la même place. Maintenant que j'y pense, il est surprenant que cette place ait été libre chaque fois que nous venions, comme si elle nous était

réservée. Ce matin, elle est occupée par un homme scandaleusement beau qui corrige (apparemment) des épreuves. (Moi-même, il m'arrive régulièrement de corriger mes épreuves dans des cafés.)

Je me garde de dire au gars que je suis déjà venue ici plusieurs fois, et j'espère que le serveur ne va pas me reconnaître. À Madrid, un bon bar a toujours les mêmes serveurs, qui appellent les clients par leur prénom. Heureusement, Barcelone n'est pas Madrid : les serveurs sont souvent des étudiants, des acteurs ou des gens de passage. Celui-là ne me connaît pas. L'Homme qui corrige des épreuves, en revanche, semble me connaître. Il me regarde fixement, comme si j'étais une apparition de la Vierge de Fatima.

Mon compagnon s'assied à une table près de la fenêtre, dos à l'Homme qui corrige des épreuves. Il ne peut donc pas voir que celui-ci ne cesse de me regarder. Je ne me souviens pas de notre conversation, je sais qu'elle est sans substance, que nous rions pour un rien, parce que nous n'avons quasiment pas dormi et que nous sommes à demi drogués par les endorphines ou l'ocytocine ou les autres substances naturelles que le cerveau sécrète quand on a un orgasme, *a fortiori* plusieurs. J'imagine que j'ai ma tête de « je viens de baiser toute la nuit », d'autant plus que je ne me suis pas coiffée.

L'Homme qui corrige des épreuves a l'air intrigué. Assis au bord de son siège, il ne me quitte pas des yeux. Au bout d'un moment, je n'y tiens plus et je le salue.

« Je sais que nous nous connaissons, me dit-il, mais je n'arrive pas à te situer. Nous nous sommes rencontrés dans un cocktail littéraire ? »

« Te situer », un « cocktail littéraire ». Il est pédant, l'Homme qui corrige des épreuves. Je suis sur le point de lui dire : « Nous nous sommes vus au prix Planeta, et déjà tu me regardais tout le temps. » Mais je ne veux pas être arrogante.

« Je suis Lucía Etxebarria.

– Ah, bien sûr ! Je suis... »

Il me donne un nom que je n'ai jamais entendu, mais je tiens pour acquis que c'est un écrivain célèbre et qu'il tient lui aussi pour acquis que son nom va me dire quelque chose. Je mens donc comme un arracheur de dents :

« Oui, naturellement, je vois qui tu es. »

Il serait facile de continuer, de lui demander si ce sont les épreuves d'un livre, de trouver quelques sujets de conversation

communs et de lui laisser mon numéro de téléphone. Je pourrais faire passer cela pour une rencontre d'ordre professionnel, lui dire par exemple que le contrat avec mon agent vient d'expirer, l'interroger à propos du sien et lui proposer que nous en reparlions par téléphone plus tard. Ce ne serait pas la première fois que je ferais une chose pareille. J'ai eu une jeunesse dissolue. Mais, mes chers lecteurs, si je suis une salope – je ne l'ai jamais nié –, ce n'est pas au point de flirter sans gêne avec quelqu'un juste devant le mec avec lequel je viens de passer la nuit. Et puis mes nombreuses années de thérapie m'ont appris que passer ma vie à quêter désespérément l'approbation des autres, à toujours chercher à être visible, admirée et désirée pour remplir le vide que j'ai à l'intérieur de moi et mon manque abyssal d'estime personnelle, ne fait qu'accroître mes problèmes et intensifier ma dépression.

Je fais donc preuve de maturité et je me contente de sourire. L'Homme qui corrige des épreuves continue à me fixer pendant encore une demi-heure. Je ne sais pas, en réalité, s'il me drague, m'admire ou s'ennuie. Je fais comme si je ne le voyais pas. Point barre.

J'appelle l'Homme tranquille pour qu'il passe me chercher. Nous avons prévu de déjeuner ensemble. Quand il arrive, l'Homme qui exsude la testostérone s'excuse poliment. Je sais qu'il veut rentrer chez lui et se glisser dans son lit aux draps blancs parce qu'il a un coup de barre. Tandis que l'Homme tranquille reste attablé, je raccompagne le gars à sa moto. J'aimerais l'embrasser en pleine rue, comme dans les films américains, mais je sais que la moitié des clients du bar m'ont reconnue, et je ne veux pas leur offrir un spectacle gratuit. Je le serre juste dans mes bras. Il sent le savon à la noix de coco.

Je ne peux pas m'imaginer que je viens de mettre le doigt dans une sacrée embrouille.

Le jeune que j'ai rencontré dans un bar de Malasaña et qui est parti s'installer au Portugal est à Madrid pour le week-end. Il me téléphone et nous décidons de nous retrouver pour prendre un café. Nous n'avons couché ensemble qu'une seule fois. Je ne l'ai pas revu depuis cette soirée-là, mais nous avons échangé des messages. Il m'a fait lire des textes qu'il a écrits – il écrit vraiment très bien.

Quand il arrive, je n'en crois pas mes yeux. Je ne me souvenais pas qu'il fût si beau. Il n'est pas mignon, il est superbe. À Madrid, nous avons une expression pour exprimer cela : « Je l'ai vu, et ma culotte est tombée. »

Nous parlons, beaucoup, beaucoup, beaucoup. Pendant des heures. J'écoute, surtout. Il me parle du divorce de ses parents, de son père, de son enfance. Puis il me dit : « Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout cela. » Entre nous, il y a plus qu'une simple attraction sexuelle. Mais il repart à Porto la semaine suivante, il vient de se séparer de sa copine, il a trente et un ans – en d'autres termes, c'est im-pos-si-ble.

Je me sens déjà assez contente qu'une dame de quarante-huit ans comme moi ait pu séduire un beau gosse pareil, et qu'en plus le beau gosse n'ait pas couché avec elle par lassitude, compassion ou luxure, mais parce qu'il l'admire. Ma vanité est satisfaite. Naturellement, s'il m'avait lancé : « Allons chez moi » ou avait essayé de m'embrasser, j'aurais cédé comme un petit toutou angoissé. Mais tous les beaux gosses ne sont pas idiots, et lui ne l'est pas : aussi, il n'a rien proposé de ce genre. Le sexe entraîne une dépendance, et seuls les cons s'accrochent à des histoires impossibles.

Dans ma tête, je fais une petite comparaison. Mon gars de Barcelone, même de loin, n'est pas aussi spectaculairement beau que le jeune Portugais. Mais je lui ai parlé au téléphone : il a une voix chaude qui ferait fondre la Reine des neiges. Pour moi, il ne sera plus désormais l'Homme qui exsude la testostérone, mais l'Homme à la voix profonde.

Au milieu de la conversation, le jeune Portugais mentionne qu'il a eu une histoire avec une autre femme, une histoire à laquelle elle veut donner suite, mais lui n'est pas sûr. J'ai envie de lui dire : « Ne couche pas avec d'autres ! Ce qui est personnel est politique. Baisons en exclusivité, pour montrer que le sexe peut être quelque chose de plus qu'un simple objet de consommation. » Mais je ne dis rien, parce que je sais bien que je ne peux rien revendiquer. Chaque personne donne ce qu'elle peut. Il est

complètement absurde de demander à quelqu'un de donner ce qu'il n'a pas.

Une fois que l'on a appris à dissocier le sexe de la reproduction, de l'amour, de la sécurité, de la permanence, voire de l'humanité elle-même (je parle de ces gens qui m'ont baisée comme s'ils baisaient une poupée gonflable ou un robot), il se suffit à lui-même et n'existe plus que pour les gratifications qu'il procure. Cependant, ainsi, il se révèle insupportablement léger. En réalité, nous pouvons autant que nous voulons faire comme si nous étions détachés, modernes et froids, mais, si nous l'étions vraiment, nous ne nous téléphonerions pas à toute heure. Si nous étions ainsi, je ne jouirais pas du simple fait d'écouter parler l'Homme à la voix profonde et je n'irais pas le voir à Barcelone demain.

Quand j'ai rencontré Mon Ex-Mari, j'avais déjà été traitée pour un syndrome de stress post-traumatique après avoir été violée. (Je ne raconterai pas dans ce livre l'histoire de mon viol au Maroc.) Le traitement n'a pas été long : j'ai refusé de prendre des médicaments, me contentant d'aller parler à une psychologue. Puis, avec les restrictions budgétaires dues à la crise économique, la commune a cessé de payer pour ces séances, et le traitement a pris fin. Je ne crois pas que mon syndrome de stress post-traumatique était guéri, mais, en apparence (en apparence seulement), j'allais bien.

Après quatre ans de vie commune avec Mon Ex-Mari, j'ai commencé à développer tous les symptômes d'un tel syndrome, ou, selon ma psychologue – la deuxième qui m'a suivie –, ceux d'une femme maltraitée. J'avais des troubles du sommeil. Je faisais des cauchemars. Je me réveillais en pleine nuit en proie à des crises de tachycardie. Je pleurais souvent, j'étais agitée. J'ai commencé à développer des phobies bizarres : j'avais peur de prendre le métro, d'entrer seule dans un hall d'immeuble, des espaces ouverts, de la foule – et nous parlons là d'une mélomane obsédée qui a passé la moitié de sa vie dans des concerts ; c'est pour cela que mon agoraphobie est devenue un vrai problème.

Un jour, un peu avant mon divorce, je me suis mise à pleurer sans pouvoir me retenir dans le taxi qui me ramenait chez moi. J'ai demandé au chauffeur de s'arrêter devant une église et je suis entrée. Je ne suis pas vraiment croyante. J'ai été élevée dans la foi catholique, mais, pour moi, la religion n'est qu'une vaste métaphore. Je crois qu'il y a un Tout au-dessus de nous tous, qui nous intègre et nous entoure, et des gens ont décidé de l'appeler Dieu. Cependant, à ce moment-là, j'étais désespérée, et la première idée qui m'est venue tandis que je priais la Vierge a été de lui demander que je puisse en finir. J'étais incapable de penser à autre chose.

Les choses ont commencé à mal tourner dans notre couple. Mon Ex-Mari criait pour un rien. Ses changements d'humeur étaient imprévisibles. Je me sentais de plus en plus déséquilibrée. Je savais que j'allais le décevoir. (Je ne raconterai pas non plus ici l'histoire complète de mon mariage.) La psychologue m'a donc définie comme femme battue. Je suppose qu'elle avait raison, mais je ne voulais pas non plus me trouver réduite à cette étiquette.

Peu après, j'ai participé à une émission de télé-réalité. J'y ai passé une semaine avant d'avoir une très grave crise d'angoisse :

un des participants s'était masturbé devant moi – un incident que la chaîne n'a naturellement pas diffusé. (Dans cette émission, il n'y avait pas de caméras vingt-quatre heures sur vingt-quatre.) Cet épisode a été si terrible pour moi qu'il m'est encore trop dur de le raconter ; je me mets à pleurer dès que j'y repense. (C'est déjà la troisième histoire que je décide de taire.)

Je suis donc retournée voir un psychiatre : nouveau diagnostic de syndrome de stress post-traumatique, doublé d'une dépression sévère. De celles qui vous clouent au lit, vous font dormir toute la journée, pleurer sans cesse, vous donnent des crises de tachycardie, des trous de mémoire, des idées noires au réveil, vous plongent dans une tristesse inconsolable, vous empêchent de vous concentrer, de mémoriser... Chaque nouveau jour ressemblait au précédent par sa noirceur. Je passais des heures sous la douche ou au lit, à palper le silence, à sangloter, étourdie, immobilisée, en miettes.

Puis, au bout de quelques mois, j'ai commencé à aller mieux, petit à petit.

C'est à ce moment-là que, comme je l'ai déjà raconté, le Père de ma fille a intenté une action en justice pour obtenir la garde de la petite, qu'elle a dû passer un test, que j'ai subi le même, et que nous avons découvert que nous étions zèbres.

Tout à coup, à cette nouvelle lumière, tous mes problèmes ont trouvé une explication. N'importe quelle femme aurait développé un syndrome de stress post-traumatique après avoir subi un viol et des maltraitements. Mais, dans mon cas, le problème était aggravé par ma condition de zèbre. Une personne comme moi ne devrait pas être exposée à des situations violentes.

Comme ses collègues précédents, la dernière psychologue qui m'a suivie a considéré que je n'avais pas besoin de médicaments – elle m'a dit que, si jamais je ressentais le besoin de prendre des anxiolytiques, il valait mieux que je fasse du sport. Elle m'a proposé une thérapie, mais à ce moment-là je n'avais pas d'argent pour la payer. Les thérapies pour zèbres sont très chères. Par ailleurs, en Espagne, elles sont rares. La France est beaucoup plus avancée dans ce domaine.

Pendant les trois années qui ont suivi mon divorce, toute ma vie a été organisée de manière à m'éviter de m'impliquer intimement avec quiconque. Je ne pouvais revivre une relation comme celle que j'avais eue avec Mon Ex-Mari, je ne pouvais donner à quelqu'un d'autre l'opportunité de me refaire du mal.

Cette décision n'était ni consciente ni vraiment méditée, mais cela a fonctionné. J'avais mes copains gays, mes chevaliers servants – un large groupe d'amis –, mes activités culturelles (j'ai mis en scène deux pièces de théâtre, j'ai mixé dans des bouis-bouis, j'ai organisé un Ciné Forum), et, de temps en temps, j'ai eu des histoires d'un soir ou deux. Autrement dit, je pouvais me permettre d'aimer, mais toujours sur un mode très adolescent, c'est-à-dire que j'idéalisais, j'imaginais, je construisais littérairement mes relations, mais je n'avais jamais à les vivre dans le monde réel, pratique, quotidien. C'est exactement ce que j'ai fait avec Martin.

Revenons à l'Homme à la voix profonde.

En le revoyant à mon arrivée à la gare de Barcelone, j'ai d'abord eu un réflexe de rejet incroyable. Mais je savais bien qu'il s'agissait d'une réponse phobique, pas d'un sentiment réel. J'ai donc fait tout mon possible pour me maîtriser. (Il me fait rire, l'Homme à la voix profonde, quand il dit que je ne contrôle pas mon intensité, alors que je passe ma vie à essayer de le faire.)

Nous sommes allés chez lui, et ma réponse phobique a été encore plus puissante.

L'appartement est très petit et diaphane. La seule façon d'y trouver un peu d'intimité, c'est de se retirer dans la salle de bains. J'ai éprouvé une forte sensation de panique, et j'ai dû pratiquer le même exercice d'autocontrôle qu'à l'époque où je ne pouvais pas entrer dans le métro sans me sentir asphyxiée : diviser mon esprit en deux et obliger une partie à prendre le contrôle sur l'autre. Je me répétais : « Quarante-huit heures. Juste quarante-huit heures, ou à peine. Ce n'est pas si terrible, tu ne risques rien, tu n'es plus en danger, tu peux te contrôler. Tu peux te contrôler. Tu dois te contrôler. »

Bizarrement, dans son appartement, à part son gigantesque lit, il n'y a nulle part où s'allonger. Il n'y a même pas de canapé. (En revanche, il y a deux énormes fauteuils.) J'étais épuisée ; je me suis allongée sur le lit, et le reste est facile à imaginer. J'étais anxieuse, et j'utilise le sexe comme un anxiolytique.

Je ne me souviens pas de ce que nous avons fait, je ne pourrais pas le décrire. Je me souviens seulement de la sensation. Un orgasme après l'autre, comme un seul orgasme en continu. Monter, descendre. Des vagues. Une montagne russe. J'ai tellement perdu le contrôle qu'il m'était difficile de savoir où je me trouvais exactement, car tout était concentré en un seul point. Je sais que la plupart des gens ne peuvent comprendre cette sensation, parce qu'ils ne l'ont pas vécue, mais ceux qui ont pris des drogues comprendront. J'éprouve parfois la même sensation avec la musique. Des personnes m'ont raconté ressentir des choses de cet ordre avec les sports extrêmes.

C'est lui qui s'est arrêté, parce qu'il ne vit pas le sexe comme moi. Il a été capable de se rappeler que je devais aller à une émission de radio, qu'il était donc temps de retourner à la vie réelle. Parce que, moi, en dehors d'un lit, j'ai une autre vie, et dans cette vie-là j'ai parfois des pensées rationnelles, j'utilise ma petite tête pour autre chose que m'attirer des ennuis.

Je suis allée à la radio, j'ai parlé de ce dont j'étais supposée parler (les fuites de données fiscales), puis il est venu me chercher et nous sommes allés boire un verre. La sensation d'accablement était de plus en plus oppressante, et j'ai dû me répéter à plusieurs reprises que ce n'était pas réel, qu'il ne s'agissait que d'une simple réaction phobique, que je devais me laisser aller et la surmonter.

L'Homme à la voix profonde a proposé de m'emmener dîner. Cela m'a rendue encore plus anxieuse, parce qu'il ne m'a pas dit où nous allions. Je sentais que je n'avais pas le contrôle, que j'étais entre ses mains, que je dépendais de ses décisions. Il a garé sa moto devant un restaurant, mais j'ai vu qu'il était plein à craquer et je me suis dit que je ne pourrais pas le supporter. Avec la panique, l'excès de bruit, de monde et de lumière, j'étais sûre de m'exposer à une crise. (Je n'avais pas eu de crise sérieuse au cours des deux dernières années.) Je n'arrivais pas à lui expliquer ce qui m'arrivait. Nous sommes partis et avons trouvé un petit endroit où nous étions seuls. Mais, lorsqu'il s'est rempli à son tour, le bruit m'est devenu insupportable et j'ai commencé à avoir des nausées.

Nous sommes finalement rentrés chez l'Homme à la voix profonde et avons de nouveau occupé le temps et l'espace avec du sexe. Je savais bien que j'utilisais le sexe comme un calmant, mais, d'autre part, il me plaisait. Il me plaît, en fait. Il continue à me plaire au moment où j'écris ces mots. Ou du moins est-ce le souvenir que j'ai de lui qui me plaît. Je me demande comment ce serait de faire l'amour avec lui sans anxiété, juste en confiance.

Nous avons parlé de pratiquer le sexe anal. Je déteste qu'il n'existe pas d'expression moins technique pour définir cela. Sodomie est un joli mot, euphonique, et qui a quelque chose de biblique. Si l'on se contente de savourer tout simplement sa valeur sonore, c'est un mot élégant, avec des réminiscences arabes. Mais nous l'avons doté d'une telle charge sémantique qu'il semble horrible.

Je n'avais pas pratiqué la sodomie depuis plusieurs années. La dernière fois, c'était avec Mon Ex-Mari, le présumé responsable de mes réactions phobiques ou, du moins, de leur déclenchement. Bon, c'est beaucoup dire, en fait ; j'étais déjà une personne à problèmes avant de le connaître. Si ce n'avait pas été le cas, je ne l'aurais sans doute pas choisi, je ne serais pas tombée amoureuse de lui et je ne l'aurais pas épousé. Mais disons qu'il a intensifié ce qui existait déjà. Je suis devenue une vraie chiffe, une fillette terrorisée. Je ne veux pas laisser croire qu'il est le seul

responsable – cela n'aurait aucun sens et ce ne serait pas totalement vrai. Si tu fais de l'autre la cause de tes malheurs, cela signifie que tu n'as pas le moindre contrôle sur la situation.

Bref. Revenons à la sodomie. Elle était donc associée à Mon Ex-Mari, et je me souviens parfaitement de la dernière fois que nous l'avons pratiquée. Je me souviens même de la date. Je ne suis pas du genre à me rappeler les dates, mais celle-ci coïncide avec un festival de musique. C'était donc quatre ans plus tôt, et, depuis, je ne l'avais plus pratiquée, pour des raisons diverses. D'abord parce qu'il est difficile de le faire si les deux personnes ne sont pas hautement coordonnées. Et puis parce que, comme je l'ai dit, on a doté le mot et sa réalité d'un signifié qu'ils n'ont pas. On présume que c'est quelque chose de sale et d'humiliant, alors que ça ne l'est pas. Cependant, une personne qui le perçoit ainsi percevra aussi son partenaire comme quelqu'un de sale et susceptible d'être humilié. Donc, tout simplement, je ne le fais pas avec n'importe qui.

Cela a été très facile avec lui. On aurait dit une immersion dans une baignoire d'eau chaude, enveloppante, profonde, quasi hypnotique. Deux respirations à l'unisson, un même tremblement. J'ai perçu qu'il avait franchi une barrière et que, d'une manière ou d'une autre, à partir de ce moment, je serais unie à lui par un fil invisible. Il y avait quelque chose de bizarre : le fil ne le modifiait pas et ne le concernait pas. Mais moi, je me sentais attachée, en bien ou en mal. Dans le sens d'appartenir à quelqu'un, mais aussi d'être prisonnière de quelqu'un.

C'était étrange pour moi de me réveiller dans son appartement – l'un des espaces les moins accueillants que j'aie jamais connus. Certes, cela s'expliquait par le fait qu'il venait de s'y installer, mais il n'y avait pas que cela : tout semblait paradoxalement organisé pour que ce lieu ne soit pas habitable. Comme je l'ai dit, il était insipide et si petit qu'il aurait été impossible d'y cuisiner sans que les odeurs de friture imprègnent les draps du lit. De plus, comme je l'ai déjà dit aussi, il n'y avait aucun coin aménagé pour écrire ou lire ; le seul endroit où l'on pouvait s'isoler était la salle de bains. Si j'avais eu une crise de tachycardie ou si j'hyperventilais, par exemple, je n'aurais pu le dissimuler. L'appartement était sombre, il n'y avait quasiment pas de lumière naturelle. Je me sentais emprisonnée.

Il s'est levé, nous nous sommes douchés. Je ne lui ai rien dit des idées qui me traversaient la tête, mais je me suis sentie débordante de joie quand nous sommes sortis dans la rue et que

j'ai vu un jour blanc, éclatant, cette euphorie solaire qui bat dans les viscères comme un éclair, le jour lumineux et clément, la clarté sereine de l'espace sans limites, la liberté... Tout ce que j'associe à la lumière et aux espaces ouverts.

Cet homme me plaisait beaucoup. Il n'était pas incroyablement beau (genre Martin Lavigne), il n'était pas l'homme le plus cultivé du monde (genre l'Homme qui allait sauver la Catalogne), il n'était pas le type le plus intense et le plus romantique du monde (genre l'Homme qui voulut être roi ou Mon Ex-Mari), mais c'était un amant incroyable, il avait une voix merveilleuse, il était tranquille, extrêmement poli et aimable, il avait de l'humour, et, surtout, il avait quelque chose, une qualité inexprimable – on dit en espagnol « avoir un ange » ; en français, vous dites « avoir du charme » ; et les Anglais disent « *debonair* » (la qualité des personnes issues de bonnes familles et élevées dans des écoles dispendieuses).

Je jure que, ce matin-là, je croyais être amoureuse. Mais une personne comme moi, qui s'autoboycotte, ne peut se permettre d'éprouver cette sensation d'euphorie ; en tout cas, pas longtemps.

Nous sommes allés nous promener aux puces *hipster*, qui attirent l'avant-garde de la modernité locale. J'étais heureuse, mais un peu inquiète de cette joie qui était liée à une personne à laquelle je donnais, dans ma tête, le pouvoir de me transformer en une chiffre pleurnicharde selon qu'il avait eu une bonne ou une mauvaise journée, comme c'était le cas avec Mon Ex-Mari. Et cela, c'était beaucoup trop pour moi. Et vu que je ne pouvais pas recourir à deux de mes anxiolytiques habituels, qui sont le sexe – puisque je ne pouvais pas baiser avec cet homme en plein jour dans un marché rempli de célébrités et de snobs – et le sport – puisque je ne pouvais pas me mettre à courir au beau milieu des étals –, j'ai choisi mon troisième anxiolytique favori : l'alcool.

Deux heures plus tard, j'étais dans la salle de bains blanche et propre comme un sou neuf de l'appartement aseptisé, en face d'un type obsessionnel, soigné, un peu névrosé, qui ne supporte même pas qu'on laisse le tube de dentifrice ouvert, à vomir tripes et boyaux – un spectacle qui, je suppose, n'avait rien de digne aux yeux de cet homme stupéfait qui regrettait de m'avoir emmenée là.

Évidemment, comme prévu, j'ai eu une crise d'angoisse.

Au pire moment possible, d'un seul coup, j'ai commencé à chercher mon souffle, à avoir des palpitations. Seules les personnes qui ont enduré des crises d'angoisse peuvent

comprendre le sens de l'expression : « J'avais le cœur près d'exploser. » En une seconde, je me suis retrouvée le visage baigné de larmes, devant un type qui ne comprenait rien et me regardait avec des yeux exorbités.

J'ai de nouveau dû faire un gros effort d'autocontrôle : « Arrête, tout est dans ta tête, ce n'est pas réel, tu peux stopper cela. » Le fait d'y être parvenue, ce que je n'aurais pas pu faire il y a quelques années, en dit long sur la psychologie comportementale moderne, et aussi sur ma capacité d'apprentissage.

En réalité, ce qui m'avait le plus fait paniquer, ce n'était pas le sexe ; ce n'était pas le fait de me retrouver enfermée dans un espace exigü et sans lumière dans un quartier que je ne connaissais pas, près d'un homme que je connaissais à peine ; ce n'était pas le sentiment d'être très attachée, et donc très dépendante de quelqu'un. Ce qui a réellement fait passer toutes mes alarmes au rouge, c'est qu'il m'a prise dans ses bras et, surtout, que j'ai adoré cela.

Mon Ex-Mari avait l'habitude de me prendre dans ses bras, au début. Nous dormions enlacés, mêlés, serrés comme des frères siamois. À mesure que notre lien s'endommageait, la distance entre nous a grandi. Notre distance sentimentale se mesurait à notre distance physique, aux centimètres qui nous séparaient dans le lit. À la fin, nous dormions dans des lits séparés. Cela n'affectait toutefois pas notre vie sexuelle. Nous baisions à n'importe quelle heure – le matin, à midi, l'après-midi, la nuit – et dans n'importe quel endroit – salon, cuisine, terrasse, douche. Mais nous ne dormions pas ensemble. Cela me dérangeait qu'il ronfle, qu'il bouge, qu'il occupe toute la place. Cela me mettait mal à l'aise. Je ne me sentais plus en paix ni en harmonie. Le sexe était devenu un anxiolytique – pas de la colle, comme avant. Échec total.

Or, depuis mon divorce, personne ne m'avait pris tendrement dans ses bras. À une exception : l'Homme qui voulut être roi m'avait étreinte une fois. Une seule fois. Et je me rappelle qu'il avait chuchoté à mon oreille qu'il m'aimait. C'était probablement la seule fois qu'il me l'avait dit. Le lendemain matin, j'avais dû lui lâcher une de mes boutades habituelles : « Je ne suis pas sûre de ce que je veux, je me sens incapable de m'engager, ne mettons pas d'étiquette sur ce que nous vivons », etc. Et je crains que, après cela, il ait décidé de ne plus me prendre dans ses bras et de ne plus baiser avec moi.

Quoi qu'il en soit, quand l'Homme à la voix profonde m'a prise dans ses bras cette nuit-là et que nous avons dormi serrés l'un contre l'autre, j'ai découvert à quel point ce contact physique

m'avait manqué – m'endormir enveloppée dans les bras de quelqu'un, enracinée à un corps comme le tronc à sa terre, avec toutes les racines et les cernes de croissance. Mon besoin d'amour, d'appartenance et de chaleur, comme celui de tout le monde, s'est affermi. Et la confirmation de cette nécessité profonde s'est plantée en moi comme une dague.

Pour terminer mon défilé de comportements phobiques, je dois décrire la cerise sur le gâteau : une scène si pathétique et ridicule qu'en l'évoquant j'éprouve une honte toxique, inédite et profonde. Ma honte aspire à parler, mais elle ne peut rien dire tant elle craint les regards.

L'Homme à la voix profonde est photographe. Il a publié un livre de photographies en collaboration avec son ancienne fiancée. Sur la couverture, il y a deux noms : le sien et celui de son ex.

Je déteste les ex-fiancées.

Je déteste les ex-fiancées ou les ex-femmes, parce que j'ai été mariée à un homme qui avait une ex-femme très particulière. Une ex-femme qui lui téléphonait tous les jours, chaque jour environ trois ou quatre fois, sous prétexte de parler à un enfant de onze, douze, treize ou quatorze ans qui, normalement, n'aurait pas dû avoir besoin de parler aussi souvent à sa mère les jours où il n'était pas avec elle. Une femme dont la présence invisible s'imposait.

Quand il fallait fixer des dates des vacances, c'était elle qui avait la priorité : nous devions faire nos plans en fonction de ses choix. Dans notre appartement, il y avait des souvenirs d'elle dans tous les coins. Ses tableaux, ses photos, ses habits même. Mon Ex-Mari était ruiné parce qu'il lui versait une pension d'un montant stratosphérique, bien qu'elle eût travaillé toute sa vie et qu'elle n'eût pas besoin d'argent. J'avais l'impression que j'avais hérité des dépouilles, de l'épave d'un naufrage, et, chaque fois que je payais pour lui parce qu'il n'avait pas d'argent, je ne pouvais m'empêcher de penser que j'étais en train de lui donner de l'argent à elle.

De son côté, elle vivait obsédée par moi – je le sais par des amies communes. Elle parlait de moi sans cesse. Je représentais tout ce qu'elle n'avait pas obtenu dans la vie. J'étais une Artiste avec une majuscule, j'étais célèbre, admirée. Elle, enfant prodige qui avait gagné plusieurs prix de peinture, promise à une grande carrière de peintre à l'adolescence, poussée à étudier aux Beaux-Arts par une famille qui croyait élever une formidable artiste, était tout juste parvenue à devenir professeur de dessin – et même pas une grande prof, même pas une enseignante titulaire : une simple intérimaire. Elle sentait que son mari l'avait remplacée par quelqu'un qui avait mieux réussi et qui était plus visible qu'elle.

Elle accordait une importance extrême au succès et à la représentation. Son mari, qui fut ensuite le mien, partageait son

obsession. Tous deux savaient qu'il m'aimait justement à cause de cela ; je n'aurais jamais attiré son attention si j'avais été caissière à Monoprix, de même qu'elle n'aurait jamais attiré son attention si elle n'avait pas été une jeune femme prometteuse, belle et brillante. Il nous a aimées toutes les deux parce que nous brillions. Elle et lui savaient parfaitement qu'il m'aimait pour mon éclat, mon influence et mon succès. Et moi, sottise comme je suis, j'ai toujours pensé qu'il m'aimait juste pour ce que j'étais.

Bref, je la détestais, et elle me détestait. Nous étions liées par un homme et par la haine absurde que nous nous vouions mutuellement, mais n'importe quel psychanalyste de troisième division aurait pu expliquer ce que je savais au fond de moi-même : la haine que je ressentais envers elle n'était autre que celle que j'éprouvais envers mes sœurs et ma mère, envers les femmes que mon père, absent et indifférent à mon égard, avait aimées avant ma naissance (car j'ai passé la moitié de ma vie à chercher à être aimée par un père qui ne pouvait pas m'aimer, jusqu'au jour où il est mort et où j'ai compris que la bataille était perdue).

Ce n'est pas compliqué de piquer une crise. Mais se fâcher avec la *bonne* personne au *bon* moment et pour une raison cohérente, ce n'est pas si facile. Moi, j'ai tendance à me fâcher avec les personnes qui ne le méritent pas, au lieu de m'en prendre au vrai objet, au vrai destinataire de ma rage.

Ce soir-là, j'ai pris le livre de photos et je l'ai balancé sur le lit, à la manière d'une déesse du néoréalisme italien (j'ai toujours fait des scènes à la Anna Magnani), sous prétexte que je ne supportais pas de voir son nom à elle sur la couverture. En réalité, elle ne m'avait rien fait, la pauvre. Je ne l'avais jamais vue, je n'avais jamais entendu sa voix, nous ne nous étions jamais rencontrées. J'étais agacée parce que j'avais soudain pris conscience de ma propre vulnérabilité. J'étais agacée parce que j'avais peur. J'étais agacée parce que j'ai tant de rage furibonde accumulée en moi, tant d'aveugle amertume, tant de rancune sous la peau, tant de violence que je n'ai jamais pu exprimer, que je me sentais désarmée et effrayée. Mais je savais très bien que l'Homme à la voix profonde, même s'il était la victime de ma rage, n'en était pas le responsable.

En quoi était-ce de sa faute si j'étais passée de rage en rage, sortant d'un corps, entrant dans un autre, pendant toutes ces années ? À l'intérieur de moi, il y a toujours une rage sombre que je n'arrive pas à expliquer. Le silence, bien qu'il ne procure pas la sérénité, peut éviter que la douleur génère des malentendus. Pour

moi, le fait de vivre n'est pas un exercice d'étrangeté insignifiant. J'ai l'impression que, le jour où les destins ont été distribués, le mien était de ne pas en recevoir, qu'il me faudrait juste avancer de rage en rage et de corps en corps, sans destin ni destination fixe.

En réalité, écrire ne sert à rien. J'aurais préféré aimer calmement, avoir été aimée depuis toujours. Je ne voulais pas griffonner sur du papier chaque nuit sans aucun sens, pour ne trouver finalement qu'un tremplin fragile et ridicule d'où sauter dans le néant.

On peut amasser en son cœur assez de courage, la résignation tenace dont on a besoin pour affronter le quotidien, pour supporter, à nouveau, les jours d'enfer médiocres et subis. C'est la raison d'être d'invraisemblables tas de lignes que j'ai noircies par nécessité, pour me sauver. Elles ne sont que la chronique douloureuse de tous mes échecs. (Cela me semble absurde qu'il y ait des lecteurs pour aimer la relation de mes échecs, et des critiques pour affirmer qu'ils m'ont comprise. Je ne veux d'ailleurs pas être comprise ; je veux être crue et je veux être aimée.) Mes livres ne sont que le résultat de cela : j'ai sans le vouloir vécu au bord d'un gouffre vertigineux. Les mots ne sont donc d'aucune utilité : ce ne sont que des mots.

La vie n'a besoin d'aucune explication et se suffit à elle-même. Nous vivons des instants explosifs de joie ou de douleur, de rage ou d'amour, et, lorsque nous ne sommes pas ainsi distraits, le reste n'est qu'ennui. Il n'y a rien à en attendre.

Cet homme hérite d'une rage qu'il ne mérite pas. Et c'est dommage, parce que cet homme me plaît.

Ça continue entre nous. Je rentre à Madrid, il m'envoie des messages. Nous sommes en permanence connectés par Whatsapp comme par un cordon ombilical. Nous nous envoyons des chansons, des photos. (Il est éditeur de livres pour enfants, mais il a étudié aux Beaux-Arts et se considère comme photographe. Il m'envoie des photos en noir et blanc de tous les recoins de Barcelone.) Nous sommes unis par un fil invisible, imaginaire, un brin plus mince que l'air. Lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, ce fil reste peut-être ce qui relie nos vides. Deux fils flottants, libres, que le vent du hasard a poussés l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils se touchent et s'enlacent. À partir de quel moment deux destins, après s'être rencontrés et serrés dans la chaleur de deux corps, créent-ils un nouveau destin ? Parfois, j'ai des visions de couteau et je pense à trancher le nœud, parce que j'ai peur qu'il ne finisse par m'étrangler. Mais couper ce nœud, ce serait me couper moi-même, me blesser.

Mon illusion fait et défait les fils successifs d'une trame, mon imagination frotte une idée contre l'autre et allume une lampe dans la crypte de ma tête, une idée fixe perce à chaque minute, la pensée tisse et détisse la trame, je vais et je viens entre l'infini de l'extérieur et mon propre infini ; je suis un fil de la trame et un battement à chaque minute.

Nous nous parlons donc au moins une fois par jour. Sa voix est comme l'écho de musiques jamais imaginées ou de mélodies ourdies dans ma tête. Nous nous voyons tous les quinze jours ; un week-end il vient à Madrid, l'autre c'est moi qui vais à Barcelone. Sexe parfait. Nous faisons de tout, nous nous embrassons partout, nous essayons tout. Il peut être l'homme le plus tendre du monde, et il peut me fouetter s'il le souhaite. Je lui permets de faire avec moi ce qu'il veut. Mon corps est ouvert comme un balcon, mon sexe est ouvert comme une fleur, mon intimité a laissé sauter les verrous, ma chatte devient cascade et oublie sa tristesse. Elle est ouverte à ce fruit rugueux qui s'enfonce avec emportement. Entre mes jambes passe une rivière, un lit d'eaux vives. Entre mes cuisses, le temps s'arrête. Eau noire sans temps, gouffre profond. Il me serre dans ses bras carrés et se colle à mon corps, il m'enveloppe, il m'entoure, jusqu'à ce qu'il réussisse à m'immobiliser. Une sorte d'ongle sort de ses pores, il me perce l'épiderme et arrive en mon centre. Je me sens bouillir, je sens que son sexe s'incruste dans mon sexe, me précipitant dans une série de spasmes. Tout est facile. Tout est beau.

Mais ensuite arrive forcément notre première dispute.

L'Homme à la voix profonde a un ami extrêmement beau, élégant, séducteur, grand, et très, très riche. Un ami qu'il envie, qui a tout ce que lui désire.

Il me le présente, je suis tout à fait aimable ; quelques jours après, son ami m'envoie un message. Je suis alors au cinéma, j'attends le début de ma séance. Nous échangeons pendant environ dix minutes, et je lui propose de l'appeler plus tard.

Je rentre chez moi à minuit passé, et nous nous écrivons peut-être jusqu'à quatre heures du matin. Nous parlons de nos expériences respectives, puis de toutes sortes d'autres sujets – nos vies, son mariage, ma solitude. Après les confessions vient le moment où il déplace la conversation sur un autre terrain ; il n'est alors d'aucune subtilité et ne laisse planer aucun malentendu. Il est très direct. Clair. Je flirte avec lui en jouant sur les doubles sens. Finalement, un peu effrayée, je coupe court.

Je me sens coupable. Je me dis qu'il ne sait peut-être pas que son ami et moi couchons ensemble. Il est peut-être sous coke. C'est peut-être l'effet de la fin du week-end, de la tristesse qui s'exprime chaque lundi après deux jours de fête. Peut-être qu'il se sent seul. Je ne sais pas pourquoi ce truc s'est produit, pourquoi on en est arrivés là.

Quelques jours plus tard, il me recontacte. Il sait pertinemment que je traverse une passe économique difficile, parce que je le lui ai raconté. Il sait aussi que, de temps en temps, je mixe dans des clubs. Il me dit qu'il va organiser un festival dans un village touristique de la Costa Brava. Selon ses mots, « le business est déjà fait ». Il voudrait m'embaucher.

Je lui propose que nous déjeunions ou dînions ensemble quand j'irai à Barcelone le week-end suivant. Il me répond que sa femme sera en voyage du lundi au mercredi. Je lui demande clairement s'il laisse entendre ainsi que ce serait le moment idéal pour que nous couchions ensemble. Il me dit non, mais je comprends qu'il veut dire oui.

Nous nous contactons à d'autres reprises. Il me parle de son ami, mon amant. Il dit que je devrais me méfier de lui, que c'est un homme difficile et compliqué, que je m'en rendrai compte avec le temps. Je lui rétorque que je ne permets à personne de critiquer la personne avec laquelle je baise, et je mets fin à la conversation. Il m'appelle. Nous avons un échange un peu grivois, avec des insinuations. Je l'interromps. Il précise que son offre d'emploi tient toujours.

Je pense d'abord ne rien en dire à l'Homme à la voix profonde,

parce que je culpabilise et que je ne veux pas créer de conflit entre eux. Mais j'en ai tellement assez d'entendre l'Homme à la voix profonde chanter les louanges de son ami qui parle ainsi de lui...

Quand je retourne à Barcelone, l'Ami riche me téléphone. Est-ce qu'on peut déjeuner ensemble ? J'accepte. Quand l'Homme à la voix profonde l'apprend, il veut absolument m'accompagner. Mais personne ne l'a invité. De mon côté, j'insiste pour y aller seule. Il se fâche. Il ne veut pas que je déjeune avec l'Ami riche.

Son discours est aussi surprenant que gênant. À son avis, l'Ami riche se rapproche de moi pour l'atteindre lui, l'ami qu'il croit être sur le point de perdre. Je trouve cette interprétation excessivement vaniteuse. Je me demande si l'Homme à la voix profonde est aveugle. Il est plus probable que l'Ami riche essaie de me séduire à cause de l'excitation que provoque en lui le vol de la proie d'un ami. Mais je suis quasi certaine qu'il s'intéresse à moi pour ce que je suis, et pas à cause de son ami.

Il y a certaines choses que l'argent n'achète pas, des choses qui coûtent plus que l'argent. Il y a des choses que l'argent ne peut pas arranger. L'argent n'achète pas la culture, les bonnes manières, l'éducation, l'intelligence. Je sais très bien que cet homme peut avoir des femmes beaucoup plus belles que moi. Mieux habillées, aussi. Mais il lui sera difficile d'en trouver qui aient mon esprit. Je le sais, et il le sait aussi. Et l'Homme à la voix profonde le sait. L'Ami riche pourrait collectionner toutes les porcelaines de Sèvres, mais je suis une pièce unique d'art conceptuel, et le moule a été cassé après que l'on m'a fabriquée. L'Ami riche cherche une nouvelle pièce pour sa collection.

J'en discute avec l'Homme tranquille, et sa conclusion est un peu facile : « S'il peut vraiment te donner des orgasmes d'une demi-heure, je ne vois pas pourquoi tu veux le planter ! » Je suppose qu'il a raison. Les choses sont quelquefois aussi simples que ça...

J'imagine qu'un jour, quand il sera à la retraite, allongé dans ses draps blancs, il pensera à moi, et peut-être halètera-t-il en répétant mon prénom. Je le prendrais comme un hommage.

Nous savons tous deux qu'il est possible que j'appelle un autre homme par son prénom (le prénom de l'Homme à la voix profonde), et je me répète à moi-même, encore une fois, qu'il est honteux de perdre ce qu'on aime par lâcheté.

Je voudrais faire un pas en avant, combler le fossé qui nous sépare, la distance géographique et mentale, et m'enivrer du

parfum de son cou, ce mélange de phéromones et d'Eau de Rochas. Je voudrais nous confondre en moi et le phagocyter, le transformer en un parfum et le humer en un souffle, comme un arôme. Il est probable que tout ne soit que souvenir. Probable aussi que, dans les temps qui viennent, aucun épisode trouble ne me permette de retenir le désir de le désirer. Sans doute ai-je essayé de l'aimer ; mais on ne peut pas aimer dans la solitude ou la peur, dans l'angoisse ou le doute.

L'Homme à la voix profonde pense que la psychologie ne mène nulle part et que les thérapeutes ne sont rien d'autre que des sorciers de village. Cependant, je n'aurais pu comprendre ce qui s'est produit sans l'aide d'un thérapeute. Au fond de moi, je sais bien comment il se sentait – son orgueil blessé, sa peur.

Je n'appartiens pas à son monde, et lui, probablement sans s'en rendre compte, parlait trop souvent d'argent. C'était comme si tout ce qui comptait à ses yeux avait une relation avec l'argent. Des baskets chers, des meubles chers, un quartier luxueux, des fiancées riches. À côté de lui, je me sentais minable. Car, au fond, je suis restée une petite fille qui n'a pas été désirée ni aimée par ses parents, et je sais que cela laisse une trace profonde, indélébile. Je me sens insignifiante, inutile, une marchandise de faible valeur.

Quand l'Ami riche s'est rapproché de moi, je l'ai laissé faire. C'était une façon de soigner mon sentiment d'insécurité. Si l'un des hommes les plus riches de Barcelone se rapproche de moi (même si cet argent n'est pas à proprement parler le sien, étant délégué par route génitale et par vicariat), cela ne signifie-t-il pas que je ne suis pas si minable et que je peux pénétrer dans son monde par la grande porte ? Que j'ai une certaine valeur ? Il s'amusait à me séduire, mais je l'encourageais.

Il est possible que l'Ami riche ait joué avec moi pour, en fait, jouer avec l'Homme à la voix profonde. Je ne crois pas qu'il ait perçu clairement la raison ultime, essentielle, de ses actes. S'il avait compris (comme moi je l'ai compris) le mécanisme qui le mouvait, il en aurait été autrement. J'ai conscience de n'avoir été qu'une pièce sur l'échiquier où ils jouaient leur partie.

Comme chacun sait, les meilleurs amis peuvent parfois se révéler les pires ennemis. Lorsque deux personnes ont grandi ensemble, comme ce fut leur cas, elles finissent par devenir le miroir l'une de l'autre. Chacune rappelle à l'autre ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas.

L'Ami riche est le Prince, le séducteur, celui qui fait la cour aux belles femmes singulières, précieuses et ostentatoires : la cigale. L'Homme à la voix profonde est l'homme intelligent et travailleur : la fourmi. Si la fourmi fait ce qui est normalement du ressort de la cigale (séduire une femme visible, par exemple), celle-ci se sent menacée.

Je répète que l'Ami riche n'avait pas conscience de la véritable motivation de ses actes. Même s'il est à l'évidence extrêmement séducteur, dès le début je savais qui j'aimais, et je savais que j'utilisais l'un pour me faire valoir devant l'autre. Pour l'Homme à la voix profonde, j'ai conscience de l'atroce sentiment de trahison.

Il y a une solitude qui peut être très fructifère : celle que l'on

choisit. Mais la mienne est une solitude assez inutile, une vulgaire trafiquante de désillusions. Une solitude de naufrage sans boussole. Une solitude froide et creuse. Une solitude déshabillée, sans ombres, qui ne produit pas de signaux, qui pèse. (Et qui devient bien plus évidente quand on a été accompagnée.)

Si je ne m'accroche pas à ce que j'ai, à ce que je sens, que me reste-t-il ? S'il ne me restait même pas la capacité de sentir quelque chose de plus ou moins lumineux et pur, que me resterait-il ? Écrire ou créer, je ne le peux sans aimer. Et quand je parle d'amour, je ne parle pas de dévotion absolue et profonde, mais de la simple possibilité de sentir que l'on manque à quelqu'un – m'imaginer la chaleur que je sentais à ses côtés, sentir que je pouvais me permettre, au moins au lit, d'être moi-même.

On pense connaître le Meilleur Coup de sa vie quand on est amoureux. Uniquement lorsqu'on est amoureux.

Soyons honnête : je ne suis pas tombée amoureuse tant de fois. En tout cas, pas avec une intensité sauvage. Je préfère dire que je ne suis tombée amoureuse qu'une seule fois dans ma vie : de Mon Ex-Mari. Mais, au fond, je sais que ce n'est pas vrai non plus. Je suis tombée amoureuse à dix-sept ans, et à vingt, et à trente, et chaque fois que je suis tombée amoureuse j'ai pensé que c'était le Meilleur Coup de ma vie. Et, évidemment, l'Homme à la voix profonde est amoureux de moi, et moi je suis amoureuse de lui. Ce n'est pas un amour profond, durable ; c'est une passion obsédante, éphémère.

Cela ne veut pas dire – absolument pas – que ce garçon veuille vivre avec moi, ou avoir des enfants avec moi, ou passer le reste de sa vie avec moi. Il ne m'aime pas, il est juste amoureux. Cela veut dire qu'il se branle en pensant à moi, qu'il est excité quand je le touche, qu'il veut me baiser même lorsqu'il est fâché contre moi, qu'il répond à mes messages bien qu'il dise ne pas pouvoir me supporter, qu'il lit ce que j'écris sur ma page Facebook bien qu'il prétende ne rien vouloir savoir de moi. Cela veut dire, dans mon cas, que lorsque je le vois je ne pense qu'à baiser avec lui, que je ris de n'importe quelle bêtise qu'il raconte, que, lorsqu'il caresse ma cuisse sur une terrasse, en plein soleil, je sens ma chatte devenir humide – même s'il ne me regarde pas, je sens que toute la chaleur du monde se concentre là, au point exact où ses doigts frôlent ma peau. Cela ne veut pas dire beaucoup plus. Mais, en même temps, ça veut tout dire, parce que tout au long de notre vie nous croisons des gens avec des goûts similaires aux

nôtres, des caractères semblables, des opinions partagées, mais on ne trouve pas si souvent des gens sexuellement compatibles ; il n'y a pas tant de gens que cela qui peuvent nous allumer aussi rapidement.

Cette compatibilité sexuelle signifie plusieurs choses. Elle dit que l'on s'adonne au sexe précisément à ce moment-là parce qu'on ne sait pas se donner ailleurs, parce qu'on ne sait pas être plus aimable, ou plus doux, ou plus fasciné, ou plus courageux, ou plus insouciant, ou plus ouvert. Parce que en dehors du lit on a peur de la critique, de l'invasion, de l'abandon, du contrôle, de l'intrusion, du chantage émotionnel, de la pression, de l'angoisse... On a peur de toutes ces sensations que l'on a appris à associer à l'amour. Et, en dehors du lit, on se défend, on plastronne, mais au lit... Au lit, on est sincère, on ne met pas de barrières, on se laisse aller, on enlève les freins.

L'Homme tranquille m'a fait réaliser que, si l'Homme à la voix profonde me plaisait tant, et puisque j'avais conscience d'être partiellement responsable du conflit (car je sais bien que ça *présente* mal de flirter avec le meilleur ami de son amant), je devais faire un effort, parce que je ne trouverais pas si facilement que cela quelqu'un qui puisse éveiller en moi les sensations qu'il était parvenu à susciter.

Je rentre à Madrid, l'Homme à la voix profonde me téléphone. Nous parlons pendant deux heures. Il se dit effrayé par ma crise de nerfs à propos du livre de photos : « Je ne peux pas être avec une femme aussi intense. Tous les couples se disputent, mais personne ne prend les choses autant à cœur. Il n'y a que toi. »

L'Homme à la voix profonde projette sur moi sa culpabilité comme si j'étais un écran blanc. Mais c'est vrai que je suis trop intense. Et vrai aussi que je n'aurais jamais dû flirter avec son ami.

Du coup, notre relation continue.

Je reçois un e-mail de Tatiana. Elle a tourné dans un court métrage sélectionné pour un festival à Madrid. Le directeur et elle sont invités, tous frais payés. Elle veut que je l'accompagne, elle me le demande comme une faveur – elle est timide.

Nous nous rendons à la projection. Tatiana est vêtue d'une petite robe noire qui pourrait stopper net une crise de hoquet. C'est une robe à elle, et non un vêtement qu'on lui a prêté comme c'est parfois l'usage pour les actrices.

Un homme me regarde fixement ; son visage me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus, jusqu'à ce qu'il s'approche : c'est l'Homme bien habillé, un homme qui m'envoyait des messages ringards. J'aurais pu le confondre avec n'importe lequel des hommes bien habillés présents ce soir-là – ils sont tous vêtus de la même façon : jeans de marque, barbe de quelques jours, négligence étudiée, petites lunettes, vestes en lin. Nous vivons dans la société du spectacle : nous nous montrons, nous nous exhibons. Nous voulons être différents, spéciaux, remarquables, mais nous voulons aussi être intégrés. Quand elle devient un standard uniforme, la mode crée de manière abusive un besoin de se singulariser. Le besoin individuel ou collectif de se distinguer, la nécessité qui devrait trouver son expression dans la mode finit par créer, paradoxalement, un nivellement.

C'est pour cela que je n'ai pas distingué l'Homme bien habillé des autres Hommes bien habillés. Et Tatiana, avec sa robe noir moulante et sa chevelure jusqu'aux reins, est pareille à tant d'autres filles ici. J'en ai le tournis, je ressens un vertige ; j'appartiens à ce monde, mais en réalité je n'y appartiens pas ; je veux en être, mais je n'en suis pas. Je ne suis pas assez glamour, belle, mince. Et, si je l'étais, le mérite ne m'en reviendrait pas ; je n'aurais aucun avantage, je serais simplement comme tant d'autres.

Je me sens immobile dans la cohue de corps et de coupes et de lumière et de musique, mais je me sens danseuse, je me sens gond dans la rotation de cette foire aux vanités, je sens que chaque mouvement de ma main est une seconde suspendue. J'ai la nostalgie de celle que j'étais avant de devenir cette petite personne frivole qui ne sait pas où elle va. Je ressens surtout le vertige du temps, le grand trou ouvert à l'intérieur de mon âme, de plus en plus vide, de plus en plus creuse.

Plus l'existence est vide, plus elle pèse.

L'Homme bien habillé regarde Tatiana comme un enfant fixe la vitrine d'une pâtisserie. J'ai envie d'embrasser Tatiana juste pour

le déstabiliser, mais je sais que cela ne ferait qu'aggraver les choses. Tatiana, dans sa pureté, ne remarque même pas l'homme qui la regarde.

Finalement, le court métrage n'obtient pas de prix.

Tatiana rentre dormir à son hôtel sans rien me demander.

Elle reste fidèle à sa nouvelle fiancée.

Je suis touchée par sa tranquillité de neige virginale et simple, sa douceur, l'étonnement de petite fille qu'elle manifeste encore devant le manège des célébrités, devant cette fausseté que je ne supporte plus.

L'envie, ce vilain sentiment, est tenace et plus pérenne que la jouissance de celui qui est envié. Les heureux et les fortunés ne le sont pas autant qu'ils voudraient le faire croire.

Au mieux sont-ils plus minces.

Tatiana me manque. Je ressens une souffrance orgueilleuse. Tatiana n'est plus ma Femme douce, elle est différente – pas exactement plus belle ou plus laide ou plus adulte ou plus distante, mais autre, avec des traces, des signes qu'elle a été touchée par d'autres mains, pensée par une autre maîtresse.

Elle subsiste pourtant en moi, avec sa douceur éternelle et son calme.

Tout celui que je n'ai pas.

L'Homme à la voix profonde et moi continuons à nous parler quotidiennement. Je vais passer une semaine à Barcelone pendant que ma fille est en vacances chez son père. Je décide de ne pas m'installer chez l'Homme à la voix profonde ; je me sens plus en sécurité chez l'Homme tranquille. Peut-être l'Homme à la voix profonde prendra-t-il cela comme une offense.

Les choses vont de mal en pis. On dirait qu'il a les nerfs à fleur de peau. Tout l'agace.

Nous allons faire les courses dans un supermarché – il ne sait pas cuisiner, mais moi, je sais. Je cuisine tous les jours. Je suis aussi habituée à faire mes courses en un temps record. Lui, en revanche, est excessivement lent. Il passe une éternité à choisir chaque produit, examinant la liste des ingrédients sur tous les paquets, comme si de cela dépendait le futur de l'humanité. Il m'exaspère. « Mais tu ne peux pas te décider, là ? » je demande. « Tais-toi ! » me crie-t-il. Son hurlement résonne dans tout le supermarché. Une dame nous regarde, bouche bée, l'un après l'autre. Je vois la compassion dans ses yeux.

Je rougis de honte. Je sors du supermarché. Quand il me rejoint, il ne m'adresse pas la parole. Puis, au bout d'une demi-heure, il commence à me parler d'un film, comme si rien ne s'était passé.

Un matin, je sors de la douche avec les cheveux mouillés, laissant la salle de bains ruisselante. Je ne sais pas où est la serpillère. Il se met à crier comme s'il était possédé.

Nous allons à un concert de Hot Chip. Je crois que je suis la personne la plus âgée de la salle, tous les spectateurs ont la trentaine. « Ici, tout le monde est drogué », dit-il. Il a probablement raison. Il insiste pour que nous partions, mais j'aimerais rester. Il part. « Ne pars pas » reste au bord de mes lèvres.

Je ne pourrais énumérer toutes les situations dans lesquelles, pendant cinq jours, il réagit d'une façon disproportionnée à des riens. Il bondit comme s'il était monté sur ressorts. Son visage, son expression, le ton de sa voix changent constamment. Je me sens coupable. Je pense que je suis un détonateur dans une cargaison de dynamite parce que je suis celle qui a flirté avec son ami. Pourtant, rien ne s'est passé entre nous – nous avons échangé quelques mots plus ou moins osés ou vulgaires, c'est tout. Je ne mérite pas qu'il me traite ainsi.

Le sexe, en revanche, va de mieux en mieux. Nous sommes comme une machine parfaitement huilée qui fait son travail de

façon efficace. Ce travail, c'est de produire des orgasmes. Nous sommes incroyablement bien adaptés l'un à l'autre. On dirait que plus notre relation se dégrade au-dehors, meilleure elle est au lit. C'est peut-être parce qu'il génère tant d'anxiété en moi que je m'accroche à l'anxiolytique que constitue le sexe. Nous pouvons baiser deux, trois, jusqu'à quatre fois de suite dans la nuit. Mais il devient de plus en plus violent. Au début, il me fouettait de temps en temps, comme par plaisanterie ; maintenant, il le fait tellement fort que j'ai des hématomes sur les fesses.

Je me rends compte de ce qui se passe. J'ai réveillé quelque chose de très profond en lui, je l'ai atteint là où ça lui fait le plus mal : son insécurité, la concurrence agressive qui marque sa relation à l'Ami riche, cet ami qui est tout ce que lui n'est pas, tout ce que sa famille voulait qu'il devienne. Le triomphateur, bien marié, fortuné, socialement brillant, face au célibataire, timide, avec un travail intéressant, mais sous-payé. Et je me demande s'il n'est comme ça qu'avec moi, parce qu'il est fâché contre moi, ou si en réalité il a toujours été grognon, bougon, compliqué, renfrogné, avant même de me connaître.

Les mots de l'Ami riche résonnent dans ma tête : « Je te préviens qu'il est compliqué, tu ne sais pas où tu mets les pieds. »

Je décide qu'il n'y a qu'une façon de savoir à quoi m'en tenir et d'en être certaine : retrouver son Ex-Fiancée.

L'Ex-Fiancée est peintre. Pas une peintre très célèbre. Elle a exposé à Barcelone, mais je crois que c'est plus à cause de son nom que de son talent. Elle vient d'une bonne famille catalane, et ici, dans certains milieux, le nom de famille compte beaucoup. C'est tout ce que je sais d'elle. Elle n'a pas de Facebook, de Twitter ni d'Instagram. Ou alors pas sous son nom.

J'ai connu l'Homme à la voix profonde par l'Homme à la moto orange, lequel doit savoir comment trouver l'Ex-Fiancée.

Daniel n'a pas beaucoup de temps. Ces jours-ci, il travaille plus que jamais. Nous nous donnons rendez-vous à la terrasse et à l'heure habituelles. Il arrive, casque de moto à la main, toujours aussi beau. Son odeur est encore plus douce que dans mon souvenir.

Il me raconte qu'un plan de licenciement est en cours dans sa boîte et que, puisqu'il est un *petit chef* (c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même), il a appris avec trois jours d'avance qui va être viré. Mais il ne peut rien dire à personne, c'est interdit. Un des employés qui va être licencié a contracté un crédit pour acheter la voiture qui lui permet d'aller travailler – un travail qu'il va perdre, donc un crédit qu'il ne pourra pas rembourser. Plusieurs de ceux qui vont être mis au chômage ont plus de quarante-cinq ans, et il leur sera difficile, voire impossible, de retrouver un emploi. L'entreprise ne fait pas de pertes ; en réalité, elle va mieux que jamais. Mais pourquoi payer des ingénieurs trois mille euros par mois quand on peut en trouver d'autres récemment diplômés qui travaillent autant ou plus pour huit cents euros ?

« Et, en sachant tout cela, tu arrives à dormir la nuit ? je lui demande.

– Ben, parfois, j'ai du mal. »

Il n'a pourtant pas l'air de passer un mauvais moment. Il boit son gin tonic confortablement installé sur sa chaise, en souriant comme un requin satisfait. Il porte une chemise qui doit coûter dans les deux cents euros.

« Et ta copine, ça va ?

– Ça va. Je ne la vois pas souvent, avec toute cette histoire au boulot, mais ça va. Elle continue comme elle peut, avec ses dépressions et tout ça. C'est une relation facile, elle ne rentre pas trop dans ma vie. »

Quand j'étais jeune, j'avais un ami qui était à moitié fou (presque complètement, en fait). Il avait eu l'idée d'acheter des piranhas. Il les nourrissait avec de tout petits poissons qu'on

appelle guppies. Pour dévorer un guppy, les piranhas étaient inutilement cruels : d'abord ils lui arrachaient les nageoires pour qu'il ne puisse plus bouger, puis ils le laissaient ainsi, à moitié vivant et sanguinolent, attendant le moment idéal pour le dévorer. Un jour, mon ami est parti à une fête et n'est rentré chez lui que trois jours plus tard (comme vous pouvez l'imaginer, un type qui a un aquarium plein de piranhas dans son appartement n'est pas une personne routinière aux mœurs très classiques). À son arrivée, il a découvert qu'il ne restait que quelques piranhas survivants : ils avaient mangé tous les autres, parce qu'il n'y avait plus de guppies.

Un psychopathe ne devient pas forcément *serial killer*. C'est tout simplement un individu qui n'a pas d'empathie : il ne ressent pas la douleur des autres, et ne ressent pas de remords si c'est lui qui a infligé cette douleur. Il existe un débat consistant à déterminer si le psychopathe naît tel ou le devient. Or la société ne récompense-t-elle pas, dans de nombreux domaines, les individus qui font preuve du moins de scrupules, les présentant comme des *winners* ? Dans une société de prédateurs comme la nôtre, gardons cela en tête : quand les piranhas auront mangé tous les guppies, ils commenceront à s'entre-dévorer. Et cela pourrait arriver bientôt. En revanche, je ne sais pas si les guppies pourront apprendre un jour à s'organiser et à se défendre.

Je raconte à Daniel toute mon histoire avec l'Homme à la voix profonde. Il n'a pas l'air surpris. Il trouve tout à fait normal, et même prévisible, que l'Ami riche ait essayé de me séduire.

« Ça le fait craquer, Sandor, les belles femmes. Tout le monde le sait.

– Sa femme aussi ?

– *Surtout sa femme.* »

Je lui explique que je veux rencontrer l'Ex-Fiancée. Que je veux savoir si l'Homme à la voix profonde me traite ainsi à cause de ce qui s'est passé entre l'Ami riche et moi, ou si c'est sa façon normale de traiter les femmes. L'Homme à la moto orange me demande si je suis bien sûre de ce que je veux. J'argumente : nous nous conduisons de façon différente avec nos amis ou nos parents, et avec nos amants. L'Ex-Fiancée est la personne qui connaît le mieux sa facette la plus intime.

« Le souci, c'est que tu ne peux pas appeler Mireia et lui dire comme cela : *Écoute, chérie, je suis la nouvelle copine de ton ex, et je veux te parler...*

– J’ai pensé que tu pourrais peut-être me la présenter...

– Moi ? Je ne l’ai pas rencontrée quatre fois dans ma vie ! Mais, attends... Maintenant que j’y pense, elle a illustré des livres pour enfants. En fait, Javier travaille dans la maison d’édition grâce à elle. Elle l’a pistonné. (Première nouvelle. Je croyais que l’Homme à la voix profonde avait trouvé son boulot par lui-même.) Tu pourrais lui dire que tu as acheté son livre pour ta fille et qu’il t’a beaucoup plu. Tu lui écris un mail dans lequel tu la complimentes pour ses illustrations. Tu es une femme de lettres connue, je suis sûr que la maison d’édition te donnera ses coordonnées.

– Comment s’appelle le livre ? Ou comment est-ce qu’elle s’appelle ?

– Je ne me souviens pas, mais une de mes ex la connaît bien. Je lui envoie un message... Là, je voudrais te faire observer que je t’aide, même si je crois que tu es en train de faire une bêtise. Et je t’aide seulement parce que je veux savoir comment va finir cette histoire. Tu veux que je t’emmène quelque part ? »

« Chez Javier », allais-je dire. Mais je préfère prendre un taxi. Je ne veux pas que l’Homme à la voix profonde sache que j’ai vu l’Homme à la moto orange. J’ai peur qu’il s’énerve à nouveau. Je me rends compte que je commence à mentir par peur : en général, c’est le signe du début de la fin d’une histoire.

Le lendemain matin, l’Homme à la moto orange m’envoie un message avec le titre du livre, écrit par Anna Pont, illustré par Mireia Romé. Il me donne aussi l’adresse mail de Mireia et son numéro de téléphone. Bravo Daniel. Plus efficace que le Mossad.

Je fais le tour de toutes les librairies du centre de Barcelone, et je commence à désespérer de trouver un exemplaire du livre quand je tombe – miracle – sur une petite librairie de quartier où il en reste un. Il est abîmé, la couverture est sale et déchirée. Il est évident qu’il n’est là que parce qu’il n’a pas pu être retourné au distributeur à cause de son état.

Personne ne me croira si je dis que j’ai acheté ce livre pour ma fille : elle a onze ans, et c’est un livre pour petits. Les illustrations ne sont pas sublimes, mais elles ont un certain charme. Lignes claires, couleurs joyeuses et douces. L’histoire n’est pas bonne, mais pas mauvaise non plus. Elle est juste un peu bête. Je comprends pourquoi ça n’a pas été un best-seller.

Je rédige environ cinquante brouillons de mon mail à Mireia avant de lui envoyer ça : « Salut, je suis Lucía Etxebarria. J’ai entre les mains le livre que tu as illustré. Je vais l’offrir à ma

nièce de quatre ans. J'aime beaucoup la ligne claire et les couleurs primaires dans les livres pour enfants. Malheureusement, pendant trop longtemps, la littérature pour enfants dans ce pays a été une espèce de vide-ordures où tout ce qui était vendable, même si c'était mal écrit ou mal imprimé, avait sa place. On dirait qu'il suffit de donner aux petits des sous-produits de distraction dans lesquels la valeur commerciale pèse plus que la qualité. Tristement, cette idée persiste dans certains livres, qui ne proposent qu'un simple recyclage d'illustrations et de personnages de télévision, de cinéma ou de jouets. Je déteste ces livres. En Espagne, c'est très difficile de trouver un livre pour enfants qui soit joli. C'est pour cela que j'ai voulu te féliciter. Meilleures salutations. »

La réponse ne tarde pas. Trois heures à peine, je reçois ce message : « Chère Lucía, quelle surprise ! Cela me réjouit que le livre t'ait plu. Je l'ai illustré avec beaucoup d'amour. Je crois que nous avons un ami commun, Javier Amat. Cordialement. »

J'ai l'impression qu'elle sait parfaitement pourquoi je lui écris...

Nous poursuivons la conversation par mail. Je lui apprends que nous avons en fait deux amis en commun et que c'est Daniel qui m'a donné son adresse.

Elle finit par m'écrire : « Si tu es à Barcelone, j'aimerais bien boire un café avec toi. Je te laisse mon numéro de téléphone. »

Tout est bien plus facile que prévu...

Je me dis qu'elle est déjà au courant de mon histoire avec l'Homme à la voix profonde et qu'elle est curieuse. Nous convenons d'un rendez-vous pour l'après-midi même en centre-ville. Son ex-amant, mon amant actuel, sera au travail.

Je la repère avant même qu'elle se lève pour me saluer, bien que je ne l'aie jamais vue auparavant. Quelque chose résonne en moi, un écho de familiarité. C'est une belle femme, mince, élégante. Elle m'accueille avec un grand sourire. Si elle sait que je couche avec son ex-fiancé, cela ne semble pas la gêner du tout.

Non, il est possible qu'elle le soupçonne, mais elle ne le sait pas. Elle ne s'intéresse pas à moi parce qu'elle croit que je couche avec son ex. Elle s'intéresse à moi à cause de qui je suis. Elle a lu mes articles et au moins l'un de mes livres, celui qui s'est le plus vendu, qui a gagné un prix important, celui que la moitié de l'Espagne (et une partie de la France) a lu. Elle a cherché sur Google et a découvert que j'ai écrit deux livres pour enfants. Elle voudrait savoir si j'envisage d'en écrire un autre, car dans ce cas

elle aimerait l'illustrer. Je ne m'attendais pas du tout à ça. Je lui dis la vérité : là, tout de suite, ce n'est pas dans mes projets. Je travaille à un roman. Mais je réfléchirai à sa proposition pour l'avenir.

Puis la conversation dérive sur l'Homme à la voix profonde sans même que j'aie d'efforts à faire, et elle me raconte tout de leur relation.

Quand ils se sont connus, elle était séparée, mais pas encore divorcée. Son mari, à l'époque, refusait qu'elle parte. C'est pour cette raison qu'elle ne voulait pas entamer de nouvelle relation. Elle n'était pas sûre de sa décision. Son histoire avec l'Homme à la voix profonde a commencé de façon clandestine. Il était affectueux et doux ; il était beau, jeune, très bon au lit. Petit à petit, elle est tombée amoureuse et, quand elle a finalement résolu de divorcer, tout a commencé à s'effondrer.

Le récit qu'elle me fait me semble familier : accès subits de colère pour des motifs insignifiants, obsession de l'ordre et de la ponctualité, cris. Quelque chose me surprend : ils n'ont jamais vécu ensemble.

« Pourtant, Javier m'a dit plusieurs fois que vous viviez ensemble...

– Jamais de la vie ! Il venait chez moi quand mes enfants étaient chez leur père, c'est-à-dire un week-end sur deux. Il habitait chez ses parents ; il a habité chez eux jusqu'à quarante ans ; donc, oui, il dormait souvent chez moi, mais il n'y vivait pas.

– Il t'aidait peut-être à payer les factures d'électricité ou de chauffage, ou quelque chose du genre ? Et c'est pour ça qu'il croit que cela signifiait que vous viviez ensemble ?...

– Les factures ? Il n'en a jamais payé ! (Je n'ose pas dire à l'Ex-Fiancée que l'Homme à la voix profonde prétend le contraire. Selon lui, ils se voyaient souvent parce qu'elle avait des problèmes d'argent et qu'il lui en prêtait.) Nous avons fait un livre ensemble, un livre de photos de Barcelone pour les touristes. J'ai fait tout le travail de conception graphique et de mise en page, mais la maison d'édition l'a payé directement, parce que je n'étais pas encore inscrite comme travailleur indépendant. Il ne m'a même pas reversé cet argent ; il me le doit encore.

– Mais... C'est tellement surprenant ! Il m'a parlé de vous deux quand vous viviez ensemble, il m'a même dit que son chien lui manquait, le chien qui est resté chez toi.

– Son chien ? *Mon* chien, tu veux dire ! Ça a été toujours mon

chien. C'est moi qui l'ai acheté, qui l'emmenais chez le vétérinaire, il vivait chez moi...Lucía, écoute... Javier ment, il ment beaucoup. J'ai découvert tant de ses mensonges que je ne les compte plus. Certains soirs, il me disait qu'il restait chez lui et, le lendemain, la femme de Sandor me téléphonait en larmes parce qu'elle avait retrouvé les deux amis endormis dans son salon, complètement saouls, puant la cigarette et le parfum. Je m'y suis habituée parce qu'au fond j'ai toujours su qu'il n'était pas l'homme de ma vie, que cette histoire n'était qu'une transition. Je ne veux pas interférer dans votre amitié, je ne veux pas dire du mal de lui, mais tu ne devrais pas croire la moitié de ce qu'il te raconte. Je suppose qu'il t'a menti parce qu'il avait honte. »

De la honte, c'est ce que je ressens maintenant. J'ai honte d'avoir été trompée de cette façon.

L'Ex-Fiancée en vient ensuite à l'Ami riche, « un écervelé et un cœur d'artichaut ». Quant à sa femme, elle n'a aucune dignité. Elle a acheté un bel homme, grand et charmant, comme elle se serait offert un toutou. Mais le toutou adore sortir chercher des chiennes.

Heureusement, conclut-elle, elle n'a plus aucun contact avec tout ce groupe. « Javier provoquait en moi un sentiment d'angoisse et d'anxiété. »

En moi aussi.

Ce soir-là, je demande une nouvelle fois à l'Homme à la voix profonde s'il vivait avec l'Ex-Fiancée. Ça l'agace, comme je l'avais prévu. Il me sort la rengaine habituelle : bien sûr qu'il vivait avec elle, et il participait aux frais, d'ailleurs il continue de le faire, c'est un type cool, il l'aide parce qu'elle n'a pas un rond.

Par instinct, c'est l'Ex-Fiancée que je crois. Je la crois aussi parce que sa version coïncide avec celle de l'Ami riche. Et, alors, je comprends. Ce qui fait vraiment péter les plombs à l'Homme à la voix profonde, ce n'est pas simplement la jalousie ; c'est la peur. La peur que je découvre sa vraie nature.

C'est un menteur.

Un menteur inoffensif, mais un menteur.

Il me reste deux jours de vacances, et je me dis que cela ne vaut pas la peine de les gâcher en lui révélant que je connais la vérité. De plus, je risquerais de trahir la confiance de Mireia et de créer un conflit inutile. Je sais qu'il ment et je pense savoir pourquoi il le fait. Cela me suffit.

Le jour de mon départ, il ne m'accompagne même pas à la gare comme il le fait d'habitude. Il me dit qu'il a rendez-vous avec un ami. Il ne précise pas de quel ami il s'agit, et je ne lui pose pas de question.

Mon train part à vingt heures. À dix-huit heures, je retrouve Asier Fontmassana dans un bar proche de la gare. Je lui dis que j'ai lu ses messages sur Facebook, que je connais la vérité. Il ne semble pas trop contrarié, même pas surpris. On dirait que je le soulage d'un poids. Enfin, il m'avoue qu'il est très amoureux de sa Madrilène.

« Alors, pourquoi ne te contentes-tu pas d'elle, au lieu de perdre ton temps avec ce harem bizarre que tu t'es constitué ?

– J'ai besoin de voler, d'expérimenter...

– Tu as peur de l'intimité.

– J'ai peur de perdre ma liberté.

– Le vrai amour ne t'empêche pas d'être libre ; il te permet de l'être. J'ai l'impression que, dans cette société, nous confondons l'amour avec l'intrusion, la possession, la fusion, le chantage émotionnel... Tout cela n'a rien à voir avec l'amour.

– C'est possible. Mais je ne suis en aucun cas prêt à avoir une relation monogame.

– Alors, tu es prêt à perdre la femme dont tu es amoureux ?

– Oui, probablement. »

C'est bizarre, et même drôle, que la personne qui m'accompagne à la gare et me dit au revoir d'un baiser au contrôle des bagages soit mon ancien amant, et non l'actuel.

Nous sommes englués dans la peur, elle nous paralyse. Au lieu de vivre, nous avançons lentement vers la mort, avec le regret secret de n'avoir rien osé.

Nous prostituons l'amour. Nous aimons entre les ombres, en évitant de faire un pas, les yeux baissés. Quand nous entrons dans l'amour par la porte, comme des voleurs nous fuyons par la fenêtre. Nous aimons à voix basse, entre les chuchotements, toutes portes fermées, craintifs, convulsés, honteux. Nous ressentons en même temps l'amour et la peur. Nous transformons en prison ce qui devrait être un espace ouvert ; nous faisons un crime de ce qui devrait être un droit. Nous aimons en douce, amers, sur la pointe des pieds. Rongés par le remords. Nous transmuons la joie en angoisse, et le dévouement en enlèvement.

Je rentre à Madrid. L'Homme à la voix profonde et moi continuons à nous écrire tous les jours, mais il est bien plus froid qu'avant. Les rôles se sont inversés ; maintenant, je suis celle qui le poursuit, qui initie le contact. Il répond à mes messages, il est toujours là, mais distant, même légèrement méprisant. Nous avons beaucoup d'échanges érotiques, mais les surnoms affectueux du début ont disparu.

Trois semaines plus tard, alors que se profile un pont de cinq jours fériés que ma fille va passer à Barcelone, je propose à l'Homme à la voix profonde que nous en profitons pour nous voir. Il semble se réjouir. Je le préviens que je préfère loger chez l'Homme tranquille. Il semble s'en réjouir aussi.

Il ne vient pas me chercher à la gare comme il le faisait auparavant. Nous convenons de déjeuner ensemble. Pour une fois, c'est moi qui l'invite. En sortant du restaurant, il se dirige vers sa moto, tandis que je m'apprête à rentrer à pied chez Bernat. Lorsque nous nous embrassons, je sens son érection contre ma cuisse. Il pique un fard quand je lui en fais la remarque. Je lui dis que nous pouvons nous revoir plus tard s'il en a envie, mais il a un dîner de prévu. Je ne demande pas avec qui.

Le lendemain, nous allons voir ensemble l'exposition d'un photographe japonais, puis boire une bière. Il me dit qu'il ne peut pas rester, qu'il a un rendez-vous. Cette vie sociale subitement très remplie m'étonne. Autrefois, il sortait surtout avec l'Ami riche, mais ils ne se voient plus très souvent – c'est lui-même qui me le dit. Quant à l'Ami riche, il m'a raconté que l'Homme à la voix profonde n'avait d'amis que ceux qu'il avait connus par son entremise. L'Homme à la voix profonde n'est pas très sociable, il a du mal à se faire de nouvelles relations.

Troisième jour. Nous nous retrouvons le matin pour aller voir une autre exposition d'art. De nouveau, il me dit qu'il ne peut me consacrer sa soirée, parce qu'il a pris des engagements. Quand je veux savoir avec qui, il me répond grossièrement : « Ça ne te regarde pas ! » Je lui demande ouvertement s'il sort avec une autre femme.

« Non, bien sûr que non ! me dit-il.

– Alors, pourquoi ne veux-tu pas me dire avec qui tu as rendez-vous ?

– Je n'ai pas besoin qu'on contrôle ma vie ! »

La réplique me paraît terriblement abrupte, au-delà du supportable. Je m'en vais, le laissant seul avec ses manières et son

langage.

Le lendemain, il m'envoie un message :

« Si tu veux, on peut prendre un café.

– Je suppose qu'après, naturellement, tu auras un rendez-vous ?

– Oui, j'ai déjà un rendez-vous pour dîner.

– Alors, je préfère ne pas te voir. »

Je passe une nuit terrible. Une sorte de nuit blanche rongée par l'insomnie, remplie d'images intrusives inquiétantes, des images ténébreuses et dénaturées qui envahissent ma tête. Les visages s'allongent de façon ridicule, ou se rétrécissent, ou se brouillent jusqu'à devenir un assemblage monstrueux de visages imaginaires. Je rêve que Javier est avec une autre femme. Cette femme est un mélange informe de femmes différentes. J'entends des mots clairement, mais ils ne correspondent pas à la réalité ; ils prennent le pas sur les gestes que je devine, je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils veulent dire. Je me tourne et me retourne dans mon lit en proie à une fièvre terrible, un mal de tête et des nausées épouvantables. L'asphyxie s'empare de mes poumons, je ressens une angoisse essoufflée de poisson tiré hors de l'eau. Je suis couverte d'une sueur adhésive qui m'enfoncé dans des cauchemars visqueux comme de la boue.

Au fond des rêves restent les vrais rêves.

Le lendemain, ces images persistent sur ma rétine, et mon anxiété rend la veille aussi infâme que l'était l'ombre. Je me rends compte que mon subconscient m'envoie un message. Javier est avec une autre, c'est évident. Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit franchement ? Et comment a-t-il pu nouer une relation en si peu de temps ? Ou, alors, avait-il déjà entamé cette relation tandis qu'il m'envoyait des messages érotiques, s'amusant à me maintenir dans la dépendance, à me faire danser au rythme de ses caprices ? Il ne peut admettre qu'il joue un double jeu. S'il l'admet, il détruira sa propre image, la fausse idole qu'il a créée.

Je reprends le train pour Madrid avec ma fille. Pendant le trajet, je suis prise d'une nouvelle crise d'angoisse. Mon cœur s'emballe, j'ai la bouche sèche, je sue de tous mes pores. Je suis obligée de ramper jusqu'aux toilettes. Là, je m'assieds, recroquevillée sur moi-même, la tête contre mes genoux, et je mets en pratique la respiration profonde et le relâchement musculaire progressif que ma psychologue m'a enseignés. Ma fille ne comprend pas pourquoi je disparaiss pendant une demi-heure.

Lorsque nous arrivons chez moi, j'ai la tête qui tourne. Je me mets au lit et m'endors immédiatement. Il est vingt heures. Le lendemain matin, ma fille me secoue. Elle a eu peur : j'ai dormi douze heures d'affilée. La veille au soir, elle n'a pas réussi à me réveiller. Elle s'est préparé quelque chose à manger et est allée se coucher toute seule, inquiète.

Ma relation avec Javier a été une copie de celle que j'ai eue avec Mon Ex-Mari.

Dans un premier temps, il m'a cherchée. Je représentais quelque chose qui lui plaisait, qu'il voulait obtenir. Je suis visible, célèbre, prestigieuse. Alors il m'a bombardée de messages d'amour. Puis il a commencé à me parler constamment de son ex, me comparant à elle en créant un triangle. Tout de suite après sont apparus les colères et le mépris, suivis des mensonges. Finalement, comme de juste, mon anxiété s'est éveillée.

Dans les deux cas, le patron a été quasiment identique, mais avec Javier le processus s'est comprimé en un laps de temps très court. Ma relation avec lui a duré quatre mois, celle avec Mon Ex-Mari avait duré quatre ans.

Les ex de mes ex

Je bloque le numéro de Javier. Il ne peut plus m'envoyer de messages ni m'appeler. C'est la fin de l'histoire. Abrupte, comme le couperet d'une guillotine. Sous cette guillotine invisible j'ai mis la tête de mon désir. Mais, bien que la tête ait été proprement séparée du tronc, les viscères sursautent encore et restent sensibles : les organes sont toujours vivants.

Entre mes quatre murs, je commence à être heureuse à ma façon. Pas exactement heureuse, ce n'est pas ça. Le bonheur, c'était ce que j'ai vécu avec lui, à mi-temps ; maintenant, j'ai la paix.

J'extrais des mots de cette solitude. J'ignore la foule qui marche sur le trottoir, courant sans savoir vers où. Le tumulte de l'extérieur ne fait pas intrusion. Je continue d'écrire. Je suis nue face au clavier, dans tous les sens du mot.

Un après-midi, je m'ennuie devant mon ordinateur. Je m'occupe en cherchant sur Instagram le nom d'amis de Madrid ou de Barcelone – des gens que je n'ai pas vus depuis des années, perdus dans les embrouilles de ces villes protéiques, convulsées, des villes saturnales qui dévorent leurs enfants, des villes de *relations zapping*.

Je tape un nom que ces mois avec Javier m'avaient fait oublier : Martin Lavigne.

Martin a un profil privé. Mais quelqu'un a tagué « #martinlavigne », comme s'il s'agissait d'un sujet et non d'une personne. Il apparaît sur de nombreuses photos postées par une femme : à la terrasse d'un café, main dans la main avec elle dans une fête, sur un bateau, dans un restaurant... Je regarde les dates : c'est trente-deux, trente et une, trente, vingt-neuf semaines en arrière, c'est-à-dire l'époque où il m'envoyait encore des messages. Martin est une autre Femme aux yeux bleus, un autre Javier, un autre Asier. On dirait qu'autour de moi les gens ont tous assez de temps de libre et d'énergie pour mener des doubles jeux.

Je continue à regarder des photos de leur histoire. La relation semble déjà finie, parce qu'il y a un moment où Martin n'apparaît plus. Elle a mon âge. Cela me tranquillise. Elle est belle. Elle a fait des injections de Botox, c'est évident. Je ne vois pas ces choses d'habitude, mais son expression est si rigide, si stéréotypée, si figée sur toutes les photos que cela ne fait aucun doute. Et elle est riche, c'est clair. Les Antilles, Portofino, vêtements Lacroix, bottes Jimmy Choo, fêtes...

Ai-je besoin d'en savoir plus ? Il suffit d'aller sur Google et de taper son nom. Actrice, ancienne mannequin. Mariée puis séparée d'un architecte célèbre. Pour son mariage, elle portait une robe spécialement créée pour elle par Valentino. Elle peint, elle a exposé dans quelques galeries. C'est curieux, parce qu'elle ressemble beaucoup à Mireia. Je commence à me demander si Mireia ne s'est pas aussi fait injecter du Botox. Il y a quelque chose de commun dans leurs expressions, une sorte de léger étonnement, les yeux trop grands ouverts. Toutes deux sont très minces. Elles ont assez de temps et d'argent pour s'offrir un régime cher, riche en protéines, et beaucoup d'heures dans des salles de sport. (À vrai dire, Mireia n'a pas autant d'argent qu'elle en avait par le passé, mais je suis quand même sûre qu'elle en a plus que moi.) Et toutes deux sont peintres. La peinture, c'est aussi une distraction de femmes riches. Les toiles et les pigments coûtent cher, et cela demande du temps.

Je me réjouis de découvrir tout cela maintenant plutôt qu'à l'époque de cette relation. J'en aurais beaucoup souffert. Cela n'aurait pas été une blessure d'orgueil, mais plutôt le chagrin de voir se répéter le schéma de mon enfance : être en compétition avec une autre femme pour l'amour d'un père, et faire de cette femme ma double et ma rivale.

Cette dynamique de jalousie, de concurrence, est à l'œuvre dans le registre de l'imaginaire, du miroir, des apparences. C'est la raison pour laquelle ces femmes m'apparaissent comme ce qu'elles ne sont pas, comme de simples pions dans un jeu. Un jeu qui s'appelle « Soit moi, soit l'autre ». Je ne les reconnais pas comme différentes de moi, je les vois seulement comme une extension de moi, telles des images en miroir. Et je définis l'amour ainsi, comme Lacan : « L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. »

Commençons par la deuxième partie de la proposition – « à quelqu'un qui n'en veut pas ». Lorsque j'aime quelqu'un, je l'idéalise. Le Martin Lavigne que j'ai construit dans ma tête n'est pas le Martin Lavigne réel. Celui-ci n'est pas aussi parfait que je l'ai imaginé. C'est une personne quelconque, un homme comme un autre, un être humain avec ses qualités et ses défauts. Il ne veut pas de mon amour parce qu'il n'est pas l'homme que j'imagine (mon frère, mon semblable).

Quant à « ce qu'on n'a pas », c'est ce qui nous manque, ce qui fait de nous des individus imparfaits et, par conséquent, des individus qui désirent et qui cherchent, des individus capables

d'aimer. De ce fait, donner ce qu'on n'a pas, c'est dire à son amant : « Je t'aime, je te désire, parce que tu combles mes carences, tu es ce qui me manque ; j'aspire à la perfection, et je crois qu'avec toi je l'obtiendrai, puisque tu es l'idéal que j'ai toujours cherché, auquel j'ai tant aspiré. » C'est une illusion, naturellement. L'objet de mon amour est un être humain aussi imparfait que moi. Mais ce mensonge, ce bal masqué, donne un sens à la vie ; il anesthésie la douleur et nous permet de projeter et d'être projetés.

Je me mens à moi-même et je colore les faits avec ma propre palette. Je transforme les hommes en idoles. Je leur enlève leur réalité et les habille avec des vêtements surhumains, mais, tôt ou tard, la réalité se manifeste à moi, et le rêve s'estompe.

Car au fond de moi se cache une personnalité faible, dépendante, complexée, dépourvue d'autonomie. En fait, je suis encore une gamine, une petite fille qui a peur de l'abandon. J'ai l'impression que n'importe qui peut me dérober mon trésor, que je dois concourir avec les autres femmes pour gagner mon trophée. Comme si elles étaient toutes des voleuses en puissance. Et je me raccroche bec et ongles à mon propre mensonge, comme l'enfant qui refuse de lâcher son nounours.

Je ne crains pas l'infidélité sexuelle, je crains d'être abandonnée.

Maintenant que j'ai compris cela, je dois être capable de voir Mireia et toutes les autres femmes avec lesquelles j'ai cru devoir instaurer une compétition comme ce qu'elles sont : des femmes, et rien de plus. Mes hommes n'étaient pas merveilleux ; ces femmes n'étaient pas dangereuses.

C'est l'élément positif que j'ai retiré de ma rencontre avec Mireia : je l'ai vue, et j'ai cessé de l'imaginer. Quand l'Homme à la voix profonde me parlait d'elle, je m'en faisais une représentation surdimensionnée. Je la croyais plus belle, plus élégante, plus sensible qu'elle ne l'est. Elle est belle, élégante et sensible, mais elle n'est ni meilleure ni pire que moi. C'est tout simplement une autre. Une autre unique et inimitable. Comme moi. Elle n'est pas, et ne peut pas être, mon double.

Que Javier m'aime ou non est une question entre lui et moi, qui n'a rien à voir avec Mireia. Que Martin m'ait aimée ou non (évidemment, il ne m'a pas aimée) n'a rien à voir avec Anne, mais plutôt avec sa personnalité à lui. Et la jalousie et l'obsession que j'ai ressenties à propos d'Emma, la première femme de Mon Ex-Mari, me semblent aujourd'hui infantiles et stupides.

Il est trop tard maintenant, je suppose. Si je pouvais remonter

le temps, les choses seraient si différentes.

Mais c'est impossible.

En relisant ce qui précède, je m'aperçois que, d'une façon ou d'une autre, je peux faire réapparaître dans mon esprit les traits de tous mes amants sans importance, tous ces visages ternes qui, pendant trois ans, ont traversé ma vie – tous sauf un : l'Italien.

Je lui envoie un message.

« Salut, c'est Lucía Etxebarria.

– Je sais qui tu es.

– J'aimerais te parler.

– Quand tu voudras. Aujourd'hui, si tu veux. »

La rapidité de sa réponse me sidère. Est-ce qu'il est désœuvré ? Est-ce l'un de ces après-midi où sa fille a des activités extrascolaires ? Nous nous retrouvons dans un café en bas de chez moi. Un vieux café, avec des tables en marbre et en fer.

Quand il arrive, je le reconnais à peine. Il a beaucoup grossi en trois ans, bien qu'il soit encore bel homme. Je suis rassurée en tout cas : je ne ressens plus de désir pour lui.

Je ne sais pas comment lui expliquer ce que je lui veux. « Je t'ai appelé parce que j'écris sur mes difficultés dans les relations personnelles, et qu'à l'époque tu as laissé en moi une trace suffisamment profonde pour que, trois ans plus tard, je ne l'aie pas oubliée... » Non, je ne peux pas lui dire cela. Il n'a pas laissé de trace profonde ; je l'ai idéalisé, comme j'ai idéalisé Martin Lavigne, comme j'idéalise chaque homme inaccessible en en faisant l'Homme idéal, qui n'existe que dans ma tête, en le parant des habits que tisse mon esprit.

Mais il était quand même plus facile de l'idéaliser quand il était mince.

Il est toujours avec sa fiancée, la même que quand nous nous sommes rencontrés. Je lui demande :

« Alors, pourquoi as-tu accepté ce rendez-vous ?

– Si j'ai une fiancée, je ne peux pas te voir ?

– Elle sait que tu es ici avec moi ?

– Non.

– Tu as ta réponse. »

Il a toujours cette voix chaude, profonde et enveloppante. Je tombe amoureuse de lui comme je suis tombée amoureuse de Martin, de Javier, sans la profondeur de l'amour que j'ai éprouvé pour Mon Ex-Mari. Je suis fascinée par les mêmes détails chez différents hommes. Je tombe amoureuse de la même jolie voix qui

résonne dans leur gorge, je tombe amoureuse de la même manière de s'habiller, je tombe amoureuse de leur inaccessibilité. Et je n'ai pas besoin des explications du docteur Freud. Je tombe amoureuse, chaque fois, de l'écho du père que je n'ai pas eu.

Et tous ces hommes mariés, déjà pris, qui se rapprochent de moi, comme cet Italien, que peuvent-ils bien vouloir ? Pourquoi personne ne semble-t-il se contenter de ce qu'il a ?

Face à moi, j'ai un homme qui vit une relation heureuse, depuis longtemps, avec une fille belle et sereine, à l'en croire, mais il voulait me voir, dit-il, parce qu'il se sent très attiré par moi. Au risque de trahir sa fiancée, de mettre en péril sa paisible vie de couple, il vient, parce qu'il s'ennuie. Je le perçois, je le devine, je le sens.

Mon Italien est un homme qui s'ennuie, un homme sans intériorité, programmé pour vivre constamment rongé par le désir de la nouveauté. Sa tête blonde frémit devant l'*horror vacui* – l'horreur de rester simplement tranquille, immobile, sans rien à faire. C'est un homme d'une profondeur superficielle.

Sa fiancée est sûrement un ange, mais elle n'est pas un zèbre, donc elle l'ennuie. Voilà, c'est clair : il ne sait pas s'ennuyer. Je ne suis pas tant un objet sexuel qu'un objet de distraction. Il veut me voir pour jouir d'une conversation intelligente, parce que chez lui il a tout le sexe qu'il veut, mais pas d'excitation intellectuelle. Peut-être devrais-je me sentir flattée. La vérité vraie, c'est que je me sens utilisée.

Je crois que mon père et ma mère n'ont jamais été infidèles l'un à l'autre, mais ils n'ont jamais attendu grand-chose l'un de l'autre. Mon père attendait de sa femme qu'elle s'occupe de sa maison et de ses enfants. Ma mère cherchait un homme qui pourvoie à l'entretien de sa maison et de ses enfants. Il ne lui a jamais demandé de goûter ses conversations politiques ; elle ne lui a jamais demandé d'aimer la musique. Il allait seul aux meetings, et elle allait aux concerts avec ses amies. Je ne pense pas qu'ils aient jamais beaucoup exigé l'un de l'autre.

C'était l'époque de l'Espagne franquiste, où il n'y avait que deux catégories de femmes, les saintes et les putes, où l'on ne pouvait voir une femme nue au cinéma ni à la télévision, où un couple qui s'embrassait passionnément dans une voiture risquait une amende pour scandale public. Il suffisait à mon père, je suppose, d'avoir des relations sexuelles avec ma mère, rien d'autre, et je ne crois même pas qu'il ait aspiré à des positions particulièrement érotiques, ni à la fellation, ni au sexe anal. Ils se

disputaient souvent, mais si elle a pu envisager de le quitter – et je sais qu'elle l'a envisagé plusieurs fois –, c'est seulement parce qu'elle pensait qu'elle serait mieux toute seule, pas parce qu'elle se disait pouvoir trouver chez un autre homme ce qui lui manquait.

Ce garçon blond que j'ai devant moi a placé de grands espoirs dans sa fiancée. Il veut qu'elle soit belle et apaisante, bonne au pieu et affectueuse. Mais il voudrait aussi qu'elle partage ses passions et ses loisirs, qu'elle soit spirituelle, qu'elle puisse soutenir une discussion sur Walter Benjamin et sur Sebastião Salgado. Parce que la société lui dit que sa moitié doit être tout cela. Du coup, il est déçu quand il constate qu'il lui manque quelque chose, et il va le chercher ailleurs, en moi par exemple, plutôt qu'en lui-même.

Je sais ce qu'il m'offre : devenir la maîtresse, entrer en compétition avec la femme officielle, avec la possibilité que, dans un avenir très proche (peut-être, on ne sait jamais), si je suis sage, je puisse toucher le gros lot – l'avoir en exclusivité. Et je sais ce que cela veut dire : angoisse, nuits sans sommeil, mensonges, culpabilité. Pauvres espérances, songes inquiets.

Il est incroyablement beau, cultivé, il a une jolie voix. Mais je ne veux pas revivre ce martyr passionnel, enfermée dans un triangle amoureux.

Emma, inconnue mais trop connue. Toi et moi, nous ne sommes pas des pionnières.

Lorsque nous sommes piégés dans un inextricable triangle amoureux, sommes-nous victimes de notre destin ? Avons-nous contribué à notre propre malheur, sommes-nous nos propres bourreaux ? S'il y a un triangle dans votre vie, c'est qu'il a une raison d'être. Il est un miroir révélateur. (Emma, tu étais mon miroir.)

Quelle que soit la pointe du triangle sur laquelle on se trouve (périlleuse et décevante géométrie), il y a souffrance, jalousie, humiliation, culpabilité, sentiment de trahir, d'être malhonnête. D'un triangle, les trois personnes sortent blessées. Tout le monde est perdant. La victoire même est amère.

Comme le dit Jung, « tout ce qui n'est pas conscientisé agit comme un destin ». Il y a toujours un moment où l'on a acquis assez de force, de conscience et d'identité pour comprendre qu'aucune situation n'est une fatalité immuable ou un sortilège. Et moi, Emma, il m'a fallu revivre notre triangle pour comprendre les émotions cachées derrière les systèmes de défense qui ont lâché.

Peu importe ce qui s'est réellement passé ; ce qui compte, c'est la manière dont on le vit subjectivement. Et une chose est certaine : j'ai été humiliée par ton pouvoir écrasant. À quel point, au fond de moi, j'ai été marquée par cette défaite qui avait l'apparence d'une victoire – saisir cela est terriblement angoissant. Il faut pourtant *accueillir* notre destin, non pas passivement, comme une fatalité, mais le comprendre, l'intérioriser et le valoriser.

Peut-on nous considérer, toi et moi – Emma et Lucía –, comme des victimes de notre destin respectif ? Nous l'étions tant que nous tentions d'exercer un contrôle sur lui, au lieu de chercher à comprendre les scénarios de survie qui nous empêchaient de le réaliser. Nous avons contribué à notre propre malheur en ignorant nos besoins, nos émotions, nos désirs profonds, et en ignorant les messages qui nous étaient envoyés.

Toi, tu m'as envoyé tant de messages...

Pendant très longtemps, j'ai voulu t'écrire. Je l'ai fait une fois, mais le résultat a été si catastrophique que j'ai appris à te craindre. Maintenant, je ne te crains plus. Parce que tu ne peux rien me faire, rien du tout. Et tu ne peux rien me faire parce que lui (mon ex, ton ex, notre ex) ne peut rien me faire non plus. Tout

ce qu'il pouvait me voler, il me l'a volé – amis, réputation, énergie, santé mentale, temps (un peu d'argent, aussi – pas beaucoup, et ce n'est pas très important).

Avec le recul, je le vois comme un vampire qui suçait l'énergie des autres. J'ai souvent désiré son malheur. Mais dans la vraie vie les désirs ne se muent pas en dards vénéneux. Il est en bonne santé et vit apparemment heureux. Je suppose qu'il est toujours accro à la coke, mais il peut tenir encore des années ainsi.

Mon ami Alfred a une théorie : il prétend que la cocaïne rend service à la société. Alors que les héroïnomanes volent leur famille, leurs amis, parfois les passants, les sniffeurs de cocaïne travaillent. Ils travaillent beaucoup. Un cadre sous coke peut voyager de New York à Madrid et se présenter le lendemain au bureau en pleine forme, prêt à donner le meilleur de lui-même. J'ai vu un jour à la télé l'Homme qui allait sauver la Catalogne défoncé à la coke, le nez rouge et qui coulait, les yeux brillants, la mâchoire déboîtée. Je me rappelle avoir pensé : c'est l'image du triomphateur moderne. Un sniffeur. Bien sûr, il aura bientôt des accès de colère incompréhensibles, deviendra paranoïaque, rendra la vie insupportable à ses proches, mais il ira loin.

Lui aussi (mon ex, ton ex, notre ex) ira loin. J'imagine qu'il continue de nier qu'il est accro et qu'il vit toujours ses montagnes russes émotionnelles. Ce que je sais, c'est que, lorsqu'on a tout perdu, on n'a plus rien à perdre. C'est pour ça qu'il ne peut plus me faire de mal.

Je sais aussi qu'il a très peur de moi. Comme j'écris, il sait que je peux raconter l'histoire, en faire un roman. Lui qui accorde tant d'importance à l'avis des autres ne supporterait pas que son nom soit sur toutes les lèvres pour de mauvaises raisons. Il veut que tout le monde pense qu'il est merveilleux. Il a besoin de compenser sa mauvaise estime de soi par l'admiration des autres. Je ne l'en blâme pas – je suis ainsi.

De fait, je l'écris, ce *roman*, mais il peut dormir tranquille : je l'écris en français, et il n'en est pas le personnage principal. Le personnage principal, c'est moi.

J'ai commencé à écrire ce livre sans savoir où j'allais, sans structure préalable. C'est la première fois que je me le permets, que je laisse libre cours à mon inconscient, sans craindre les critiques – celles de ma mère, de lui, du Père de ma fille, de mes amis, de mes ex-amants... En décidant d'être sincère avec les autres et avec moi-même, j'ai réalisé qu'il (mon ex, ton ex, notre ex) n'avait quasiment pas de place dans ce texte. Il était présent,

bien sûr, mais comme une musique de fond. Il a été très important, mais pas autant que je le croyais.

Il a mis en pièces ma vie, mais je l'ai reconstruite petit à petit, et je crois que, au moment où ce livre qu'il craint tant sera publié, je serai en marche vers de nouveaux horizons, après toutes ces années de jachère. Je l'espère.

Je suppose que tu savais qu'il se défonçait à la coke. Il croyait que tu l'ignorais, mais tu n'es pas naïve. Il consomme au moins depuis vingt ans. Plus ou moins depuis que je le connais. À l'entendre, il n'est pas accro. Cela me rappelle ce que disait Paco Ramos, un producteur espagnol qu'on avait l'habitude de surnommer Paco Gramos (« grammes ») : « La cocaïne ne rend pas accro. Ça fait vingt ans que j'en consomme presque quotidiennement, et je ne suis pas accro. » De même, Notre Ex, quand il pique ses colères, ne pense pas une seconde que c'est le résultat du manque pour avoir passé plusieurs jours sans sniffer. Il avance d'autres raisons. Quand il vivait avec moi, il me reprochait d'en être une. Moi, et la jalousie.

Son problème n'était pas la jalousie. C'était l'envie. En espagnol, contrairement à l'anglais et au français, on fait une différence entre les deux concepts. Être jaloux en amour ou en affection se dit *celoso* ; envier des biens matériels ou des qualités personnelles, c'est être *envidioso*. Notre Ex était *envidioso*. Il n'était pas jaloux des autres hommes qui me regardaient ou avec lesquels j'aurais pu coucher. Il m'enviait, moi, parce qu'il ne pouvait pas obtenir ces hommes. Il aimait (il aime) les hommes très virils. Et, à ce moment-là, il ne pouvait pas l'avouer, pas même se l'avouer. Il faisait donc un transfert typique : il désirait les hommes à travers moi. Il se fantasmaient avec des hommes en imaginant qu'ils couchaient avec moi.

Tout aurait été plus facile s'il avait été capable de le reconnaître ouvertement. Mais il avait tant de blocages mentaux, une si grande peur, une si faible estime de soi... Il avait peur de ce que sa famille ou les autres pourraient dire. Il n'a jamais nié que les hommes lui plaisaient, mais il ne pouvait admettre qu'il désirait coucher avec quelqu'un d'autre que moi, car ç'aurait été admettre que j'avais la liberté de coucher avec d'autres. Or il avait désespérément besoin de moi. Pas de moi en particulier, mais de quelqu'un qui remplisse le vide de sa vie. Moi ou quelqu'un d'autre. Il ne pouvait donc supporter l'idée que je désire d'autres personnes, ou même que j'aie de bonnes relations avec d'autres hommes.

Au fond, il est toujours l'enfant maltraité par son père et harcelé à l'école. Il mesure un mètre quatre-vingt-dix et il est presque chauve, mais c'est toujours un petit garçon effrayé. Il faut se méfier des enfants effrayés : ils peuvent mordre, comme les chiens affolés.

J'essaie d'oublier. Je ne peux laisser le passé détruire l'avenir et le présent. Et le pardon est implicite dans cet oubli. L'oubli emporte la rancune.

J'étais si sotte, si naïve, que je n'ai pas vu dans quoi je m'embarquais. Il y avait pourtant devant cette relation plus de drapeaux rouges que sur une plage landaise. Je le connaissais depuis vingt ans, mais je le connaissais peu, à vrai dire. Nous nous rencontrions de-ci, de-là, toujours la nuit. C'était un visage de la nuit de Barcelone parmi tant d'autres, et il ne m'avait pas tapé dans l'œil, bien qu'il ait cru le contraire.

Avant d'avoir ma fille, ma vie était un tourbillon permanent. J'ai toujours eu une tendance à l'hyperactivité, mais, à l'époque, je sortais quasiment tous les soirs, je buvais comme un trou, ma vie sexuelle était très intense (je ne m'en rendais pas compte alors), et mon réseau social était incroyablement dense.

J'aurais dû comprendre dès le premier week-end que j'ai passé avec lui, mais je n'ai pas voulu, ou pas pu. Il m'a emmené dîner chez des amis. À vingt heures, nous étions déjà tous bourrés, de la cocaïne plein le nez. J'étais si naïve alors que je n'ai pas compris que la coke était la cause de cette euphorie et de cette intensité excessives. Je n'étais qu'une gamine. Une gamine de quarante ans, mais qui avait besoin d'attention et d'affection. Si cela m'arrivait aujourd'hui, je foutrais le camp, je bloquerais son numéro, et point barre. Aujourd'hui, je suis plus sage grâce à lui.

Dès le début, j'ai vu cette intensité et cette dépendance. Ses amis l'appelaient ou lui envoyaient des sms à toute heure. Je ne savais pas encore que toutes ses relations suivaient ce schéma obsessionnel. Il dépendait de moi, de ses amis, de son fils, de toi, de la cocaïne, de l'alcool, des benzodiazépines. Il ne savait pas être seul. Quand il n'avait pas son fils chez lui, il dormait chez ses amis. Cet homme de quarante ans avait besoin de parler quotidiennement à son fils, à ses amis, à moi. Et, bien sûr, à toi aussi, presque tous les jours, sous n'importe quel prétexte.

C'était pareil de ton côté : il fallait que tu parles à ton fils tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Quand ton fils était chez son père, tu demandais à tes parents de venir dormir chez toi, parce que tu ne savais pas dormir seule.

À l'époque, moi aussi j'étais très dépendante. Probablement pas autant que vous, mais tout de même. Je ne consommait pas de coke, mais je buvais un peu. Beaucoup. À la folie. Aveuglément.

Lui buvait, prenait de la coke et consommait des cachets – de l'Idalprem. Il y avait des cachets partout dans la maison. Tu ouvrais un tiroir, et tu trouvais des cachets. Je n'avais aucune idée du danger que représentaient les benzodiazépines. C'est seulement plus tard que j'ai découvert qu'elles génèrent une addiction et provoquent des pertes de mémoire. J'ai alors compris beaucoup de choses.

Il oubliait tout. Il oubliait qu'il avait crié, qu'il m'avait insultée, et même qu'il m'avait frappée. Après ses accès de colère, il prenait des cachets pour se calmer et pour oublier. Autour de lui, tout le monde sniffait de la coke et prenait des cachets. C'était quelque chose de standardisé, de normalisé. Personne ne considérait cela comme une consommation excessive, une addiction. Moi non plus.

Je sais bien que – même si je ne t'ai jamais connue – toi aussi tu buvais et prenais des cachets. Je buvais. Je prenais aussi parfois des cachets pour dormir. J'écrivais compulsivement. Et, avant de le connaître, j'avais tout le temps des amants. Je n'avais jamais été seule. J'enchaînais les relations, et j'entretenais aussi souvent plusieurs relations simultanées.

Ce serait stupide de prétendre que j'étais moins dépendante que lui. Nous étions tous dépendants – toi, moi, lui, votre fils, ses amis.

Ce qui m'a sauvée, c'est ma condition de zèbre. Je me souviens de ce que la psychologue m'a dit : « Tu peux t'en sortir parce que tu es capable de voir. La plupart des gens ne le peuvent pas. » J'étais capable de voir le plan de la prison, et de concevoir un plan d'évasion. Ou du moins je le croyais, ou je voulais le croire.

Nous nous entourions de gens comme nous. Nous ne nous rendions pas compte à quel point nous étions malades. Notre maladie était socialement acceptée, pour ne pas dire encouragée. J'avais pourtant la nette impression que quelque chose n'allait pas. Mais, chaque fois que j'émettais l'idée que votre système de vie et de relation était bizarre, on m'opposait que j'étais jalouse. Du coup, je me taisais.

J'étais jalouse, bien sûr. Il le savait très bien, et il aiguillonnait mes peurs et mon angoisse. Il avait envie de moi. J'étais célèbre et, à l'époque, j'étais belle, j'avais beaucoup d'hommes autour de moi. Mais il y avait quelque chose que je n'avais pas : un ex

obsédé par moi. Lui permettait que tu l'appelles à toute heure pour me rendre jalouse. Et moi, si idiote, je lui rendais la monnaie de sa pièce en flirtant beaucoup, avec des hommes dont je savais qu'ils lui plaisaient – des hommes jeunes, galants et bruns (son mec actuel est jeune et brun).

Je me souviens d'une après-midi, au début de notre relation. (La relation entre lui et moi était aussi une relation entre toi et moi, parce que tu étais toujours présente.) Tu as appelé chez lui pendant que j'y étais, sous le prétexte ridicule de discuter des devoirs scolaires de votre fils. Vous vous êtes parlé pendant une demi-heure. C'était un dimanche tranquille, heureux, jusqu'à ton appel. Subitement, tout s'est mué en stress, en peur, en reproches, en hystérie, en drame. J'entendais parfaitement ta voix ; tu parlais fort dans le téléphone, même si tu ne criais pas. Tu étais là, envahissant notre espace, notre intimité, notre temps. Les devoirs du gamin, tout à coup, étaient devenus un sujet d'une importance cruciale.

La situation me dérangeait, mais je ne pouvais pas lui dire à haute voix : « Dis à cette dame d'arrêter de hurler au téléphone et de nous foutre la paix ! » Parce que cela ne m'était pas permis. J'ai donc agi de manière détournée : j'ai écrit à l'un de mes amants pour lui demander de m'appeler. Si tu envahissais notre intimité, je laisserais un tiers l'envahir aussi. C'est ainsi qu'a commencé une sorte de guerre de jalousie – et le début de la fin de notre relation. Une relation qui était née déjà malade et condamnée.

Je ne peux résumer quatre ans en quelques lignes. Il est curieux que j'aie été si heureuse malgré tout, que j'aie ressenti un bonheur si absolu. Je n'aurais jamais été aussi dépendante de lui si je ne l'avais pas aimé aussi profondément, il faut l'admettre.

Et je n'ai jamais été aussi belle. Certainement l'avais-je été plus jeune (quand j'étais jeune, j'étais très, très belle), mais cette aura radieuse que j'ai eue alors, parce que c'était la première fois que j'étais vraiment amoureuse, je crois que je ne l'aurai plus. La dégradation physique à laquelle je suis arrivée aujourd'hui est presque terrifiante. Dans un an et demi, j'aurai cinquante ans. Je ne pouvais pas être belle toute ma vie. Pour une femme vaniteuse comme moi, le passage du temps est difficile à accepter. (Allons, ne soyons pas alarmistes. Trois mois de sport intensif, quelques injections de Botox, quelques mèches, et voilà !)

Tu soupçonnavais qu'il t'était infidèle avec des hommes. Maintenant, tu ne le soupçonnes plus : tu le sais. Il l'a justifié en m'expliquant que cela ne s'est produit qu'à la fin de votre relation, quand il n'était plus heureux avec toi. Il n'a pas dit pour autant : « Je n'étais plus heureux avec elle parce que j'étais avec lui. »

Comment ai-je pu penser que j'étais différente et qu'il ne me ferait pas ce qu'il t'avait fait ? Bien sûr, je connais la réponse : je concourais pour gagner son amour de la même façon que, dans le passé, j'avais rivalisé avec mes sœurs pour l'amour de mon père. À vrai dire, la concurrence était un combustible qui me dopait. Il le savait. Et c'est pour cela qu'il ne rompait pas le lien malsain qui l'unissait à toi.

Je suis sûre qu'il le faisait de façon inconsciente. Je ne pense pas qu'il ait été consciemment manipulateur et se soit dit : « Si je laisse Emma m'appeler, Lucía sera jalouse. » C'était une réaction instinctive : stimulus/réponse. Ma chienne sait que, si elle entend les clefs, c'est que je vais sortir ; donc, chaque fois que je prends mes clefs, elle descend du canapé. Lui savait que, chaque fois que tu téléphonais, je souffrais. Il te laissait donc appeler, il ne t'expliquait pas qu'un coup de fil par jour était largement suffisant. Et même, si tu ne le faisais pas, il trouvait une excuse absurde pour te téléphoner.

Tu n'as pas idée du nombre de fois où je me suis torturé l'esprit en me disant : et si je n'avais pas fait ceci ou cela, les choses auraient-elles été différentes ? Je voulais t'appeler, discuter avec toi. Peut-être m'aurais-tu dit – toi qui avais passé vingt ans avec lui – que c'était irréparable, que les choses ne pouvaient qu'empirer, qu'il était jaloux, manipulateur, orgueilleux, que ce n'était pas ma faute, qu'il ne pouvait en être autrement.

On ne commande pas au cœur, il ne faut pas l'oublier. N'essaie pas de prendre une place dans la vie d'autrui. On ne sait jamais de quoi autrui a besoin. Je voulais être dans sa vie à n'importe quel prix. Et c'est pour cela que j'ai accepté tout ce qui ne me plaisait pas – sa façon d'élever son fils, la cocaïne, son extrême frivolité, sa dépendance. Je me suis imposée dans sa vie comme lui s'est imposé dans la mienne. Mais, en réalité, nous avons des vies très différentes.

Quand j'ai vu son dossier médical (je l'ai vu parce que ton avocate l'a présenté au procès pour la garde de votre fils), j'en suis restée bouche bée. C'était pour moi une révélation. Il n'avait pas simplement une « personnalité dépendante », il ne souffrait

pas seulement d'une « dépression réactive », d'un « attachement désorganisé », d'un « stress post-traumatique ». Non. C'était un trouble bien précis. Cluster C. Avec un traitement, une thérapie. Enfin, j'avais une preuve médicale que votre fonctionnement n'était pas sain. Tes appels obsessionnels n'étaient pas sains, ton contrôle sur ton fils n'était pas sain. Ce n'était plus moi qui le pressentais, c'était un psychiatre qui l'avait déclaré.

Qui peut vivre vingt ans aux côtés d'une personne dépendante ? Une autre personne dépendante. Un dépendant dominant et un dépendant soumis, qui peuvent parfois interchanger les rôles. Et si moi je vivais avec un dépendant, qu'est-ce que j'étais ? Une autre dépendante.

J'avais peur de finir comme toi, enfermée chez moi, annihilée, à boire, incapable de dormir seule. Je crois que, pendant des années, je n'ai rien fait d'autre que t'observer. Tu étais un miroir qui démultipliait mes mouvements et accroissait mon angoisse. Un miroir où se reflétaient ma silhouette imparfaite et les disharmonies évidentes de mon visage et de mon esprit. Un miroir où je pouvais reconnaître ce qui m'affectait. J'étais à côté de moi-même, en face de toi, et je voyais ton image, les bras tendus, cherchant à saisir l'insaisissable, ce qui se cachait à l'intérieur de moi, comme l'ombre dans les ténèbres cherchant à trouver une lumière pour s'échapper de cette prison de verre.

Je me regardais en toi, vaincue, écoutant le battement de mon sang et de mon amour. Je voyais mon dernier moi, l'évidence du sang dans la blessure, et je voyais l'avant-dernier moi, le moi faux, la Lucía qui mentait pour le conserver (mon ex, ton ex, notre ex). Je passais d'un masque à l'autre, je m'écroulais entre moi et mon autre moi, entre mon être et mon reflet, et j'ai fini par ne plus savoir qui j'étais.

Ma plus grande peur était donc de devenir comme toi, et mon autre peur était de me tromper, d'abandonner une histoire qui n'était peut-être pas condamnée. Entre ces deux peurs, celle de me transformer en une copie de toi et celle de partir pour être moi-même et de perdre la personne que j'aimais le plus au monde (après ma fille), j'ai choisi la seconde. Et j'ai perdu.

J'ai découvert alors qu'il couchait déjà avec un autre homme – je n'en ai pas la preuve formelle, mais j'en suis pratiquement sûre.

Maintenant, cela n'a plus aucune importance. Le passé est passé.

Ma vie n'est absolument pas meilleure maintenant. J'étais plus

heureuse avec lui. J'étais plus belle. Mais je suis beaucoup plus créative. OK, c'est un triste réconfort.

Mon ex, ton ex, notre ex a coupé tout contact avec moi parce qu'il ne voulait pas que je découvre ses secrets, par exemple qu'il continuait de prendre de la coke alors qu'il m'assurait du contraire, ou que, les derniers temps, il flirtait avec des hommes autant que je pouvais le faire (rien de plus). Peut-être a-t-il menti sur d'autres sujets.

Le problème, c'est que nous mettons en pièces des histoires qui auraient pu être très jolies. Nous les noyons dans la boue de la peur, nous les asphyxions avec les exigences de la dépendance. Quand on dépend de quelqu'un, on exige trop de lui – et il ne peut jamais être à la hauteur. Je voulais qu'il cesse la drogue, je voulais qu'il ne dépende pas des autres, je voulais qu'il s'adapte à moi. Il voulait que je vive exclusivement pour lui.

Mais il est illusoire de penser que l'autre peut changer. On ne peut lui demander de correspondre à nos désirs. On ne peut le manipuler pour arriver à nos fins. On ne peut s'interposer sur son chemin. On ne peut s'emparer d'une partie de lui. On ne peut charger tout son poids sur notre dos. On ne peut se changer en ce que l'on n'est pas. On ne peut endosser un déguisement qui nous pèse, chausser des talons aiguilles sur lesquels on ne peut marcher.

Je n'ai jamais cru qu'il ait été une mauvaise personne. Il m'a fait mal, mais il n'a blessé personne d'autre alors. Je ne pense pas les choses en termes de morale, juste de causes et de conséquences. Il est venu vers moi déjà blessé, je suis allée vers lui déjà blessée. Aucun de nous deux n'est fautif. Il a attaqué, j'ai contre-attaqué. Il était plus fort, j'ai été plus faible. Comme aux échecs. En réalité, nous sommes venus l'un à l'autre avec un système de défense antimissiles blindé. Et ce qui se produit, dans ce cas, c'est que l'on tire sur n'importe qui se trouvant dans notre espace aérien. On finit par l'abattre, par erreur.

Lui voulait voir les choses autrement, en termes de bien et de mal. Si j'étais mauvaise, lui était bon. Soit j'étais formidable, la huitième merveille du monde (à l'époque où j'étais avec lui), soit j'étais un monstre de méchanceté (après la fin de notre relation). Il voyait la vie en noir et blanc, il était incapable de toute évaluation réaliste. Moi, je vois des nuances infinies de gris. Cette guerre qu'il menait au-dehors était la même que celle qui faisait rage à l'intérieur de lui, un conflit armé contre son soi. Il n'a

jamais cessé d'être un adolescent qui, à la recherche de son identité, oscillait entre le magnifique et le pénible.

Ce qu'il cherchait en imagination, c'était ce qu'il n'avait pas eu et que nous cherchons tous – l'amour (le père généreux ou la mère parfaite qui sont toujours là quand on a besoin d'eux). Cruelle désillusion pour tous : aucune relation humaine rêvée ne ressemble – même de loin – à la douloureuse réalité. C'est la raison pour laquelle je ne peux le juger, et la raison pour laquelle je m'interdis la rancune.

Certes, parfois, je souffre encore. Je tombe dans un trou de nostalgie et de rage, dans un abîme de colère orgueilleuse. Quand je reviens à la surface, je sors avec des lambeaux de ce que j'ai trouvé dans la profondeur de mon vide, de mon puits fermé. Mais je mérite l'air et la hauteur, je mérite de me libérer de tout cela, et de permettre que le passé vole aussi.

De me libérer des rancunes paresseuses et des angoisses déjà sèches, comme la croûte d'une blessure.

Quand le Père de ma fille a essayé d'obtenir sa garde, il a présenté au juge un certain nombre de documents, dont un mail que je lui avais envoyé des années auparavant, dans lequel je lui expliquais que j'étais déprimée et que je devais constamment lutter contre la tentation du suicide. Cette lettre soutenait sa thèse selon laquelle une femme qui pense à se suicider n'est pas capable de prendre soin d'une petite fille. J'ai compris depuis que je devais faire attention à ce que je dis.

L'idée du suicide me trotte dans la tête, mais ce n'est qu'un fantasme, rien de grave. Dans la vie réelle, je sais que je ne peux pas me suicider. J'ai une fille, je l'aime, et, si je mourais, elle devrait aller vivre chez son père, alors qu'elle ne s'entend pas très bien avec lui, et sa belle-mère, qu'elle déteste ouvertement. Ne parlons même pas de la douleur qui lui serait infligée si elle me perdait. Je suis sa mère, sa référence, elle dépend de moi, elle m'adore. Je dois donc attendre qu'elle ait vingt ou vingt-cinq ans pour me suicider, et je dois le faire de telle sorte que cela passe pour une mort accidentelle. Étant romancière, je pense que je saurais faire cela. Overdose d'héroïne, peut-être ? Non, dans mon entourage, tout le monde sait que je ne me drogue pas.

Quelquefois, je m'imagine à soixante ans. Je pars rendre visite à un ami, je loue une voiture et je conduis sur des routes escarpées. Ma voiture tombe dans un ravin. Je suis une si piètre conductrice que personne ne penserait au suicide. On tiendrait pour acquis que j'ai tourné le volant vers la droite au lieu de la gauche (comme la plupart des synesthésiques, j'ai tendance à confondre ma droite et ma gauche). Ce qui me fait peur, c'est plutôt de survivre – de me retrouver paraplégique ou défigurée, ou de connaître une mort lente et douloureuse.

N'ayant que quarante-neuf ans, j'ai encore le temps de préparer le plan parfait. Je ne peux cependant nier que cette pensée revient me hanter chaque nuit. Évidemment, je n'en parle à personne – à presque personne : un ou deux amis, deux amants, deux prétendants. On me répond : « Mais pourquoi voudrais-tu mourir ? Tu n'es pas malheureuse, tu as une fille adorable qui t'aime, un grand appartement en plein centre-ville, tu n'as pas de problèmes d'argent... »

Actuellement, j'ai deux chiennes. J'ai adopté la première alors qu'elle n'était qu'un chiot. Ses maîtres pensaient pouvoir la vendre, mais, avec la crise, ce n'est plus si facile de vendre un chien. Quand ils s'en sont rendu compte, ils me l'ont offerte. Cette

chienne n'a jamais connu la faim, ni le froid, ni l'abandon. C'est une chienne heureuse, vive, dynamique. La deuxième, je l'ai sauvée de la fourrière. Elle était sous-alimentée et n'avait que la peau sur les os. Il était manifeste qu'elle avait été maltraitée. Pendant des jours, elle est restée prostrée dans un coin. Aujourd'hui, elle est aussi gâtée et choyée que l'autre. Elle dort avec ma fille dans son lit, elle mange à sa faim, elle n'est pas battue. Et, cependant, elle n'est pas heureuse. Dans la rue, elle ne remue jamais la queue. Elle reste collée à moi, elle n'ose pas s'éloigner, elle ne s'approche pas des inconnus. Dans l'appartement, elle vient toujours se blottir contre moi. Quand j'écris, elle s'allonge à mes pieds. Si je vais aux toilettes, elle attend devant la porte jusqu'à ce que je sorte. Elle ne peut pas rester seule. Elle a toujours une expression triste dans les yeux. Les chiens ne pensent jamais au suicide, je suppose, mais il est évident qu'ils n'oublient pas non plus.

Je me réveille souvent subitement à quatre heures du matin. Il paraît que c'est un symptôme typique de la dépression. Nous, les dépressifs, nous ne dormons pas d'une traite. Nous souffrons de « semi-insomnie ». Nous nous réveillons plusieurs fois dans la nuit, nous peinons à nous rendormir (le bruit des toilettes d'un voisin, la benne à ordures, une télé allumée...), mais en général nous y parvenons, et, le lendemain, nous n'en avons aucun souvenir. Nous vivons dans un état d'alerte continu. Quand nous nous réveillons, c'est en sursaut. Nous nous imaginons une menace comme celle que nous avons pu éprouver dans le passé.

Pendant des mois, je me suis réveillée en pleine nuit en sueur. Je pensais qu'il s'agissait de la ménopause, mais c'était l'anxiété. Mon cœur battait si fort que je pensais mourir d'une crise cardiaque. Je ne savais pas plus où je me trouvais, ce qui se passait. Dans mes rêves, plusieurs histoires se confondaient en un mélange atroce – les cris de Mon Ex-Mari, ceux de ma mère, le couteau du violeur contre mon visage, des souvenirs d'enfance et d'adolescence, les rues sombres, la peur.

Une angoisse oppressante, comme si j'avais la certitude d'un danger imminent et grave. Tout ce que j'avais vécu dans le passé restait là, dans un coin lointain de mon inconscient, et affleurait à la surface pendant la nuit.

Stress post-traumatique : « Réaction psychologique consécutive à une situation durant laquelle l'intégrité physique et/ou psychologique du patient et/ou de son entourage a été menacée

et/ou effectivement atteinte. »

La nuit, je suis envahie par la peur, l'angoisse, l'anxiété, la douleur, le dégoût. Un dégoût de moi-même. Il est assez difficile de décrire ces sentiments. C'est comme une marée noire qui envahit l'intérieur de soi et empêche de respirer. Une douleur physique, aussi – ça fait mal à la poitrine, à l'estomac, à la tête. Et c'est alors que la mort apparaît comme une solution.

L'homme qui a essayé de me convaincre de l'inutilité du suicide est l'Homme qui allait sauver la Catalogne. Cet homme était froid à un degré que je n'avais jamais rencontré. Il partageait certains traits avec l'Homme à la voix profonde : par exemple, il était très méthodique, très organisé. Mais, au contraire de l'Homme à la voix profonde, il n'était pas intense, ne savait pas être affectueux. Il ne perdait pas non plus son calme. C'est l'homme le plus mesuré, le plus sobre, le plus renfermé dans ses limites que j'aie croisé dans ma vie. Il ne m'a jamais fait de compliments. Aucune galanterie.

L'Homme qui allait sauver la Catalogne ne me touchait pas en public, il n'initiait jamais le sexe, il ne me regardait pas dans les yeux, il ne m'envoyait pas de grandes déclarations d'amour par Whatsapp. En fait, si je me souviens bien, il ne m'écrivait pas sur Whatsapp.

Habituée comme je l'étais à ma cour d'hommes narcissiques et à leurs stratégies, je trouvais cette attitude extrêmement déconcertante. On aurait dit qu'il me trouvait intéressante – du moins, je lui plaisais au lit, il riait de mes plaisanteries et il répondait à mes messages quand je lui en envoyais –, mais rien de plus. Un jour que je lui faisais remarquer sa froideur, il m'a simplement répondu qu'on lui avait déjà dit cela.

Un autre jour, il m'a dit que la seule personne qui peut vraiment nous faire du mal est justement celle qui devrait le plus nous aimer : la mère. J'ai bien compris. Ce n'est pas sans raison que mes cauchemars nocturnes avaient pour arrière-fond sonore récurrent les cris de ma mère. Quand j'étais petite, j'avais peur d'elle (de mon père aussi). Maintenant que je suis mûre, presque vieille, ma mère continue de me faire peur. Elle ne peut plus me blesser physiquement, mais elle connaît une multitude d'autres façons de me blesser sans laisser de traces. « Pourquoi ne maigris-tu pas ? Pourquoi te coupes-tu les cheveux ? Pourquoi habilles-tu ta fille comme une clocharde ? » Toujours des reproches, jamais un mot aimable. Cela ne me touche plus beaucoup. Ou peut-être que si. On ne sait jamais. Mais, quand j'étais enfant et adolescente, cette intrusion constante, le contrôle et les chantages émotionnels me détruisaient de l'intérieur.

L'Homme qui allait sauver la Catalogne m'a dit que ses parents se disputaient aussi. Comme les miens. Il n'a pas dit grand-chose de plus. Il ne parlait pas de sa vie privée.

Je crois que chacun d'entre nous se défend comme il peut.

Certains ont pour habitude de se tourner vers l'extérieur, de chercher un soulagement dans les plaisirs du dehors : le sexe, l'alcool, les drogues, l'adrénaline, les sports extrêmes. Moi, je dois remplir le vide avec quelque chose, tout le temps – sexe, alcool, musique, cinéma, théâtre, sport... Et si je n'ai accès à aucune de ces activités, j'écris compulsivement, comme maintenant.

Mais se tourner vers l'extérieur comporte de nombreux risques : tomber amoureux de la mauvaise personne, se faire agresser en rentrant bourrée chez soi, se faire insulter, frapper, violer, se faire du mal. Se perdre dans des quartiers inconnus, se retrouver dans des concerts cernée par des hordes alcoolisées. Absorber le Rohypnol que l'on a glissé dans ton verre. Choper des morpions ou une mycose, voire le sida. Perdre de l'argent, du temps, une amitié, ta réputation, ou même, dans un pays comme le mien, la garde de ta fille. Tout cela peut te briser le cœur et le fait souvent, te laissant alors vide.

Mais cela peut aussi en valoir la peine, quand on s'amuse *vraiment* bien. Quand on se coupe, on cicatrise. C'est ce que voulait dire l'Homme à la voix profonde quand il se plaignait de mon intensité.

Il y a un autre système pour survivre : se blinder. L'Homme à la voix profonde a essayé. Quand il s'est rendu compte que l'alcool, la cocaïne et les putes ne servaient à rien, il a essayé de se cacher dans un lieu sûr, son refuge blanc et secret, en ordonnant tout méthodiquement, minutieusement, comme un comptable. Les livres classés par taille. La salle de bains propre comme un sou neuf. Le lit parfaitement fait. (Pourtant, dans ce domaine-là, l'Homme à la voix profonde n'était qu'un amateur à côté de l'Homme qui allait sauver la Catalogne.)

L'Homme qui allait sauver la Catalogne ne connaîtra jamais un sentiment d'extase en concert. Il n'est pas multiorgasmique. Il ne s'enivre jamais. Il boit, oui, mais ne s'enivre pas. Il ne touche pas aux drogues (il sniffe juste quelquefois : tout le monde prend de la dope à Barcelone). Il est obsédé par son travail.

Existe-t-il des hommes multiorgasmiques ? Oui, Mon Ex-Mari, par exemple. Il l'était autant que moi. Il savait comment attraper la vague, la surfer et continuer. L'astuce est simple ; elle repose sur la respiration et la concentration. Il faut contracter le diaphragme, observer comment les côtes s'ouvrent vers l'extérieur et les poumons se dilatent, puis expirer profondément – de cette façon, il y a plus d'oxygène dans le sang – en décontractant le corps et l'esprit. Ensuite, il faut inspirer par le nez et expirer rapidement, en accélérant le rythme de manière progressive. C'est

une respiration complexe et rapide : retenir sa respiration quelques secondes, puis relâcher l'air d'un seul coup. (Cela peut sembler compliqué, mais, en pratique, cela s'apprend, comme les coureurs entraînés apprennent à contrôler leur respiration de façon intuitive.) Tout en faisant cela, on doit absolument se concentrer sur le plaisir. Dans mon cas, je visualise une sorte de tunnel où je me glisse. Mon mari disait qu'il voyait un genre de kaléidoscope plein de lumières.

Les hommes multiorgasmiques que j'ai connus, comme moi, cherchaient à soulager leur douleur interne au mauvais endroit : dans le sexe, dans les drogues, dans le rock'n'roll. C'étaient des hommes qui ne contrôlaient pas leur émotivité. Des hommes intenses, des créateurs. Certains d'entre eux, je le soupçonne, étaient aussi des zèbres.

Les hommes modérés, blindés, ne peuvent pas être multiorgasmiques. Pour être multiorgasmique, il faut abaisser les barrières. (Cela dit, ils n'ont pas non plus de tentations suicidaires. Je suppose que cela rattrape.)

Nous qui dépendons des plaisirs extérieurs, nous, les chasseurs d'émotions, nous ne nous protégeons pas. Chaque fois que nous nous heurtons à un autre corps, nous y voyons une promesse de bonheur. Nous prenons l'amour pour une rédemption. Nous l'accueillons au moment présent, comme une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, mais sans signification ni lendemain. La vie n'est pour nous qu'un quai désert où l'on attend des trains qui ne nous mènent nulle part. La vie que l'on préfère est toujours ailleurs.

Cioran explique dans *Sur les cimes du désespoir* qu'il a été sur le point de se suicider, et que c'est justement le fait de s'ouvrir au monde en écrivant qui l'a sauvé de cette mort : « Voilà dans quel état d'esprit j'ai conçu ce livre, qui a été pour moi une sorte de libération, d'exploration salutaire. Si je ne l'avais pas écrit, j'aurais sûrement mis un terme à mes nuits. »

Si je n'avais pas écrit ce livre, je me serais suicidée, c'est évident.

Je cite encore Cioran : « Une constatation que je peux vérifier, à mon grand regret, à chaque instant : seuls sont heureux ceux qui ne pensent jamais, autrement dit ceux qui ne pensent que le strict minimum nécessaire pour vivre. La vraie pensée ressemble, elle, à un démon qui trouble les sources de la vie, ou bien à une maladie qui en affecte les racines mêmes. Penser à tout moment, se poser des problèmes capitaux à tout bout de champ et éprouver un doute permanent quant à son destin ; être fatigué de vivre, épuisé

par ses pensées et par sa propre existence au-delà de toute limite ; laisser derrière soi une traînée de sang et de fumée comme symbole du drame et de la mort de son être – c'est être malheureux au point que le problème de la pensée vous donne envie de vomir, et que la réflexion vous apparaît comme une damnation. »

Cioran est pour moi un modèle. Il écrivait en français, une langue qui n'était pas la sienne. Il n'était ni fier du pays où il était né ni infecté par le virus du nationalisme. Et puis il croyait fermement que la seule manière de surmonter son désespoir était la confession, l'écriture. Le courage d'oser dire ce que l'on ne dit jamais.

Pour la même raison, il me semble, je tremble de raconter, et être entendue me plonge dans l'anxiété.

Une nuit, après que l'Homme qui allait sauver la Catalogne eut quitté mon appartement en se sauvant comme un voleur, j'ai eu une très grosse crise d'angoisse. Cela m'arrive souvent. Je suis dépressive, c'est évident. Je ne prends pas de médicaments et je ne suis pas de thérapie. Je vis avec, c'est tout. J'essaie de le cacher, mais je finis par l'avouer dès que j'ai une relation intime avec quelqu'un. (J'ai un réseau d'amis très dense, comme Don Juan grim pant dans les palais et descendant dans les cabanes. À mes amis superficiels, je ne montre que la surface ; le vrai centre n'apparaît que dans les moments d'intimité.)

Cette nuit-là, je me sentais vraiment mal. L'Homme qui allait sauver la Catalogne me manquait dans des proportions inimaginables, et cela me faisait souffrir. Quand une personne souffre à ce point, elle a deux options : soit appliquer les principes de la psychologie comportementale et changer immédiatement d'activité pour interrompre le flux de ses pensées (téléphoner à quelqu'un, se mettre à danser, faire du sport), soit appliquer les principes de la psychanalyse et essayer de trouver quel est le vrai, le profond motif de ce qui lui arrive. La seconde solution est risquée, parce qu'on peut se noyer dans les boues et les égouts de sa propre dépression et ne pas en réchapper ; mais moi, ça me plaît de plonger, et je voulais aussi regarder le monstre dans les yeux.

Ce qui m'arrivait était assez évident. D'abord, mon enfance m'a mise en pièces. Je suis venue au monde déjà en miettes, déjà touchée, comme une marchandise abîmée, un déchet. J'ai grandi sur cette base douloureuse, et se sont ajoutées là-dessus de nouvelles couches de vernis – un réseau de relations

pathologiques reproduisant les schémas éprouvés avec mes parents. Je suis alors parvenue à un point aveugle, à un angle mort.

L'Homme qui allait sauver la Catalogne ressemblait physiquement à mon père. Et, bon, il ressemblait aussi à Mon Ex-Mari.

Le souvenir que j'ai de mon père est celui d'un homme aux cheveux blancs. Je suis née quand il avait déjà quarante et un ans. Mon Ex-Mari et l'Homme qui allait sauver la Catalogne avaient aussi les cheveux blancs. Mon père n'avait quasiment plus de cheveux, comme ces deux-là, et, pendant des années, il a porté une barbe, comme eux. Le parallèle entre mon père et l'Homme qui allait sauver la Catalogne est encore plus flagrant, puisque mon père était très impliqué en politique, et son nom a figuré sur les listes électorales de plusieurs partis. Quand j'étais petite, il m'emmenait aux meetings et à des réunions chez des hommes politiques célèbres. Il m'a ainsi présentée à Tierno Galván, le maire de Madrid, et il racontait souvent que celui-ci m'avait trouvée charmante. Oh là là, comme mon père avait de bonnes relations ! Il était nationaliste basque ; l'Homme qui allait sauver la Catalogne est nationaliste catalan.

D'autre part, mon père était exagérément froid. À dix-sept ans, pour la première fois de manière consciente, j'ai essayé de lui prendre la main, dans la seule intention de faire une expérience. Mon fiancé de l'époque me prenait souvent la main, et j'avais réalisé que mon père ne le faisait jamais. Je me suis donc assise à côté de lui tandis qu'il regardait la télévision et j'ai fait mine de lui prendre la main. Il l'a retirée.

Nous avons donc un homme qui ressemble physiquement à mon père, qui partage des intérêts avec mon père, qui est froid comme mon père. Je m'aperçois aussi subitement qu'il parle sur le même ton doctoral que mon père. Et, comme je n'ai pas pu obtenir l'amour de mon père, j'essaie d'obtenir le sien. Or, de nouveau, je n'obtiens rien ; je revis la même douleur, dans une spirale autoréférentielle.

Je dois donc me concentrer sur une seule chose et me le répéter de nombreuses fois : cet homme n'est pas mon père. Le passé est passé. Si je mets l'Homme qui allait sauver la Catalogne à la place de mon père, je fais de lui un objet, un fétiche. Je nie la personne qu'il est vraiment. Il est lui-même. Toi, tu es toi.

Quelle est cette phrase bien connue de la Gestalttheorie ? « Je suis moi. Toi, tu es toi. Je ne suis pas au monde pour réaliser tes attentes, et tu n'es pas au monde pour réaliser mes attentes. Si

nous nous rencontrons, c'est bien ; si nous ne nous rencontrons pas, nous n'y pouvons rien. »

J'essaie donc de trouver des différences.

Mon père était catholique ; mais l'Homme qui allait sauver la Catalogne a foi en la justice sociale, et cela revient au même. Mon père n'avait pas l'oreille musicale ; je crains que l'Homme qui allait sauver la Catalogne ne l'ait pas non plus...

La différence essentielle tient à ce que je n'ai jamais baisé avec mon père, Dieu merci.

Je crois que j'ai aimé mon père quand j'étais petite, j'en suis même sûre. À partir d'un certain âge, j'ai consciemment décidé de ne plus l'aimer. Il ne m'aimait pas, je n'allais pas perdre mon temps à l'aimer sans espoir. Inconsciemment, cette fois, j'ai commencé à lui chercher des remplaçants. C'est alors que j'ai inauguré la série de mes relations avec des hommes très grands et, d'une façon ou d'une autre, inaccessibles. Ils étaient soit froids et distants, soit mariés ou engagés avec d'autres femmes.

Il y a longtemps que je me suis promis de ne plus entamer de relations avec des hommes mariés ou engagés. Mais je n'ai pas réussi à me sentir attirée par les hommes libres qui me poursuivent et se montrent tout disposés à faire ce que je veux. Pas plus que par les hommes de petite taille. À mon âge, il est fort possible que je n'y arrive jamais.

On finit tous par aimer ce que l'on a déjà aimé.

Les bataillons de psychothérapeutes, de psychiatres et de psychologues entre les mains desquels je suis passée ont longtemps cru trouver une explication à mes dépressions en me collant l'étiquette « abus sexuel ». Après tout, j'étais un prototype strictement conforme au canon : douleurs d'estomac et de tête sans raisons apparentes, maladies liées au stress (asthme et allergie dans mon cas), troubles du sommeil, sentiment de culpabilité, d'indignité, de colère, de rage, de honte, de solitude et d'insécurité, disparition du cycle menstruel, piètre estime de moi-même, haine envers mon propre corps, dépression, phobies, anxiété, autoagressions et épisodes d'automutilation (quand j'étais adolescente, je me tailladais les cuisses avec des lames de rasoir – j'ai toujours les cicatrices), cauchemars et intrusions de souvenirs, tentatives de suicide, tendance à entretenir des relations toxiques, troubles de l'alimentation avec alternance de phases d'anorexie et de phases de boulimie, vie sexuelle hyperactive, dissociation (rupture entre l'esprit et le corps), difficultés relationnelles, oscillations entre le surcontrôle et

l'excessive soumission, incapacité à me faire confiance à moi-même ou à faire confiance aux autres, difficultés à gérer la colère, dépendance à l'alcoolisme, etc.

Moi-même, j'acceptais volontiers cette étiquette. Cela me plaisait de penser : ce n'est pas génétique, ça ne vient pas de nulle part, c'est la réponse à quelque chose, c'est un syndrome que l'on soigne et, comme une étiquette, on peut le coller ou le décoller. Cela me plaisait d'avoir une explication pour quelque chose que moi-même je ne comprenais pas.

Mais les choses ne sont pas aussi simples. Ce n'est pas aussi simple que de dire : il y a eu un épisode traumatique à un moment ponctuel, et, quand nous aurons neutralisé ce souvenir et ses conséquences, tout s'arrangera. Quand on débarque dans le cabinet d'un psy, on porte déjà sur son dos un sac qui contient plus qu'une histoire.

Personne ne comprenait ce qui m'arrivait, moi-même je ne savais pas d'où venait le poids que je sentais, mais je devais sortir, oublier, tomber morte de fatigue.

Une histoire ne peut se résumer à un seul épisode. Avant d'arriver à ce carrefour, on doit parcourir un chemin abrupt et rocailleux.

Pour être la proie d'un abus sexuel, il faut d'abord avoir un grand besoin d'amour, d'affection et d'attention. Celui qui te choisit sait que tu es vulnérable, que tu veux être regardée, touchée, gâtée. Et il doit être sûr que tu te tairas.

Dans mon cas, je n'aurais jamais osé dire quoi que ce soit. Non seulement parce que les relations avec mes parents n'ont jamais été fluides ni confiantes, mais aussi parce que je vivais dans une famille catholique traditionnelle. Cela signifie que je n'avais reçu aucune éducation sexuelle. Je n'ai donc pas identifié la nature de ce qui m'arrivait. Plus tard, j'ai fini par comprendre, mais, puisqu'on m'avait expliqué entre-temps que le sexe était un péché sale et honteux, qu'il ferait de moi un déchet et une paria, que je ne pourrais jamais me marier ni être aimée, j'ai conclu que la meilleure chose à faire était de me taire. Je n'ai donc jamais osé raconter ce qui s'était produit.

Ce qui a été le plus traumatisant, ce ne sont pas les faits en eux-mêmes – que nous nous soyons embrassés, qu'il m'ait touchée, qu'il m'ait obligée à le toucher, cela n'a pas été si horrible. Ce qui a été traumatique et pathologique, c'est l'atmosphère dans laquelle je respirais et la famille dans laquelle j'ai été élevée. C'était pourtant une famille plus ou moins normale à l'époque.

Une famille catholique avec une certaine classe, résidant dans un beau quartier, où le papa travaillait beaucoup et n'était jamais à la maison, où la maman stockait dans l'armoire à pharmacie suffisamment de pilules pour approvisionner tous les junkies du coin – ces mêmes pilules que j'ai avalées à douze ans lors de ma première tentative pour tout effacer.

Il est arrivé un moment où je n'en ai plus pu d'analyser et de suranalyser. Je n'étais pas jugée ; juste examinée au microscope comme un insecte le serait par un entomologiste. Je me sentais coupable. Je voulais être loyale envers ma famille, mais je ressentais aussi de la rage, de la colère, parce qu'on ne m'avait ni protégée ni porté secours. J'éprouvais de la honte parce que je pensais que, quelque part, je l'avais bien cherché, que j'avais tendu le bâton pour me faire battre ; du dégoût, pour des raisons évidentes ; de la compassion pour moi-même ; de la compassion pour lui, parce que je croyais qu'à sa façon bizarre il était amoureux de moi ; une confusion, un vertige. Je me sentais submergée par un tas de souvenirs informes et ondulants. Et j'étais obligée de parler, de prendre des notes, d'essayer d'expliquer.

C'était comme si je voyageais sur des lignes qui se brisaient à tout moment, comme si je faisais une ronde autour de cercles sans centre, comme si je me heurtais à des objets sans contact. À la fin, tout était trop compliqué, tout se traduisait par une douleur innommable, sur laquelle on ne pouvait coller d'étiquette, et le plus facile pour tout balayer, c'était de boire, de me droguer, de danser et d'écouter de la musique. De fuir, en définitive.

Je ne voulais accuser ni mes parents, ni mes frères et sœurs, ni personne d'autre. La psychologue répétait toujours la même phrase : « Ici, nous ne jugeons pas. Il n'y a pas de fautes, il y a seulement des causes. » Pourtant, je me sentais déloyale, et cela accentuait ma douleur. Je me sentais encore plus coupable en pensant qu'il y avait, à l'extérieur, de vraies tragédies, des guerres, des famines, des enfants forcés de travailler. « Et toi, tu t'écroules à cause d'une tragédie narcissique et petite-bourgeoise ! » Mais cela ne me consolait en rien. Cela me faisait simplement voir le monde comme un lieu dangereux, hostile, obscur, alors que je me voyais moi-même comme une chose insignifiante. Peu importait que je sois là ou que je n'y sois pas ; on s'en fichait. Je n'étais qu'un insecte dans une forêt pleine de bêtes féroces.

Tout n'était pas toujours si noir. Il y avait des jours heureux, des jours d'amour, des noces, de la musique. Des jours de vin et

de roses. Mais il n'y avait pas de jours tranquilles. Le calme et la tranquillité me faisaient peur. Parce que dans le silence j'entendais la musique de fond, le *ritornello* constant de la dépression que je gardais à l'intérieur de moi. C'est la raison pour laquelle j'ai passé des années plongée dans un mouvement constant, puis je me suis mariée à quelqu'un qui me ressemblait, qui cherchait aussi à s'échapper de lui-même, qui allait de film en film, de concert en concert, de verre en verre, de ligne en ligne, de fête en fête, de corps en corps, de douleur en douleur.

Mon être coule dans la musique, mon être qui s'était endormi dans le temps. Le temps me rappelle la lumière, et j'aime me sentir submergée et bercée par cette mer mélodique. J'adore me confondre dans sa lumière profonde et cachée, j'aime me permettre de me laisser emporter et de vibrer. Du fond de la musique surgit une note. Et, tandis que la note monte, des souvenirs tombent, les petits mensonges et les grands tombent aussi. Elle vibre, grandit et s'amenuise, et voilà qu'elle devient de plus en plus pure, qu'elle me suspend, et le silence produit un autre silence, un silence qui finit par faire taire tous les silences qui m'ont été imposés dans le passé.

Le silence entre les notes est un silence choisi, un silence libre ; ce n'est pas le silence imposé pour taire la vérité. Je suis un être pulsatif dans un mouvement constant, je ne suis pas une étiquette, je ne suis pas une histoire, je ne suis pas mon passé.

Le moment de lâcher du lest est venu.

La sortie

Je retourne au Festival Electropop Alternativo de Barcelone. C'est là que j'ai connu l'une de mes histoires vulgaires, il y a exactement un an : l'Homme qui sentait Égoïste. Il m'a écrit une fois ; je lui ai répondu aimablement, mais nous ne nous sommes pas revus – il a une fiancée, j'ai ma vie. Je n'ai guère pensé à lui jusqu'à ce jour. Mais, maintenant que je suis au festival, je m'étonne de ne pas le voir *backstage*. C'est un ami très proche de l'un des organisateurs, c'est pour cette raison qu'il était présent à chacune des dix éditions précédentes. Il doit être malade.

À la fin du concert, tout le monde va à l'*after* au Razzmatazz, une boîte de nuit où je dois mixer à partir d'une heure du matin. Je vais au comptoir et commande le gin tonic de rigueur. C'est alors qu'apparaît l'Homme à la moto orange, accompagné de l'Homme au grand nez, un producteur de disques, DJ et je ne sais quoi d'autre. Je suppose que c'est un gosse de riche, son père doit payer son loyer, car en Espagne personne ou presque ne peut vivre de la production de disques, à part peut-être si on travaille avec David Guetta.

« Salut ma belle, me dit-il. Tu es au courant de la dernière de ton ami Aleix ?

– Mon ami, mon ami... C'est beaucoup dire.

– Lucía, ma chérie, vous avez quand même été intimes...

– Bien sûr, mais c'était il y a un an, et ma mémoire est assez volatile. Les gin tonics, tu sais...

– Si ton ami Aleix n'est pas là, c'est parce qu'il m'a collé son poing sur la gueule. Il a failli me casser le nez.

– Tu es sérieux ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Il est fou. Il était persuadé que je voulais draguer sa copine. Un jour, il a surgi devant moi et m'a foutu un gnon devant tout le monde. Ici même, au Razz, pendant un set de Rajah. Il est définitivement interdit d'entrée.

– Je suis vraiment désolée... C'est vrai qu'il était déjà un peu fou. Il y a un an, après avoir passé la nuit avec lui, c'était impossible de le convaincre de partir.

– Ah bon ? Lui racontait le contraire. Il disait que c'était toi qui ne le laissais pas partir, que tu étais hystérique. »

Cela ne me surprend pas vraiment. Comme il ne supporte pas d'être rejeté, il récrit l'histoire de telle sorte que je sois rejetée. Ce qui me fait mal et me gêne, c'est qu'il raconte cette version à tout le monde.

« Ça ne s'est pas passé comme ça. Mais je te l'ai dit : Aleix n'est pas bien dans sa tête. »

L'Homme à la moto orange et l'Homme au grand nez parlent sans s'arrêter. Je suppose que ce grand nez et ce petit nez ont pris assez de coke pour tenir toute la nuit. L'Homme au grand nez sourit sottement en me regardant, les yeux fixes et brillants, les pupilles dilatées. L'Homme qui sentait Égoïste a dû raconter des merveilles sur mes prouesses sexuelles, et j'imagine que l'Homme au grand nez aimerait les vérifier par lui-même. Il semble croire que je pourrais m'offrir facilement. Après tout, si j'ai couché avec Aleix, pourquoi ne coucherais-je pas avec lui ?

La misogynie est omniprésente à Barcelone, même dans nos milieux qui se disent *arty*, *trash*, élitistes, d'avant-garde, *underground* ou *hipster*. Nous sommes une subculture (ou nous tentons de l'être), mais nous vivons encore selon les codes de la culture dominante.

Un terme me vient à l'esprit : *revenge porn*. Outre que c'est le nom d'un groupe d'électro hardcore qui a joué au festival, c'est surtout un mode de vengeance qui fait fureur sur les réseaux sociaux. Comment prendre sa revanche sur son ex-copine ? Il suffit de poster quelques photos ou vidéos de vos ébats sexuels, avec les conséquences que l'on imagine si elle est prof, mère de famille ou quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Quatre-vingt-quinze pour cent des victimes de cette pratique sont des femmes. Si je mets en ligne une vidéo d'Untel et moi baisant comme des lapins, c'est moi qui aurai des problèmes. Untel, lui, ne risque pas de perdre son travail (à moins qu'il ne soit employé par la nonciature apostolique). Il y a même de grandes chances qu'il y gagne une réputation de *fucker* qui va le gonfler d'orgueil et de satisfaction et faire augmenter sensiblement le nombre de ses conquêtes. Ses amis vont lui faire la *ola*. Pendant ce temps, on me traitera de salope. Oui, c'est bien ainsi que ça se passe !

C'est exactement la raison pour laquelle Aleix a raconté sa nuit avec moi à tout Barcelone (dans une version bien différente de la mienne). Et c'est la raison pour laquelle je n'ai rien raconté à personne.

La misogynie prend ses aises dans notre monde, et pas seulement dans les pays islamiques. Comme le *revenge porn*, elle adopte des formes virales et se propage comme un cancer. Il faut rappeler qu'une femme qui baise n'est pas une salope. C'est une femme libre, saine, et qui a le droit de faire avec son corps ce qui lui passe par la tête. Ou par la chatte. Littéralement.

À six heures du matin, après avoir mixé toute la nuit, je suis complètement crevée. J'aurai cinquante ans l'année prochaine, je ne crois pas avoir la force de continuer. Je crains d'être trop puérile, vraiment immature. Je crains de ne pas savoir vivre. Je crois juste que ça ne ressemble pas à la vraie vie.

En quittant le Razz, je me souviens d'une chanson de Sidonie : « *Es la última canción, van a dar la luz, fin del hechizo. Salgo afuera y bajo el sol hay cadáveres exquisitos, y sé que todos quieren llegar al Edén.* » « C'est la dernière chanson. Ils vont accoucher. Fin du sortilège. Je sors et sous le soleil il y a des cadavres exquis, et je sais qu'ils veulent tous arriver à l'Éden. »

Nous sortons, justement – cadavres exquis, silhouettes minces, squelettiques, émaciées, traits de zombies. Nous cherchons tous quelque chose, quelqu'un avec qui baiser, quelque chose à sniffer ou un taxi – ce dernier étant, à cette heure-là, bien plus difficile à trouver que tout le reste. Mais j'ai une chance incroyable : l'Homme à la moto orange propose de me ramener chez moi – chez l'Homme tranquille, je veux dire – sur sa moto orange.

En chemin, nous longeons la plage déserte. Dans quelques heures, elle sera bondée. Une idée me vient, comme une illumination : je réalise que je suis montée sur une moto avec quelqu'un qui est probablement bourré et défoncé à la coke. Je suis une idiote. On ne peut pas risquer sa vie ainsi quand on a une petite fille à sa charge.

Je demande à Daniel de s'arrêter, je prétends vouloir voir la plage.

« Je ne peux pas rester avec toi, me dit-il. Demain, je dois déjeuner avec mes parents, et je voudrais dormir quelques heures.

– Pas la peine, ne t'inquiète pas. Je veux juste profiter de la plage déserte. À Madrid, je ne vois pas souvent la mer...

– Comme tu veux, ma belle. »

Je l'embrasse, et il disparaît sur l'Avenida Marina.

Il est temps maintenant qu'adviennent de grands changements. Je dois rentrer chez moi. J'ai déjà ouvert trop de chemins, des pentes raides et dangereuses, des sentes rocailleuses et étroites. Et je n'en ai fermé aucun. Parce que je veux penser que je peux y retourner.

Dans cette lumière d'aube qui me recouvre, les souvenirs blessés fuient vers l'horizon et voyagent du visible à l'invisible. Le temps avant le voyage n'est pas le temps en soi, mais une

offrande.

Des décombres se sont entassés sur des décombres. Les murs anciens sont tombés. Et, debout sur mes ruines, j'envisage mon seul espoir, mon horizon et mon avenir. Mon cœur se purifie dans le silence.

Lorsque tout a été perdu, il reste tout à gagner.

L'éternité se concentre en une seconde, et l'infini en un grain en sable. Face au soleil, le sable reçoit une chaleur qui tombe comme une masse. Les vagues murmurent au loin, tentantes et mobiles, promettant rafraîchissement et réconfort. Chaque grain de sable est le soldat d'une armée immense. Sa destination est le sable, son silence est le sable. Mais il sait que dans quelques années, s'il se déplace petit à petit, s'il persiste, peut-être, un jour, il parviendra à la mer.

Sa destination est le sable, son silence est le sable.

Sa patience est faite de sable.

Mon très cher Martin,

pour toi, je n'ai jamais été très importante. Tu n'as jamais pensé que ton destin était lié au mien ; tu ne pouvais même pas te le figurer. Tu ne sais pas qu'un nœud s'est formé et que tu vis maintenant et pour toujours lié à moi, comme tu vis lié à tant d'autres.

Non, Martin, tu n'es pas arrivé à moi par hasard – il n'y a pas de hasard. Tout a sa raison d'être. Les personnes n'arrivent pas dans notre vie par le caprice du destin. Elles arrivent parce qu'elles doivent arriver, apparaissant de manière comique, bizarre, inhabituelle, romantique, curieuse ou sympathique, peut-être pas au moment où nous les attendions, mais au moment le plus adéquat. Et, comme toi, parfois elles ne restent pas. Simplement parce qu'elles ne devaient pas rester. Mais elles devaient apparaître. Parce que chaque rencontre a une date d'expiration. Ce n'est pas une question de temps, mais d'intensité et d'impact. C'est ce qui reste à la fin. Personne n'arrive dans ta vie sans raison. C'est ça, l'essentiel, ce qui compte.

Tu as couché avec moi, et pour toi, je suppose, l'histoire n'a pas eu plus d'importance que cela. Cependant, ce moment ponctuel a engendré trois cents pages. Parce que tu représentais beaucoup, tout ce que la France représentait pour moi – la possibilité de fuir, de m'échapper d'une terre calcinée.

Dans mon pays, trop de gens me connaissent. Je ne peux pas m'enivrer ou embrasser en public, parce qu'il y a toujours quelqu'un pour prendre des photos. Je dois faire attention, me méfier des inconnus. Dans mon pays, on paie pour voir l'intimité des autres, et on a déjà essayé de vendre la mienne. Dans mon pays habitent ma famille, Mon Ex-Mari, le Père de ma fille. Dans mon pays vivent toutes ces personnes dont je crains le jugement.

Dans mon pays, on vend et on achète peu de livres. Il y a zéro intérêt pour la culture. Tu représentais ce que symbolise la France : la Culture, l'Élégance, le Savoir-Vivre, les huîtres et le champagne, Georges Brassens, Cioran (il était roumain, OK, mais il écrivait en français), Flaubert, Mallarmé, Apollinaire, Rimbaud. J'idéalise la France comme je t'ai idéalisé.

On me dit que la France que je rêve, « cette élégance ondulante du Paris stellaire », selon les mots de Rubén Darío, la France que je rêve ou que j'imagine, n'a rien à voir avec la France réelle. Je sais cela. Le Martin que j'ai imaginé a peu à voir avec le Martin réel. Pourtant, personne ne peut nier que tu es beau, élégant et cultivé. Personne ne peut nier que la France est un beau pays et

l'un de ceux qui possèdent la tradition culturelle la plus riche. L'idéalisation existe, mais elle est basée sur une réalité.

Peut-être n'y a-t-il ni terre ni étoile promises, peut-être ai-je tout imaginé, mais l'amour existe de toute façon, comme existe la promesse d'une vie plus heureuse ailleurs.

Si je n'étais pas tombée amoureuse de toi, je n'aurais jamais décidé d'écrire en français. Je voulais t'écrire, je voulais maintenir le contact, et, bien que tu lises l'anglais, ton niveau n'est pas suffisant pour capter les jeux de mots ou les subtilités de langage. J'ai donc décidé de t'écrire en français. Une langue que je ne maîtrise pas. (J'ai commencé à l'apprendre quand j'étais déjà grande et en autodidacte.) Même quand tu as cessé de répondre à mes lettres, j'ai continué à t'écrire. Et j'en suis déjà à trois cent neuf pages.

Et tout cela a été, bien que tu ne le saches pas ou ne veuilles pas le savoir, déclenché par toi.

Qui aurait cru que le destin nous mènerait à ce point ? Le destin n'est plus qu'une anecdote banale. Celui qui parvient au bonheur, finalement, c'est celui qui ne lutte pas contre son destin, parce qu'il ne perd pas sa sagesse en luttant. Il est plus heureux, celui qui caresse le visage de l'espérance, celui qui comprend que le destin décide de la joie et des contretemps, des secours du hasard, et qui conduit chaque histoire jusqu'à son dénouement.

Moi, comme toi, je vis enfermée dans la cage de mon destin, et je m'accroche en vain aux barreaux en attendant la possibilité de m'évader. Le destin t'a emmené, ce même destin qui convoque tous ceux que nous aimons, le centre unique vers lequel tous les rayons, aimantés, convergent.

Qui eût cru que le destin, c'était cela ?

Toujours à toi,

L

Épilogue

La femme qui a écrit ce livre est espagnole. Elle a commencé à l'écrire à quarante-huit ans. Elle ne va pas à la salle de sport, elle ne s'est pas fait faire d'extensions de cheveux, elle n'a pas blanchi ses dents, elle ne s'est pas mise au Botox et elle n'a pas fait de liposuccion. C'est une quarante-huit ans comme n'importe quelle autre.

Elle a commencé à étudier le français à dix-huit ans. Elle le parle correctement, mais elle n'est pas bilingue. Cela a été très difficile pour elle d'écrire ce livre en français. Évidemment, dans sa première version, ce livre comportait de nombreuses fautes de grammaire et d'orthographe. La relecture d'Isabelle Lucía Audabram Oliver a résolu ce problème.

Si vous avez lu un de mes précédents livres, traduit de l'espagnol, vous vous rendrez compte que la prose n'est pas la même. La langue y était distillée et poétique, sinieuse, constellée de phrases subordonnées. Dans ce livre, le style est plus concis, plus abrupt, parce que je n'ai pas pu avoir recours aux jeux de mots et aux images littéraires, n'écrivant pas dans ma langue maternelle ; ma prose ressemble bien plus à celle de Bukowski. Ce livre est beaucoup moins littéraire. Il est plus direct.

J'ai écrit cette histoire en français après que le Père de ma fille a intenté une action en justice pour essayer de m'en retirer la garde. Selon lui, j'étais incapable de prendre soin de la petite, qui vivait dans une « atmosphère dévergoncée et instable » à cause des « nombreuses relations de sa mère avec des hommes et des femmes ». Il arguait aussi que la mère – moi – était « instable mentalement ». Et, comme on pouvait s'y attendre, une lettre était jointe au dossier, une lettre que je lui avais jadis envoyée, dans laquelle j'expliquais que je pensais souvent au suicide.

Je n'ai finalement pas perdu la garde de ma fille, mais j'ai dû passer une évaluation psychologique auprès de l'équipe psychosociale du tribunal. La procédure judiciaire a coûté du temps et de l'argent, et elle a été douloureuse et anxiogène pour moi et pour ma fille. Mais je crois que toute cette épreuve a été le déclencheur de ce livre.

Le père de ma fille s'est marié. Il a deux enfants avec sa nouvelle compagne. Juste à cause de ce détail, le tribunal considère que sa vie est plus stable que la mienne. En fin de compte, je n'ai pas de profession stable, j'ai été mère célibataire, et il est bien connu que j'ai écrit des livres à la teneur éminemment sexuelle. Ma bisexualité est considérée comme un fait avéré ; dans le passé, un journal l'a révélée.

Je pense que le Père de ma fille souffre d'un trouble de la personnalité. Elle-même me raconte que, lorsqu'il se fâche, il se retire dans une pièce et reste incapable d'adresser la parole à quiconque

pendant des heures. Puis il en sort et n'ouvre la bouche que pour exprimer l'indispensable : « Tu me passes le sel ? », ou : « S'il te plaît, éteins la lumière avant de dormir. » Sa femme est souvent à bout de nerfs. Elle crie sur ses enfants et sur ma fille.

Je n'utilise jamais comme arme ni le silence hostile ni les cris. Si par hasard il m'arrive d'être excédée (je ne suis pas parfaite), je m'excuse immédiatement. Je crois que je traite ma fille avec plus de respect et de considération que son père ne le fait, et je sais que ma fille est plus heureuse quand elle est avec moi. Elle me l'a dit, et elle l'a aussi déclaré devant le tribunal. Mais, comme les gens pensent que je mène une vie sexuelle effrénée et que je suis censée être bisexuelle, je suis présumée être une mauvaise mère.

J'admets que j'ai souvent pensé au suicide. Je lutte constamment contre cette idée. Je vis immergée dans une anxiété et une spirale émotionnelle constantes. Cela ne fait pas de moi une mauvaise mère. Ma fille n'est pas impliquée dans mes phases dépressives ; je ne les partage pas avec elle, car il n'y a pas de raison qu'elle soit la spectatrice du pire de sa mère. Elle a accès à un monde que la plupart de ses camarades ne peuvent même pas imaginer : elle va au cirque, au théâtre, au musée, au cinéma, elle fait des voyages, elle dispose de tous les livres qu'elle peut désirer, de matériel de peinture, parce qu'elle adore dessiner.

J'ai écrit ce livre parce que j'en avais assez de vivre dans l'armoire. Parce que j'en avais assez de ne pas pouvoir parler ouvertement de ma vie sexuelle et de ma douleur.

J'ai écrit en français pour deux raisons principales. La première, c'est que, par dignité, je n'ai pas envie qu'il soit téléchargé, car l'écrire a été pour moi très douloureux. Or l'Espagne est le pays qui a le taux de téléchargement illégal le plus élevé au monde. J'estime le travail d'un plombier ou d'un électricien, et c'est pour cela que je les paie. Je considère qu'il serait incroyablement méprisant que mon travail ne vaille rien.

La seconde raison tient au fait que ni ma famille, ni Mon Ex-Mari, ni mes amis ne lisent le français. En Espagne, la presse culturelle ne mentionne quasiment jamais mon nom ; on n'y parlera donc jamais de ce livre. En revanche, la presse sensationnaliste a fait de moi un personnage. Si je publiais ce livre en espagnol, il ne serait pas considéré comme une œuvre littéraire, mais plutôt comme l'occasion d'un petit scandale – et je ne voudrais pas que cela arrive. Je veux me faire comprendre. Je ne veux pas être jugée de façon erronée encore une fois. Pour moi, écrire un livre, c'est comme jeter une bouteille à la mer et attendre que quelqu'un réceptionne le message qu'elle contient.

En bonne zèbre, je suis perfectionniste. Mes romans antérieurs étaient très littéraires. J'en travaillais avec soin la structure, je faisais jusqu'à dix brouillons, je les corrigeais minutieusement jusqu'à épuisement. Ce livre a été écrit d'une traite et puise une partie de sa matière dans des e-mails ou des extraits de mon journal personnel.

Ce qui a été perdu en structure ou en cohérence a sans doute été gagné en sincérité.

Table

Couverture

Page de titre

Du même auteur

Page de copyright

Martin

Un gentil petit zèbre

Dramatis personae Les histoires vulgaires

L'Homme à la voix profonde

Les ex de mes ex

La sortie

Épilogue

Table